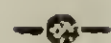
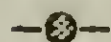
LE DIAMANT NOIR.



PARIS. IMPRIMÉ PAR BÉTHUNE ET PLON,
RUE DE VAUGIRARD, 36.



FRANCIS WEY.

ROMANS ET NOUVELLES.

II.

LE

DIAMANT NOIR.

PARIS.

DOLIN, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, 47.

1843.

LE

DIAMANT NOIR.

LE

DIAMANT NOIR.

I.

— Minuit sonne, s'écria Henri de Montmorency, nous avons bu le coup d'étrier avec l'année que nous venons de quitter; remplissons nos verres et répandons-les sur le berceau de celle qui vient de naître! Mes amis, que l'an de grâce seize cent trente et un soit pour vous couronné de myrtes et de roses!

Ces paroles se perdent dans un concert d'acclamations; on échange des accolades, on se serre mutuellement les mains, le cliquetis

des verres se mêle au bruit des voix, chacun s'empresse de faire honneur à Montmorency.

Ce gentilhomme avoit reçu cette nuit-là les raffinés de la cour de Louis XIII. C'étoit donc à lui de se mettre en dépense de folies, à lui de divertir les convives et de noyer la tristesse si elle osoit se montrer. Tout en promenant ses regards sur les visages épanouis de ces brillants seigneurs, notre amphitryon découvrit dans un coin une sombre figure que rien ne pouvoit dérider : de noirs cheveux pleuroient le long de cette mine rébarbative, aucunes *faveurs* n'éclatoient sur les vêtements de ce ténébreux tout noirci par le deuil. Montmorency s'approcha de lui :

— Monsieur de Croy, dit-il d'une voix douce, prenez courage; la fortune est inconstante, espérez en elle : ce qui ne change pas, c'est notre amitié, et vous la trouverez toujours. Oubliez un instant votre peine et laissez-nous le soin de l'endormir; souriez comme nous à cette nouvelle année; peut-être en serez-vous le favori...

Henri de Croy secoua la tête, un pâle sourire anima ses traits; il pressa la main de Montmorency et retomba dans son apathie.

Assis à l'autre extrémité de la salle, au pied d'un grand portrait de famille, le maréchal de Marillac se leva, et d'un ton chaleureux inspiré par le malvoisie, il s'écria :

— Je suis votre aîné, messieurs, et je rends grâce à Jupiter de m'avoir donné vie assez longue pour voir une aussi bonne réunion. En dépit de lui-même, le roi garde encore quelques rameaux de sa vieille noblesse, et la robe rouge, quelque ample qu'elle soit, ne pourra jamais nous envelopper tous.

— Ce cotillon, s'écria Bassompierre, se découd de jour en jour; déjà la lumière passe au travers. Bientôt nous en disperserons les débris, et les *dupes* auront pour revanche une *journée des jupes.*

Là-dessus, le maréchal de Bassompierre plongea les mains dans ses cheveux blonds, tandis que ce pitoyable jeu de mots répété de

bouche en bouche étoit accueilli avec enthousiasme. Le tumulte augmentoit sans cesse, la gaieté étoit si désordonnée, l'agitation si universelle, que les flammes des bougies tournoyoient comme autant de girouettes, tandis que les personnages mythologiques brodés sur les tapisseries de la salle à manger, frémissoient convulsivement des pieds à la tête.

Chacun devisoit des promesses de l'avenir, des plaisirs actuels, des joies du passé; la plus chaude espérance rayonnoit sur le front de ces douze gentilshommes. C'étoient, outre M. de Croy et son cousin Bassompierre, le prince de Salm, leur allié; puis les ducs de Vendôme, d'Elbeuf, de Bellegarde, de Rouennès, de La Valette; Saint-Preuil, le comte de Moret, fils du feu roi; Puylaurens et le vieux Marillac. Ces messieurs faisoient profession de haïr le cardinal de Richelieu et de plaisanter à ses dépens, sans le craindre plus qu'un autre ennemi. Leur vanité eût gémi de le prendre au sérieux.

Rien de grave, au surplus, n'étoit admis à

cette fête, et la mine effarée de M. de Croy parmi ces étourdis, tache noire sur tout ce blanc, étoit si choquante, que l'on finit par s'en occuper.

— Très-cher, lui dit son cousin, tu manies une rapière plus gaiement qu'une coupe d'hypocras. Sois donc plus philosophe, remets-toi un peu de soleil dans le cœur et oublie de penser.

— On sent parfois des piqûres si aiguës, repartit M. de Croy à voix basse, qu'on est forcé de s'en occuper.

— On n'en a que plus de mérite à s'étourdir. Doit-on se désespérer à notre âge? Les orages du printemps secouent les feuilles sans les abattre, et le gros temps passé, les rameaux courbés se relèvent. Voilà ton affaire; tu plies à cette heure, mais tu ne rompras point. Sois cuirassé d'espérance, et...

— Et je serai percé d'outre en outre. Pauvre bouclier que l'espérance!

— C'est le bonheur.

— Ce n'est rien.

— Bien entendu! A-t-on jamais vu un homme heureux? Tout est dans l'imagination; mets le gouvernail à la tienne, et vogue la galère!

A la suite de ces mots, l'entretien tourna sottement à la métaphysique ; il fut question du bonheur, car l'ivresse nous porte souvent à parler de choses impossibles, et comme nos gentilshommes, très-satisfaits en ce moment, se croyoient tous en possession des félicités suprêmes, chacun se mit à donner son contentement particulier pour la formule générale du bonheur.

Après une minute de silence, Croy, lourdement affaissé dans son fauteuil et comme accablé de souffrances, murmura :

— C'est ici une matière sur laquelle on a dit de bien vaines subtilités; chacun place le bonheur au bout de ses souhaits, et l'on voit des gens faciles à contenter. Feu mon père prisoit le bonheur à l'égal *d'une cuiller de bois*

(c'étoient là ses propres termes); sans doute il vouloit faire entendre que rien n'est préférable à une obscure médiocrité. Je ne partage point ces idées.

— Ces mots, dit Bassompierre, ont un autre sens que vous ignorez...

— Mon père, ajouta le prince de Salm, cousin de ces deux messieurs, réussissoit dans toutes ses entreprises, et quand on l'en félicitoit, il répondoit en riant :

— Mon bonheur n'est *qu'un gobelet en cristal de Bohême.*

Démontrant par là, je pense, qu'il estimoit le bonheur chose fragile à l'excès. Cependant mon père ne cessa point d'être heureux.

— Cette parole, répéta Bassompierre en se tournant du côté de M. de Salm, a un autre sens que vous ignorez...

On s'arrêta un instant à chercher l'interprétation cachée de ces deux propositions, et tandis qu'on n'y réussissoit pas, Bassompierre contemploit, avec un sourire malicieux, une

grosse bague de fer, d'une forme bizarre et surannée qu'il portoit au doigt *medius* de la main droite. Au centre du chaton curieusement ciselé de cet anneau, rayonnoit, retenue par de petites griffes, une pierre sombre et transparente à la fois, qui dans l'obscurité s'allumoit soudain et lançoit des éclairs. Cet étrange diamant sembloit réfléchir la nuit étoilée.

En dépit de leurs efforts, nos gentilshommes ne parvenoient pas à deviner le mot des deux énigmes.

— Y entendez-vous quelque chose? demanda Montmorency au duc de Vendôme.

— Non; je laisse à dame Sorbonne la solution des questions profondes.

— Et vous, La Valette?

— Non. Parlons de quelque autre affaire, puisque personne ne comprend celle-ci.

— Je la connois, moi... murmura Bassompierre d'un air mystérieux.

Il croyoit n'avoir été entendu que de lui

seul; mais La Valette recueillit sa pensée sur ses lèvres et le pria de vouloir bien l'initier au sens occulte de ces deux problèmes.

— Excusez-moi, répliqua le maréchal, la chose est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes un peu libertin et très-incrédule.

Une telle accusation dans la bouche de Bassompierre parut comique; on éclata de rire. Croy seul demeura pensif.

— N'est-il pas vrai, reprit le maréchal, que vous ne croyez ni aux fées, ni aux fantômes, ni au chasseur noir, ni... Eh bien! vous vous railleriez de moi.

— Tu respectes tous ces farfadets ? demanda Puylaurens.

— Beaucoup! mais déjà vous êtes plein d'ironie : Je ne puis donc vous dévoiler ni le mystère de la cuiller de Croy, ni celui du gobelet de Salm, ni celui...

Il s'arrêta.

— Ni celui?...

— Voilà tout, je ne dis rien de plus.

— Si j'avois questionné mon père, observa M. de Croy, il n'eût mis à cette explication nulle importance.

— Le feu prince de Salm racontoit un jour à ce sujet une histoire que j'ai oubliée.

— Vos pères n'étoient pas toujours prudents, ajouta Bassompierre, d'un ton à la fois sérieux et goguenard.

— Ne voyez-vous pas que le maréchal s'amuse à nos dépens?

— Mordieu ! répartit le duc de La Valette, personnage susceptible; un plaisant ne se doit point jouer de douze gentilshommes, et ceci devient mortifiant. Monsieur de Bassompierre, vous plaît-il de vous expliquer, ou...

— Il me plaît, monsieur, de n'en rien faire et si vous le trouvez mauvais...

— Le duc a raison, s'écrièrent à la fois Moret et Rouennès.

— Je tiens pour le maréchal, répliquèrent Saint-Preuil et d'Elbeuf.

— Eh ! mes bons amis, interrompit Montmorency en se jetant au milieu d'eux, où courez-vous? quel démon fatal à ma maison vous excite ? allez-vous tirer l'épée pour si peu? Vous voilà six ; trois d'entre vous succomberont, et les trois autres seront pour le bourreau. Levez les yeux : ce portrait est celui de mon cousin François de Montmorency, sieur de Bouteville...

Marillac se joignit au maître du logis pour pacifier les rivaux qui s'embrassèrent, et le duc de Vendôme, prompt à changer le texte de la conversation, saisit la main de Bassompierre et lui dit :

— Tu as, mon cher, une bague singulière pour un maître raffiné ; ce joyau fait l'étonnement des dames : se parer d'un anneau de fer !

— Autant voudroit se passer au doigt l'anneau de paille des épousés de Sainte-Marine.

Le maréchal rougit ; il jeta un coup d'œil

sur La Valette et articula d'un ton bref :

— Mon ami, c'est un vœu.

— Les questions à cet endroit ne semblent pas te plaire et nous respecterons ton secret : mais, pour mieux le mettre à l'abri, créons la mode des bagues de fer, ayons-en chacun une au même doigt, avec une espèce d'escarboucle au milieu, et jurons de ne dire à personne le secret de notre fantaisie. Le sens de cette histoire paroîtra mystique, les dames en gloseront, le cardinal en prendra l'alarme, la ville en sera très-occupée, et par ce moyen tu cesseras de paroître maniaque ou mystérieux.

— Excellente idée, excellente!

— Mais tu voudras bien confier un instant la bague originale à l'orfévre, afin que les copies soient sans défaut; un joaillier n'est pas un homme, et ta relique ne sera pas profanée.

Bassompierre parut contrarié de cette requête; il hésita deux secondes, et se levant à demi de son siége, il étendit la main vers un flambeau sur le bronze duquel la cire

avoit coulé en cascades, et ayant pétri une boule de cette matière ductile, il saisit l'empreinte de son anneau et la fit tenir à M. de Vendôme, qui promit à chacun de ses compagnons de leur remettre leurs bagues de fer le jour des Rois.

Puis, ces seigneurs s'engagèrent par serment au secret le plus profond sur ce mystère, peu important; long-temps ils s'entretinrent de l'effet probable que produiroit dans le monde un incident aussi futile; jeunes et vieux s'en occupèrent, car en ces temps de folie, de luxe, de légèreté et de troubles civils, de rire et de pleurs, de sang et de quolibets, d'étourderie et de tyrannie sombre, de bourreaux et de galanteries, le caractère des hommes étoit en harmonie avec leurs vêtements. Des soldats sillonnés de balafres et ornés de moustaches guerrières s'attifoient de collerettes en valenciennes; les dentelles de Malines ornoient des mains redoutables; le velours et la soie se jouoient sur les plis de la batiste, et ces gens mieux atournés que des femmes, avoient des épées sanglantes, qui

sommeilloient en des fourreaux étincelants de rubans aux mille couleurs. L'or, les diamants rayonnoient sur des manches de poignards dont les lames étoient marbrées de rouge jusqu'à la garde. C'étoit un beau siècle dont les enfants étoient complets; un siècle où l'insouciance de l'or et de la vie lançoit les jeunes hommes aux aventures périlleuses.

Les mœurs réunissoient l'esprit et le courage, la terreur et la gaieté, la légèreté françoise et la dissimulation vénitienne. Chacun alors cherchoit à faire son roman, drame souvent dénoué à coups de hache, et ces muguets, si bien parfumés et si splendides, couroient le siècle, comme autant de belles victimes aveuglées par une charmante ivresse et parées déjà pour le sacrifice. Que de maisons se sont appauvries au passage de cette période de luxe! Combien de gens n'ont gardé que leurs noms et leurs épées! L'or couloit de leurs doigts comme le plaisir de leur pensée, comme le rire de leurs lèvres, comme le vin de leurs coupes, comme le sang de leurs artères.

Au milieu de la joyeuse foule, un front plissé étoit un miracle; aussi, tandis que nos gentilshommes descendoient les degrés de l'hôtel de Montmorency, reconduits par leur amphitryon; le maréchal de Bassompierre fut surpris de découvrir derrière une forêt de cristaux de toutes les formes et de toutes les couleurs, illuminés par les dernières bougies, la sombre tête de M. de Croy resté immobile et pensif au fond de son fauteuil.

Il s'approcha de lui.

Henri de Croy présentoit un profil à la table, et appuyoit l'autre contre un des montants d'une énorme cheminée, au centre de laquelle étoit suspendu un noir écusson semblable à une chouette éployée. Une dernière flamme dansoit au fond de l'âtre, et contraignoit à rire deux magots de cuivre, en leur jaunissant les joues. Cette lueur n'éclairoit que les bottes de Croy, dont la face étoit colorée par les reflets rouges du brasier recouvert d'une cendre neigeuse. Malgré son intarissable gaieté, le maréchal se sentit assombri d'une façon déplorable.

— Mon cousin, murmura-t-il, qu'est devenue votre fermeté? que ne prenez-vous un parti? Pourquoi songer creux quand il faut agir?

— Mon père est mort... murmura M. de Croy; mon mariage est rompu, ma fortune... morte aussi, comme ma faveur auprès du roi Louis. Tout succès se détourne de moi, l'espérance m'est inconnue, l'amour même me fut toujours fatal.

— Je n'ai jamais connu vos chagrins sur ce dernier sujet.

— Jamais, cousin, jamais vous ne les saurez!

— Ayez patience et comptez sur moi, très-cher; mon cœur, mon épée, ma bourse, mon crédit sont à vous...

— Chose étrange... Tout réussissoit à mon père, rien ne tourne mal pour vous, Bassompierre; Marillac est heureux, Montmorency riche, Saint-Preuïl, Bellegarde et les autres sont en faveur. La misère est pour moi seul. Suis-je donc ensorcelé? Ce soir encore j'ai

laissé mes grègues à l'hôtel de Rambouillet; la bassette y met de l'ingratitude!

— Consolez-vous; chacun perd, c'est l'usage.

— J'en suis réduit à enfouir mon vieux nom dans mon vieux château d'Angewillers, au fond du Luxembourgeois. Adieu donc, cousin, je m'en vais du monde.

A ces mots il se leva brusquement, et sans songer à prendre son épée et son feutre, il s'éloigna à grands pas en soupirant. Son ami le poursuivit avec des paroles consolantes, et le salon demeura vide.

On entendoit encore retentir les éclats des jeunes gentilshommes à qui les valets présentoient la cape ou l'étrier. Les torches rougissoient le brouillard, et Montmorency, sur le perron, prenoit congé de cette fleur de la noblesse, de tous ces favoris de la gloire, des dames et de la fortune. Ils se renouvelèrent à l'issue du vestibule les souhaits du nouvel an, avec cette bruyante insouciance de gens à qui le passé donne des garanties pour l'avenir. Le seul Croy n'o-

soit s'élever jusqu'à l'espérance où ses compagnons heureux ne daignoient plus descendre.

Or, le maréchal de Marillac et Henri de Montmorency furent décapités l'année suivante en place de Grève, Moret fut tué d'un coup d'arquebuse; Vendôme, d'Elbeuf et Bellegarde furent incarcérés, Rouennès subit la peine des criminels de lèse-majesté, Puylaurens étoit destiné à périr dans les cachots de la Bastille, le duc de La Valette à mourir sur un échafaud , et le pauvre Saint-Preuil à placer sa tête sous la hache du bourreau d'Amiens.

Bassompierre ne fut guère plus heureux; son cousin de Croy et lui semblèrent conclure ensemble un étrange marché par-devant la Fortune.

II.

Non loin du rivage de la Meuse, parmi les derniers chênes de la sombre forêt des Ardennes, on découvroit de loin la tour et le donjon du château d'Angewillers. Ces deux constructions, situées à une assez grande distance l'une de l'autre, indiquoient encore l'étendue de l'ancien manoir compris entre leurs murailles, et divers débris renversés à plusieurs reprises par les guerres, rampoient sur les rochers, pêle-mêle avec la broussaille.

Là se voyoient des arbres taillés autrefois, dont les bras s'étendoient, libres et capricieux; des fruitiers devenus sauvages, des roses redescendues à la simplicité des églan-

tines; et des salles d'armes, des chambres de damoiselles, où se balançoient maintenant des hêtres entourés de chèvrefeuilles et de framboisiers. La stature de ces conquérants attestoit l'ancienneté des ruines, et l'épaisseur de celles-ci, les furieux efforts des vainqueurs.

C'est au fond de ce réduit que Henri de Croy, sieur d'Angewillers, cachoit sa misère et enduroit ses chagrins, loin de l'œil moqueur des heureux de la cour. Le pâle soleil de janvier, errant quelques minutes le long des tours, comme le dernier regard d'un mourant, n'étoit intercepté par aucun feuillage, et sa chaleur défaillie suffisoit à peine pour soulever de la prairie un manteau de frimas sous lequel deux vaches malingres et un vieux cheval borgne cherchoient leur pâture.

Ces animaux avoient pour gardiens les gens de la ferme du domaine, pauvre famille sans terre au soleil, à laquelle le seigneur, pour tout salaire, accordoit l'hospitalité dans la salle-basse du donjon, avec une plate-bande auprès, où s'effiloient lentement quelques légumes. Dans ce jardinet, on avoit fiché des

bâtons sur lesquels on faisoit chaque jour sécher des linges; tristes gonfanons dans la cour d'honneur d'un castel.

Henri de Croy ne trouva, dans ce domaine abandonné depuis long-temps, d'autre pièce habitable que celle qui surmontoit la voûte du portail. L'ensemble du bâtiment se composoit d'une étroite façade avec une seule croisée aux deux côtés de laquelle s'abaissoient des solives où pendoient les chaînons du pont-levis. Cette entrée étoit flanquée de deux tours demi-sphériques couronnées de créneaux, et l'une d'elles étoit en outre coiffée d'un cône en ardoise analogue à un chapeau de magicien. Des châtaigniers fouettoient, depuis deux siècles, de leurs plus grands rameaux, le ventre de cette bâtisse dont les pierres caduques, abandonnées par le ciment, tomboient une à une depuis trois cents années, comme les dents d'un vieillard. La tour couverte en ardoise avoit autrefois servi de colombier, et c'est là que se logea l'unique valet de M. de Croy.

Un escalier tournant dont chaque marche

en pierre avoit dix-huit pouces de haut, communiquoit de sa chambre à celle de son maître, et, pour aller du portail au donjon, on enjamboit un fouillis d'ajoncs, de ronces, de houx, de fougères, d'aubépines et d'orties, sur lesquels une longue et double file de grands noyers appuyoit les plus bas de ses rameaux. Ce chaos avoit été jadis une superbe avenue; ce n'étoit plus alors qu'un taillis, au fond duquel on apercevoit çà et là des fragments de murs presque au niveau du sol, semblables à des spectres soudainement apparus et qui achèvent de rentrer sous terre.

C'est une triste seigneurie, comme on le voit, que le fief d'Angewillers et il faut que le possesseur de cet apanage soit un hère bien chétif pour s'y venir fixer. Mais que faire? Son argent comptant est diverti; tous ses biens-fonds sont aliénés, hormis celui-ci, faute d'acquéreurs, et pour mettre le sceau à tant de disgrâces, Henri est accablé de la défaveur de Richelieu.

Le cardinal aimoit que l'on devinât les objets de son antipathie secrète, qu'on les évitât,

et qu'on les desservît : or, ce ministre détestoit Bassompierre ; il guettoit l'occasion de perdre un homme trop dangereux par ses liaisons à la cour, trop fort, avec l'aide de son innocence, pour être attaqué de front, mais trop foible pour lutter, si jamais une faute ou l'ombre d'une faute donnoit à son ennemi cette arme perfide que l'on nomme un prétexte.

Le roi passoit beaucoup de folies à M. de Bassompierre qui rallioit autour de lui une pléiade de gentilshommes enamourés de son esprit, et disposés à entretenir sous ses auspices une petite *fronderie* (comme on eût dit plus tard) des actes du cardinal. Ces messieurs qui de plus, et c'étoit là le pire, vivoient dans l'intimité de Monsieur, frère unique du roi, étoient riches, et bien leur en prenoit, car les dons de Richelieu ne leur étoient point prodigués. Henri de Croy faisoit partie de cette gentilhommerie ; il étoit cousin de Bassompierre, du prince de Salm, et ses imprudences étoient d'autant plus fréquentes, que son humeur à la fois indécise et emportée obéissoit à un jugement faux, étroit et bizarre.

A voir, sur son corps musculeux et ramassé, s'agiter à tout vent sa tête encadrée de cheveux lisses, d'un noir-bleu, plantés jusqu'au milieu du front, à bien considérer ses lèvres tombantes et trop éloignées d'un nez crochu, ses épais sourcils, dont les poils étoient trop longs, et son teint olivâtre, on craignoit de découvrir sur cette physionomie les symptômes d'une folie mélancolique.

Allemand par ses aïeux, Provençal par sa mère, il unissoit la superstitieuse rêverie des gens du Nord à la vivacité d'impressions de ceux du Midi, et des circonstances propres à sa jeunesse, aux situations qui l'avoient atteinte, aux personnes qu'elle avoit entendues, aux principes qu'elle avoit adoptés; des aventures même, dont l'énumération seroit ici superflue, avoient développé et faussé tout ensemble son imagination. Henri de Croy, brave sur un champ de bataille, sceptique au milieu de ses amis, étoit rempli de terreurs superstitieuses dès que la nuit et la solitude dérouloient leurs ténèbres. Son âme, nourrissant des croyances absurdes, reculoit effrayée devant

des fantômes évoqués par elle-même et se courboit sous le doigt du fatalisme. Une longue série de malheurs avoient accru ces travers de l'esprit et, persécuté par certaines visions qui exercent d'autant plus d'empire que l'activité s'affaisse davantage et que le cœur s'abat, Henri, perdu au fond d'un vieux manoir, seul, en hiver, à l'angle d'une forêt, Henri subissoit l'agonie mortelle de l'ennui, et le supplice aigu de certaines insomnies laborieuses durant lesquelles l'œil et l'oreille se fatiguent dans l'ombre. Il s'abrutissoit le jour pour se délasser des tortures de la nuit.

Comme son esprit peu porté à la poésie ne se plaisoit ni aux lectures, ni aux méditations, les courtes journées qu'il passoit à voir tomber la neige dans la campagne, ou à faire le tour des ruines agenouillées autour de son créneau, lui sembloient très-lentes. Pour oublier ses maux, il cherchoit le sommeil, et quelquefois l'ennui lui fermoit les paupières. Mais les craquements de quelque soliveau, la promenade d'un rat, la plainte d'une orfraie, le réveilloient tout à

coup : le dormir devenoit alors plus difficile, le sang agité faisoit naître les songes, et ces légers enfants d'une imagination ulcérée de tristes souvenirs, étoient autant de monstres repoussants.

Il rêvoit volontiers de châteaux en ruine et de trésors; ce qu'il voyoit sans cesse et ce qu'il souhaitoit le plus ardemment ; donjons remplis de fantômes et de reptiles, cassettes gardées par des dragons à la gueule flamboyante, suivant l'usage ordinaire. Ces fantaisies, quelles qu'elles fussent, le laissoient toujours dans les froides sueurs de l'épouvante.

Un soir qu'ayant gagné le lit plus tard que de coutume, il s'étoit assoupi avant que d'éteindre sa lampe, une chouette, troublée par la clarté que la flamme jetoit au dehors, le réveilla en frappant de la tête, à deux ou trois reprises, contre les vitres de la croisée, et l'arracha brusquement à un songe dont les fantaisies se retracèrent à sa mémoire : il se rendormit, et les mêmes images animées par des incidents différents les uns des autres, se représentèrent toute la nuit.

M. de Croy rêva qu'il fuyoit à toutes jambes, lui qui jamais n'avoit tourné le dos, poursuivi par un géant difforme; sa course le conduisit par des sentiers perdus, au seuil d'une chapelle en ruine... Là s'élevoit une porte basse, en plein cintre, ornée de deux culs-de-lampe byzantins, et dont la clef de voûte, qui formoit une saillie servant de console, étoit surmontée d'une petite statue en granit noir, représentant une sainte décapitée, sa tête à la main. Or, cette figure inspiroit à Henri, qui la contemploit fixement, une terreur profonde, mêlée d'un sentiment tendre et plein d'amertume.

Au fond de son cœur régnoit, à demi voilée par le temps, l'image d'une femme qui jamais n'avoit deviné la passion timide et désespérée de Croy, et dont l'amour appartenoit sans partage à Bassompierre. Cette femme, c'étoit Louise de Lorraine, princesse de Conti; Henri étoit destiné à mourir avec son secret. Par un singulier caprice de l'imagination de notre héros, la statue qu'il avoit évoquée en songe offroit les traits de Louise.

Bientôt les yeux du granit s'animent, le corps de l'idole s'incline, le regard exprime une volonté, les bras font des gestes inintelligibles. Et la sainte, descendue de son piédestal, s'arrête sur le seuil de la porte qu'elle ornoit, se détourne et s'enfonce dans les ténèbres de la salle voisine. Parvenue à un point où l'ombre est si intense, que la silhouette de cette figure noire se découpe en clair sur les fonds, elle contemple encore le sieur d'Angewillers et lui fait signe de la suivre. Il tremble; il hésite, il recule, il s'élance enfin pour la rejoindre, et son premier pas le fait tressaillir dans son lit. Quatre fois de suite cette bizarre vision se remontra à l'imagination de notre héros, qui en garda le jour suivant une impression profonde.

Cette circonstance, au surplus, ne lui sembla point merveilleuse, car, dès le matin, il put s'assurer que le songe avoit été le produit de la mémoire. La porte romane, ornée de ses deux groupes de figurines, existoit dans la chapelle d'Angewillers, et la statue noire gisoit sur le seuil, privée de la tête et du bras

droit. Ce rêve cependant eut un effet direct sur les pensées de Henri : se souvenant de l'obstination de la vierge de granit à l'attirer dans la salle où cette porte conduisoit, et sous l'empire d'une curiosité superstitieuse, il secoua la serrure disloquée et dégagea, pour faciliter le jeu de la porte, un amas de terre et de moellons qui en garnissoit le pied.

Notre homme pénétra dans une sacristie assez basse, meublée d'un vieux buffet à larges tiroirs propre à serrer des chasubles, d'un flambeau renversé, d'un saint Jacques orné d'une longue barbe peinte et d'une robe badigeonnée en rouge-tuile ; deux têtes de morts et quelques tibias blanchissoient sur les dalles. Les matériaux des bâtiments voisins, en s'éparpillant autour de l'église, avoient masqué les fenêtres de cette sacristie, où le jour ne pénétroit qu'entre les pierres des murs, disjointes et abandonnées par le ciment. Plus loin se trouvoit un escalier aboutissant à une galerie surbaissée, dont la voussure s'étoit égrenée sur le sol, poussée par les racines de certains arbustes qui avoient crû sur l'étage supérieur ; leurs in-

nombrables pattes hérissoient le demi-cylindre de la voûte, comme autant de noires stalactites.

Ce passage se bifurquoit au point d'intersection des trois branches, où le plafond crevé laissoit voir le ciel à travers quelques branches de houx; des terres, par cette ouverture, avoient fait avalanche sur le dallage du corridor, et une houppe de végétation, un petit rond d'herbes s'y étoit établi comme une colonie sur un îlot. Au delà de cette corbeille de verdure, moins maltraitée par la bise que les plantes exposées au grand air, Croy parcourut plusieurs sinuosités, jusqu'à une chambre spacieuse dont les fenêtres encore revêtues de broches de fer et de carreaux de plomb, brilloient de plusieurs lambeaux de vitres devenues opaques et micacées, avec des reflets changeants. Ici l'on rencontroit des débris de rayons, des reliures en bois, garnies de peaux vermoulues et de fermoirs. Diverses caisses, veuves de leurs paperasses, servoient encore aux cirons à faire de la fine poudre jaune, et le sieur d'Angewillers ra-

massa plusieurs fragments de livres imprimés et de manuscrits, dans cette pièce, l'une des moins anciennes du castel, réservée autrefois aux archives du fief et de la commune.

Parmi ces vestiges illisibles, dénués d'intérêt, il ne put s'empêcher de relever un cahier assez gros, sur lequel, malgré les ravages de l'humidité, malgré le grignotement des rats et le picotage des mites, fin comme celui d'un canevas de dentelle, il épela quelques mots propres à attirer l'attention. L'ouvrage, compilé par quelque légendaire inféodé aux anciens seigneurs, étoit une vieille chronique des faits et dits des comtes d'Angewillers. Le fragment sur lequel étoit tombé leur superstitieux descendant étoit de nature à le captiver.

Aussi, bravant l'archaïsme d'un style rajeuni par un contemporain de Jean Chartier, la pâleur de l'encre et la forme incongrue de l'écriture purement *scolastique*, il emporta le manuscrit dans son donjon, et le soir venu, rapprochant la lampe de son chevet, il déchiffra avec avidité le grimoire que nous

allons vous transmettre de notre mieux :

De la cuiller pourctraile au viel escu
De Croy, du guobelet et de l'anel,
en ceulx de Salm et de Bas-
sonpierre , et de leur
signification.

« En ung temps mieulx pourveu que le » nostre de loïaulx champions, au quel es- » toyent, ce dict-on, dames d'amour fidelle, » adonnées à toutes gentillesses et honneste- » tez, belles faées courant par les païs et aul- » tres poëctiques inventions, messire Hugon, » seigneur d'Angewillers, s'espousa à la fille » au comte de Kinspein, et pource qu'elle es- » toyt coincte et de doulce humeur, en eust » trois jouvencelles souefves et élabourées à » perfection de nature.

» Par ainsy, vesquirent heureux, le comte » et sa fame, sans nul encombrier, par sept » années, tant que vindrent à ung lundy, » que messire Hugon s'en feust chasser en sa » forest à toute sa gent. Premier que ils feû- » rent tretous engagiéz à la porsuicte d'une » biche, Hugon perdit l'ung à l'aultre sa

» maisnie; les clameurs des chiens s'en alèrent au loing dans l'aer, et il demoura seulet à corner dedans son cor, là où les échos respondoyent par lamentables plainctes, et point n'avoit de sentier par où yssir de maladventure.

» Parquoy, piétinoit le sieur d'Angewillers, de czà, de là, tant que de groz nuages enchargiez de pluies s'enroulèrent à val et à mont du ciel, dont, soy prinrent à se ruer sur la forest le vent et l'oscurité de la nuict. Grant paour eust le syre, se voyant anuictié, pour les bestes maulvaises et saulvaiges qui là estoyent. Jà plangeoyent les chats-huants, parchiéz dessus les fousteaux où luisoyent leurs ieux comme lampes de caves sépulchrales ; jà se démenoient par les boys, loups, panthères et aultres animaulx estranges menant leurs cris.

» Ne porquant, s'est mis à la voye le sieur d'Angewillers, soy commandant aux saincts patrons, et ne scay qu'il y advint, fors que désia blesmissoit la lune appesanctie sur les monts, quant il sonna du cor au chief du

» pont-lewis de son castel d'Angewillers, où
» estant entré sans bruit, sans esviller fame
» ni varlets, il s'arrestut à dormir dedans une
» chambre du portail sise au-dessus de l'huis,
» et dont il guardoit tousiours la clef pour ce
» que cette salle estoyt seigneuriale. »

— Ha, se dit Henri de Croy en posant le manuscrit sur son lit; il s'agit de l'appartement même où je suis logé. Puis, jetant un coup d'œil sur cette pièce vaste et nue, où de longues toiles d'araignées se balançoient au plafond sur des vestiges de peintures, il reprit sa lecture, très-empressé de s'initier au mystère du verre en cristal de messieurs de Salm, de la cuiller à laquelle son père attachoit une idée de bonheur, et surtout au secret du diamant noir, gardé par ce folâtre de Bassompierre avec une discrétion si profonde, si insolite, et si étrangement superstitieuse.

« Jusqu'à ces temps, le syre Hugon avoyt
» faict montre de joïeuse humeur; il s'esbau-
» dissoit voulentiers en gays propous, estant
» de vis cler et de mine espanoïe. Ains puis
» aprèz, il mua tout à tout sa manière; fai-

» sant tousiours comme desconfiz, sombre, » de mélancholique allûre et abesty dedans » quelque dyabolicque afaire. Oncques plus » ne parloit à sa fame, ne s'entrebaisoit point à » ses enfants et demouroyt coy, les esguardant » d'ung demi-œil.

» Et à ceulx qui le vouloyent entretenir » de l'adventure arrivée dedans le boys, il » respondoyt aigrement que il eussent à dis- » courir d'aultre subjet, et souloit-il de soub- » dainement se départir. Les aulcuns s'en- » tremisrent de deviner quelle horrificque » ystoire il logeoyt en sa teste, quelle appari- » tion avoyt affolé ses esperitz, mais ils n'en » vindrent à chief, non plus que sa chière » dame qui soy consumoit despitée et con- » fuse.

» Par longue et curieuse estude, elle avoyt » cogneu que à chascun lundy, son seigneur » s'en aloit à la chasse dedans sa forest, s'a- » cheminant avant l'aulbe, à touts les temps, » que ce feust de pluye ou de bise, de froy- » deure, ou d'esté que le soleil pouldroie, » ardant l'eaue des fonteines jusqu'au pertuys

» de leur source. Quant le cerf estoit lancié, » que chiens abayoient, et s'encouroyent » en touts sens escuyers et picqueurs; leur » maîstre, ce avoyent-ils dict, soi tiroyt ar- » rière, emmy le plus espais des feuillaiges et » ne sçavoyent-ils mye ce qu'il advenoit de » luy, et s'an retournoyent à la vesprée sans » de rien s'enquérir par crainte de le cor- » roucier.

» Doncques, à ceste heure, le syre d'An- » gewillers s'attardoyt comme la première » fois et réentroit sus la mie-nuict à sa cham- » bre au portail où ne manoit ame vivante, » et qu'on n'approchoyt pas sans ung dangier » mortel; car le dict syre arcquebusoyt du » mieulx ses bons serviteurs.

» La doulce dame estoit marrie de ne sça- » voir le vray d'icelles étrangetez; ung tas de » jalousies luy boulevarsèrent le sens, sa chair » feust pâlie; elle ne mangeoyt guères, beu- » voyt moins et ne fermoyt les ieux, non » plus que châts-hüants. De jalousie et de cu- » rioseté, ce ert trop plus qu'il n'en feust » besoing à fame pour la tenir esvillée. Ce

» porquant, désir luy conseilloyt de soy ôter » de poine, foiblesse la réduysoyt à silence, » si qu'à la fin, elle veit qu'ellè yroit à trépas, » faulte d'estre esclarcie. Ce pensier lui pourta » couraige, elle solut d'en connoistre le *tu* » *autem*.

» Le conseil en estant fermi, la dame d'An- » gewillers, pour ung lundy, requist un sub- » tile artisan de l'assister en son vouloir, et » durant que son espoux giboyoit emmy la » plaine, elle emmena le vilain à l'huis de la » chambre du portail, lui enjoignit de par- » faire une faulse clef, puis aprèz la serra en » son gorgerin, attendant l'heure de la met- » tre à proufict... »

— Au diable soit ce baragouin ! s'écria Croy impatienté. Si la princesse de Conti parcouroit ce chiffon, elle auroit ses vapeurs pour huit jours au moins.

Mais Henri, piqué de nouveau par la curiosité, reprit le livre, le secoua en tous sens, comme s'il eût voulu en deviner le contenu sans le déchiffrer, et passant quelques feuil-

lets insignifiants, il poussa un grand soupir et se remit à l'œuvre.

« ... Dès que la dame d'Angewillers eust
» boûté la faulse clef dedans le pertuis de la
» serrure, l'huis s'entrebaisla, et s'offrit une
» veüe spectable, magnificque, si que la con-
» tesse remanoyt come estourmie, les ieux
» escarquillez et bras pantelantz. A pou qu'elle
» n'exclame et ne desrache ses cheveulx ; car
» en esguardant les richesces et unguents
» espanduz en ce lieu, bien sçay-t-elle, que
» ne sont pas réduicts de moynes où l'on
» flaire telle senteur de menthe.

» La salle estoyt tapissée d'ung velours vio-
» let à frizures d'argent, parfilé d'or et de
» soye en diverses pourtraictures de migon-
» nes fleurettes, relié à des cordelières ; les
» dalles estoyent de nacre et de granit purpu-
» rin entremesléz par figures diverses. Or,
» estoyt-on à l'heure où le jour estainct l'es-
» toille de Vénus, et le soleil jeunet soy jectoit
» comme par ung jeu dedans la chambre, ou
» travers d'un buisson de fleurs qui iluec

» s'entr'ouvroyent comme soubriant au matin. » Par ainsy que roses, lys et muguetz exspi- » royent leur basme dans l'aer, les parpaillons » et aultres mouches de vifves couleurs, poul- » droyoient en bredonnant emmy le ray du » soleil, et sautilloyent sur la foille, ne plus » ne moins qu'une nege chéüe d'un arcq en » ciel.

» En un coing voyoyt-on une fonteine faicte » de cassidoine. On dessus, la Niobée, miri- » ficquement entaillie de bel alabastre à la » mode anticque, ploroit sur sa mâle fortune, » et de ses yeux, larmes d'eaue de naphe dé- » couloyent le long de son cou, sur la poincte » de ses tétins, dont retomboient goutte à » goutte, comme perles ou rousée, en une » cuve de porphyre où baaingnoient les pieds » blanchets de l'estatue.

» A l'entour estoyent grouppéz les enfants » de Niobée, transfixéz des traicts de messer » Apollo, et de leurs bleceures ruisseloyent » eaue de myrrhe, eaue rose et eaue dange. » Et estoyt bel à veoyr.

» Sur une ilice du voysinage, les oysillons

» ravis en plaisir, s'esbattoyent à qui mieulx, » et rossignolz de rossignoler, foviettes de » chantonner doulx comme miel, cependant » que les abeilles aloient de czà de là, suzur- » rant.

» Une aultre afaire y avoyt d'ung plus ex- » quis régalle, dont feust nâvrée et marrie la » paoure dame; je veulx dire d'un lict de san- » tal et d'yvoire, coronné d'un nuage de » teincte blue, tendre et clère comme la robbe » du temps (c'estoit rideau de fine toille tre- » filée d'argent). Au chief de la couche es- » toyent enchatonnez en façzons de rozasces, » rubiz-balayz, saphiz, bérilles, turquoyses, » esmeraugdes, guarnis de menues perles in- » dicques. Sur la courte-poincte en satin de » pourpre foncée, radoulcie d'un blanc tissu » transparent bordé de freselles de Malines, » jaceoit extendue la plus mignonne jouven- » celle, souefve comme lys, et belle comme » les déesses olympiques.

» Son gentil corps estoyt vesteu d'une vas- » quine en camelot de soye; sus ycelle posoyt » la verdugale de tafetas gris tout emperlé et

» relevé de grenatz. On dessus, la cotte tray-
» nante, en damas bleu pailleté d'argent et
» entortillé d'une broderye de fin or, exhornée
» d'une pluye de dyamants. Et soustenoyt sur
» son espaule un joïau, dont la dame d'Ange-
» willers mena grant deuil et courroux : ce
» estoyt la teste de son seigneur messire Hu-
» gon, demy ombraée par les espais cheveulx
» blonds de la jouvencelle, qui se desrou-
» loyent sur leurs corps, et dévaloient jusqu'à
» terre se perdre en la toyson d'un tapis faict
» des menuz plumaiges de petits oyseaulx des
» régions persicques.

» Iceulx amants dormoyent ambedeus ;
» rian ne sçeurent de leur desconvenue et de
» la visitation de la contesse d'Angewillers,
» fors qu'en se resvillant ; car ceste-cy, par
» avant que de s'esloingner comme fame
» prudhe et haulte en saigesse, sans bruict ni
» déplainct ; à ycelle fin de leur monstrer
» qu'elle tenoyt le faict de leur trahison, tira
» le couvre-chief de la damoyselle, lequel ja-
» ceoit à ses piés chaulséz de pantophles en
» velours cramoisy deschiquetées à barbe d'es-

» crevisse, et en son lieu laissia son propre » couvre-chief. »

— Il est fâcheux, grommela Henri de Croy, en se tournant sur son grabat plus dur qu'un rocher, que mes ancêtres aient vendu le mobilier de cette chambre ; il me fait bien faute, et je dois convenir que l'acquéreur à qui il a passé en a débarrassé la tour avec un soin parfait. Il n'a respecté que les araignées avec leurs poutres, et n'y a laissé que les pierres, aujourd'hui tapissées de salpêtre.

« Adoncq, le syre et sa mye demourarent » dolens, en trovant le couvre-chief à la dame » d'Angewillers, et s'escria la belle : Or, veoy-je » bien que sont abysméz nos déduicts, or, est » de plorer et de desjoindre ceulx qu'amours » ont assamblé. Ai! chétifve! de quoy me » haulse que soye une faée? Jà est noircye ma » joie; ay perdu mon hamy, et ne sçaurroy » mourir! Destinée recquiert de moy féaulté, » obédience, et je me deoy départir et encou- » rir plus de mille lieues par de czà. Plus ne

» te veoyrraye-je; or sont à jamès, à jamès
» abysméz nos déduicts!

» Lors, soy prinrent d'espandre plus abun-
» dantes larmes que Magdeleine ou la Niobée
» d'alabastre, hors myz que estoyent plus
» amares que mandragore, et la faée de beaulté
» gratieuse et faictice aïant étroictement baisié
» et raccolé son hamy, lui enseigna un moyen
» par quoi feust sa fame reconsolée, retournée
» à quiétude, et tînst ces galanteries icy pour
» bejaunises et fictions. Ains, devant que de
» yssir de la tour, la faée promit au conte
» troys dons d'un prix inestimable, lesquelz
» transmiz à ses troys filles, pourteroyent
» heur et félicité en leurs mezons et à leurs
» hoirs, tant qu'ils les guarderoyent en leur
» possession, faulte de quoy et s'ils les venoyent
» à perdre, ils seroyent adfligez de tous mes-
» chiefs.

» Parachevéz ces mots et entredonnéz nou-
» veaux baisiers, dûrement et de paoure hait,
» la faée s'éloingna en destournant le teste
» aulcunes foys et dispareut emmy le fouilluz
» des forests.

» Puis aprez, quant le comte veit sa fame » en crueulx soucyz et poine pour ce qu'elle » avoyt aperceu en la tour, il feit come es- » tonné et ravy, la prinst par la main, l'emme- » nant en la tour dont toutes les richesses s'es- » toyent esvanoïes avecques la faée. La dame » esbobie se pourpensa d'avoir resvé chimères » et de s'avoir enfantosmée de jalousie, car » n'estoyt là nulle rian fors des quatre murs » despoillez. Et vous diray que d'ores en » avant le comte ne couchia plus dans de ycelle » chambre : dont sa fame eust grant liesse.

» Sur ung bahut il trova les troys dons de » la faée : ce estoyent d'ung voirre ou guo- » belet en cristalle de Boësme, avec ung estuy ; » d'une cuiller en boys d'orangier, et d'ung » anel ou bague en fer enchatonné d'ung esar- » boucle noir de diamants. Les troys damoy- » selles d'Angewillers appourtarent en espou- » sailles leurs présents à troys mezons qui les » feirent pourctraire en leurs escus :

» C'est à sçavoir, le voirre en celle de Salm, » la cuiller à ceulx de Croy, avecques le fief » d'Angewillers, et l'anel de fer à ceulx de

» Betstein ou Bassonpierre, qui de ce, ont » accreu en chevances, employs et touts hon» norables prouficlz, et cy fenist mon pro» pous. Dieu vous doinst paix et parradiz, » *amen.* »

— Ah, grand Dieu! s'écria Henri de Croy, sortant du demi-sommeil où l'avoit plongé cette lecture; j'ai perdu ma cuiller! Heureux Bassompierre, d'avoir gardé sa bague; je ne suis point surpris qu'il s'obstine à ne pas la quitter un instant. Grâce à cette simple explication, tout s'éclaircit, et mon malheur devient naturel. Cependant...

Ce mot termina le monologue et commença une série de réflexions empreintes d'un scepticisme acéré; mais la raison et l'incrédulité françoise ne triomphoient de cette imagination allemande qu'au milieu de la cour de Saint-Germain. Henri avoit beau multiplier les arguments opposés à sa manie; la profondeur des ombres, la solitude de cette vieille tourelle, théâtre d'une légende mystérieuse, les plaintes lointaines de la bise qui

secouoit les châtaigniers contre les murailles, qui faisoit clapoter les lierres, et s'engouffroit avec des sifflements dans les spirales de l'escalier, agitant les girouettes qui conversoient avec les oiseaux immondes, tout, jusqu'aux cris de lassitude des maçonneries et des antiques charpentes fatiguées de se tenir debout, tout, en ce lieu désert, se réunissoit contre la raison de M. de Croy. Or, quand la nature se révolte contre le raisonnement humain, ce dernier est souvent terrassé.

Henri songeoit malgré lui au moyen de s'emparer de la bague de son cousin, pour en essayer la puissance, pour se convaincre de la vanité de cette superstition ; puis, il haussoit les épaules, indigné de sa propre crédulité. Une idée spécieuse vint la soutenir ; c'est que le maréchal, qui passoit pour le plus impie, le plus esprit-fort, le plus affronteur des raffinés de la cour de France, avoit paru, malgré son esprit railleur, attacher à son anneau une importance sérieuse ; cette pensée donna à notre irrésolu la force de céder à sa propre foiblesse. Bientôt, sa tête s'appesantit, ses mé-

ditations se tournèrent en rêves, et dans son sommeil il entrevit des châteaux merveilleux bâtis en gros diamants, étincelants d'or et de fées de seize ans vêtues de leurs blonds cheveux.

Il passa donc la nuit dans les fêtes; c'est ainsi, par des songes, que le ciel quelquefois initie les malheureux à l'idée du bonheur. Ont-ils lieu de se plaindre, et la félicité de ceux qui ne dorment pas est-elle plus réelle ou moins fugitive? Les uns ont un lendemain comme les autres un réveil. Le jour venu, quand de Croy ouvrit des yeux qui sourioient encore, l'aspect glacial et désolé du réduit où il avoit rêvé tant de splendeurs, lui parut horrible.

Ses fenêtres étoient moirées de givre, le ciel étoit neigeux, les arbres étendoient devant la fenètre leurs bras dépouillés. Il prêta l'oreille et n'entendit que le mugissement des vaches égarées sur les terrasses transformées en pâturages; des chiens abandonnés leur répondoient par des clameurs lamentables qui rendoient la voix aux muets échos des tou-

relles. Un vent froid, tout chargé d'une senteur de moisissure, de chanvre desséché et de bâtiment inhabité, parvint jusqu'à la face de Henri. Tant de sensations amères l'assaillirent à la fois, qu'il murmura d'une voix suffoquée:

—Ce sépulcre, où je m'en ferme, finira par se refermer sur moi, j'y aspire la mort; mieux vaut l'aller braver sur quelque champ de bataille, que de l'attendre sur un grabat. Je n'y puis résister, il me faut partir. Ici ou ailleurs, je n'ai qu'à souffrir; mais là-bas, j'ai le monde et le bruit, et l'espérance inconnue dans ce désert, car elle s'arrête au seuil des tombeaux.

Et comme pour échapper à la contemplation de son triste destin que ces objets extérieurs lui représentoient dans toute sa misère, il couvrit sa tête de ses draps et se renfonça dans son lit, tournant le dos à la lumière. Puis, ayant contraint ses paupières de se fermer, il s'efforça d'oublier les réflexions et de se noyer dans un nouveau sommeil, en homme qui ne peut échapper à ses maux qu'en s'enfuyant de la vie.

III.

Les courtisans remplissoient à toute heure les salons du Palais-Cardinal. C'est de ce lieu que sortoient les pensions, les emplois, les faveurs; c'est là qu'aboutissoient les nouvelles de Paris ou de la province, les scandaleuses chroniques, les calomnies quelquefois, les dénonciations très-souvent; en un mot, c'est dans cet hôtel que l'on élaboroit les destinées de la noblesse du royaume.

Il étoit dangereux de se tenir éloigné de ce centre d'action, de ne pouvoir, par sa présence, fermer une bouche ennemie, prévenir une trahison ou écraser en germe l'ivraie de la disgrâce. Aussi, dans les instants critiques,

durant les dissensions et les escarmouches, aux jours sinistres où se préparoient sourdement des événements pressentis avant que d'être connus, chacun venoit plusieurs fois montrer son visage et faire retentir sa voix; les présents étoient remarqués, on comptoit les absents, une visite omise ou accomplie tenoit lieu parfois d'une déclaration de principe.

Quelques jours après le départ de la reine-mère pour Bruxelles, les antichambres du ministre furent envahies, vers huit heures du soir, par une foule plus nombreuse que de coutume. De grands feux étoient allumés dans toutes les cheminées, les gentilshommes réunis à l'entour échangoient à peine quelques salutations discrètes et chacun se promenoit d'un air soucieux, dans l'espoir d'apprendre des nouvelles que personne n'osoit demander. On attendoit l'instant où s'ouvriroient les portes du ministre, enfermé dans son cabinet avec des hommes de robe et quelques officiers de sa garde.

Pendant que ces gens dévorés d'anxiété jetoient des yeux furtifs sur toutes les issues,

l'un d'entre eux, le duc de Rouennès, vit de loin, sur la porte du vestibule, un homme enveloppé d'un grand manteau, et le visage caché sous les bords d'un feutre orné de deux plumes noires comme le reste de son costume. Cet individu s'approchoit avec lenteur et ses bottes de cavalier étoient mouchetées de boue. Au moment où il enleva son chapeau pour saluer l'assemblée, le vieux duc de Bellegarde, qui lui-même étoit parmi ces courtisans du cardinal, reconnoissant cet étranger à l'épaisseur de ses sourcils et à la structure osseuse de son visage, tira sa révérence et s'éloigna politiquement; car le nouvel arrivant n'étoit pas en bonne odeur au palais. Moins prudent ou plus curieux, Rouennès s'élança vers la porte, toucha l'épaule de ce ténébreux, et s'écria:

— Est-ce bien vous que je vois ici, mon cher Croy! Où diable étiez-vous caché, de quel coin du plutonique empire sortez-vous? Quel sombre visage! Çà, mon cher, quittez cette mine effarée; je la crois déplacée céans et l'on pourroit, vu les circonstances, supposer.....

— Je me soucie peu des suppositions, et ce qui se passe à la cour ne m'inquiète guère.

— Vous savez cependant, repartit Rouennès en passant son bras sous celui de Henri et en baissant la voix, que depuis le mariage de Monsieur, le cardinal, grâce à la fuite de Gaston, n'a pu encore étendre la main sur.....

— Ma foi, duc, j'ignorois le mariage même, et cet hymen avec ses suites sont billevesées dont je ne souhaite pas de m'enquérir.

— Vous êtes intraitable. Qu'est-ce donc, s'agit-il d'amour ou... de créanciers? Me voici tout à votre service, mais déposez, de grâce, cet air bouleversé, ce manteau de Scaramouche et ces bottes fortes qui viennent pour le moins de Paphos à franc étrier.

— J'arrive de ma terre du Luxembourgeois.

— De vrai? Parbleu, c'est une partie riante à faire que d'aller cueillir des fleurs dans les prairies, depuis le premier de l'an jusqu'au quinze février. Vous avez dû passer six semaines d'un ragoût très-arcadien.

— Arcadien est le mot.

— Comte, je respecte les secrets, mais souffrez que je me refuse à donner dans votre bucolique. Allons donc! s'enfouir en hiver dans un manoir! Mon ami, la campagne en ce temps-ci n'est ornée que de farfadets et de fées bossues. Quelques paladins à fraises, peut-être, et encore... A propos : je suis votre débiteur.

— Eh! de quoi? s'écria Henri avec empressement. (Il pensoit à son souper.)

— D'une bague de fer artistement imitée sur celle de Bassompierre. Vous n'avez pas oublié notre engagement, l'autre soir, chez Montmorency?.... L'idée a un plein succès; chacun en jase. Monsieur de Vendôme m'a chargé de vous remettre votre anneau, et comme on ne vous rencontre pas souvent, souffrez, carissimo, que je vous cède le mien; je le remplacerai par le vôtre qui est demeuré dans mon coffre. Ils sont pareils.

Croy devint plus soucieux encore qu'auparavant; sa main trembloit quand Rouennès lui passa la bague, et il se montra si pro-

fondément préoccupé, que le duc ennuyé le planta là.

Bientôt, le cabinet de Richelieu s'entr'ouvrit; quelques personnes en sortirent parlant avec chaleur et à demi-voix. Comme M. de Croy s'étoit approché de cet endroit avec plusieurs gentilshommes, il entendoit, mais sans l'écouter, l'entretien qui avoit lieu à ses côtés. Cependant le nom de Bassompierre, plusieurs fois articulé, attira son attention. — Bast! il sera parti, observoit l'un... — Il doit être encore en ville, ou aux environs... — Croyez-vous qu'il vous attende?... — Non, sans doute... Mais il est l'heure de se décider, de savoir où il est allé, et...

— Qui, Bassompierre? interrompit M. de Croy sans réflexion; il est à Paris, messieurs, je le certifie. Si l'un d'entre vous désire le voir...

— Il est encore à son hôtel? vous en êtes sûr?...

— A son hôtel; non. Vous le trouverez chez la princesse de Conti, et si vous souhai-

tez de le rencontrer, il m'est facile, en vous précédant, de l'y retenir.

Ces gens affairés entendirent à peine les derniers mots du seigneur d'Angewillers; ils le remercièrent et s'en furent, tandis que Henri de Croy, sans avoir recueilli de grandes nouvelles en ce lieu où il étoit venu machinalement, redescendit l'escalier, toujours distrait, absorbé par ses ennuis, par la fatigue, par l'insomnie de la route et par le tumulte de certaines idées superstitieuses. Il n'avoit pas fait vingt pas que déjà Rouennès, et les gens qui l'avoient questionné sur Bassompierre, et les réponses qu'il leur avoit faites, étoient à jamais oubliés.

Inquiet de sa destinée durant une nuit glaciale, bien résolu de souper dans la maison où il trouveroit à se loger et ignorant encore où trouver ce logis désiré, il marchoit la tête basse. Deux réflexions, à vrai dire, auroient pu le consoler : la fatigue rend tous les lits excellents et il étoit harassé; le plus exquis des ragoûts est l'appétit, et il mouroit de faim.

Livré aux plus amers sentiments, le jeune de Croy se rapprocha de la Seine qu'il eut la constance de traverser SUR le Pont-Neuf, et il s'en fut soulever le marteau de l'hôtel de Conti, avec l'espoir fondé d'y rencontrer son cousin Bassompierre marié secrètement, comme chacun le sait, à Louise de Lorraine, princesse de Conti.

Déjà l'infortuné Croy s'étoit une première fois présenté à l'hôtel; mais la princesse l'avoit fait prier de revenir dans une heure, et comme, depuis le vestibule, il avoit reconnu la voix du maréchal, il se rendoit exactement au rendez-vous, après avoir, au Palais-Cardinal où nous l'avons trouvé, promené son ennui pendant trois quarts d'heure.

A peine, assis au coin du feu de madame de Conti, eut-il fait les premiers compliments, joints aux premières excuses rigoureusement nécessaires, vu le désordre de sa toilette, qu'il se sentit glacé par une timidité connue de ceux qui se sont trouvés dans une situation analogue à la sienne. Il mouroit de faim, on le convia au souper, il devint rouge,

embarrassé et... et il remercia ; après quoi, il se repentit tout bas de sa foiblesse. Comme le froid l'avoit pénétré, le maréchal, le voyant abattu, lui offrit à boire. A cette époque où la coutume élégante de présenter de l'eau aux gens altérés n'étoit pas encore introduite dans les salons, on se contentoit d'apporter des vins délicats.

Ranimé par deux rasades de vin de Constance, ragaillardi par l'aspect, par le pétillement, par la chaleur du foyer, Henri de Croy commença à jaser sur son voyage, et l'on remarqua que l'humidité avoit enroué et presque éteint sa voix.

— Cousin, s'écria Bassompierre, il faut détruire le mal à sa racine. Notre maître Hippocrate a inventé pour nous autres gens de guerre aigris par les brumes de la nuit, une potion sudorifique la plus triomphante du monde. Nous en fîmes avec succès l'épreuve au camp de la Rochelle, et je vous la conseille aujourd'hui.

— Un bon remède de soldat ; je ne l'ai pas oublié.

— Très-bien : je veux me droguer avec vous; la purgation vous sera doublement salutaire.

Et le maréchal ayant fait apporter deux hanaps de vermeil élégamment montés sur des pieds ornés de petits Bacchus couronnés de lianes de vignes, ainsi qu'une charmante cafetière en argent, surmontée d'un oiselet amoureusement accroupi sur une grappe de raisin qu'il becquetoit, procéda lui-même, en vieux soldat qu'il étoit, à la confection d'une *ptisanne* composée de vin d'Espagne, de sucre candi, d'épices et de zeste. Cette mixture étant placée devant le feu, sur le pied des chenets, on reprit la conversation, durant laquelle le maréchal se montra distrait, taciturne et d'une humeur étrange. Il sembloit s'efforcer de cacher une préoccupation désagréable, et sa femme, peu maîtresse d'elle-même, étoit de plus en plus troublée.

Pour mieux dissimuler ses soucis, ou pour se livrer plus librement à sa disposition silencieuse, Bassompierre proposa à son hôte une partie de trictrac. Un valet apporta le

jeu, et au moment où il enlevoit un sucrier en forme de conque, de verre jaune à filets dorés, Croy, pour rompre le silence, murmura négligemment :

— Ce sucrier est en cristal de Bohême, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Louise.

— Comme le gobelet de monsieur de Salm, ajouta le maréchal préoccupé.

Cette parole prononcée au hasard pénétra fort avant dans l'imagination du sieur d'Angewillers, surexcitée par la diète et par le vin qu'il venoit de boire. La légende féerique de sa maison lui roula dans la mémoire, et le malheur obstiné à le poursuivre lui sembla de nouveau le produit d'un fatal enchantement. Ainsi, chacun entretenoit en secret sa rêverie : Louise, étendue sur un sofa, contemploit avec amour la tête expressive de son amant, ses yeux bleus remplis à la fois de bonté, de finesse, et rendus plus éclatants par la douce nuance de ses cheveux blonds. On n'entendoit que le bruit des dés vomis par les cornets,

et celui des dames empilées l'une sur l'autre.

Croy jouoit sur sa parole, il ne possédoit rien autre, et malgré son ardent désir de gagner la pistole placée à la base d'un des flambeaux, il perdit la première partie. Sa mauvaise fortune apparut là dans toute sa noirceur; car le maréchal, toujours absorbé, marquoit fort mal, confondant les casiers. Henri ne s'en tiroit guère mieux; il s'occupoit à la fois de ses visions et de la priucesse sur qui il jetoit les regards furtifs d'une passion mal éteinte.

Une revanche fut accordée, et déjà la plupart des pointes de l'heureux Bassompierre étoient couvertes, quand le bruit de la cafetière bouillante, d'où le vin s'échappoit, suspendit la partie. Le maréchal se baissa pour enlever l'infusion et la verser lui-même dans les hanaps; mais son fauteuil perdant l'équilibre, se déroba sous lui et la liqueur bouillante fut renversée sur la main droite de Bassompierre. Cette brûlure fut ressentie plus vivement par la tendre Louise que par son mari; elle s'empressa de courir au flacon de la reine de Hongrie et de frictionner la main qu'elle baisa dix fois.

Le bon époux se laissoit dorloter, tout en opposant la timide résistance d'un guerrier dont la profession est de rire d'une égratignure.

— Votre main pourra devenir enflée, dit Henri de Croy.

— Mon ami, s'écria la princesse, eh vite! enlevez vos bagues, il est temps encore ; dans quelques minutes, il faudroit peut-être les couper sur vos doigts chéris qui seroient tout martyrisés.

Les anneaux furent posés à côté du trictrac, et la blessure reçut un appareil.

—Ah! murmura Louise ; pour la première fois vous voici contraint de vous séparer de votre chère vilaine mystérieuse bague de fer. Du courage, François, supportons héroïquement ce revers terrible!...Souffrez-vous beaucoup, mon cher cœur?...

A la vue de cet anneau inséparable de ses superstitions allemandes, notre châtelain de l'Ardennois se sentit étrangement ému : un frisson l'agita ; il crut que la Fortune lui sou-

rioit avec malice et que l'Occasion inclinoit vers lui sa houppe de cheveux. Ses doigts se crispèrent; il rougit jusqu'au blanc des yeux, lorgnant l'anneau du coin de la prunelle. Puis, un combat s'engagea entre la raison et la crédulité, entre l'honneur et l'intérêt..

— Quelle niaiserie! se disoit-il. Mais si l'anneau est sans valeur réelle, je puis m'en assurer sans nuire à mon ami; s'il lui en mésadvient, je le lui rendrai. L'occasion est rare, la retrouverai-je?

Le pansement étoit achevé, les instants devenoient précieux, Henri hésitoit encore; mais la curiosité fit osciller la balance; il devint rouge comme une cerise, puis se mit à trembler comme la feuille, passa furtivement la bague de fer à son doigt et laissa la sienne en échange sur la table. Alors, il garda un long silence, car il sentit que la voix lui manquoit.

On reprit la partie de trictrac et Croy fut battu comme la première fois. Bassompierre étoit de plus en plus préoccupé: en outre, il secouoit parfois sa main endolorie et je ne

sais si ces deux circonstances le troublèrent; mais il perdit la partie suivante.

— Ah, ah, dit-il en riant; on voit bien que j'ai quitté ma bague...

A ce mot, de Croy laissa tomber le cornet qu'il avoit à la main. Pour se raffermir, il s'empara d'une coupe remplie de vin bouillant, la vida d'un trait et la remplit de nouveau.

— Peste! s'écria le maréchal; comme le cousin se gouverne! voilà une méthode à devenir centenaire.

Il sembloit au sieur d'Angewillers qu'il buvoit de la flamme, et son teint s'empourpra d'une étrange façon.

— Votre bague porte donc bonheur? demanda Louise. Il me prend fantaisie d'être jalouse de la fée qui vous l'a donnée.

— A votre aise, repartit son ami. Je la tiens, je pense, d'une servante contemporaine de mon trisaïeul tout au moins. On me fit là-dessus diverses histoires édifiantes et absur-

des. L'anneau vient de ma grand'mère, il est mentionné sur son écusson; on se le lègue chez nous de père en fils, c'est une série de contes bleus. On m'a fait jurer de ne le quitter jamais, mon père l'a porté jusqu'à sa mort, et ce brimborion se trouve mêlé, je ne sais plus comment, à deux ou trois trépas tragiques de notre famille. Je respecte ces diverses fables, parce que je les ai quasi oubliées, et que de plus, là,... bien vrai,... j'ai... quelque foiblesse crédule pour ce hochet.

— Bah! railleur et galant comme vous le fûtes, à ce qu'on affirme?

— Mon Dieu, les esprits forts ont toujours un recoin ténébreux par où ils sont pris. Tant que l'imagination n'est pas morte, on n'est pas au-dessus de certaines misères dont l'absence est peut-être une pauvreté plutôt qu'une gloire.

— C'est donc sérieux?...

— Mais...

— Tant mieux, tant mieux, mon ami! les incrédules en ont fini avec l'espérance. Le feu

de l'imagination s'alimente dans le cœur, et si la vôtre étoit éteinte, votre amour s'évanouiroit. Si vous ne croyiez à quelque folie, je ne pourrois croire en vous.

Bassompierre ne répondit pas, mais il prit en silence la bague de fer que son cousin avoit glissée sur la table en place de l'autre; il la passa à l'index de sa gauche, et abaissant un tendre sourire sur sa compagne, il lui baisa la main.

Croy tressaillit en sentant la piqûre du remords. — Bassompierre, pensa-t-il, en a dit là-dessus moins qu'il ne pense, et cet anneau a des vertus magiques.

On se remit à jouer; la chance tourna contre le maréchal qui, retombé dans ses distractions, s'y livroit avec tant d'abandon, qu'il s'écria tout à coup :

— Maudits chevaux !

— Que dites vous ? interrompit rapidement Louise, comme pour l'empêcher d'ajouter une syllabe.

— Vous parlez de chevaux, cousin.

— Oui... le souvenir d'une contrariété : je devois aller... à Beauvais, pour une petite affaire de terrains à vendre, et des chevaux, sur lesquels j'ai compté, m'ont fait faute assez mal à propos.

Un instant après, le maréchal perdit un dernier coup ; il regarda sa bague, sans nulle intention, et la tourna sur son doigt. A cette vue, Croy se crut perdu ; mais Bassompierre n'avoit aucun soupçon. Cependant, son adversaire, naguère si désireux de gagner, devenoit rêveur et presque sombre à chaque coup favorable. Ils sembloient l'un et l'autre chercher des prétextes à leurs distractions perpétuelles. C'étoit une bûche qui rouloit sur le bord de l'âtre, ou bien une bougie qui venoit à se gâter. Quelques minutes ensuite, ce fut le pas de plusieurs chevaux qui trottoient vers la porte de Nesle : puis, des cavaliers qui s'arrêtèrent à piaffer au pied de l'hôtel. Louise de Conti paroissoit attentive à ces bruits.

Tout à coup Bassompierre se leva, pria son cousin de l'attendre un instant et se dirigea sur une des portes avec rapidité. Il n'avoit

pas fait trois pas, qu'un domestique se précipita tout effaré dans la salle, en s'écriant :

— Ah ! madame; ah ! monsieur...

Il n'eut pas le loisir de s'expliquer. Un cliquetis d'armes se fit entendre, des bottes éperonnées sonnèrent dans l'appartement, deux officiers au châtelet entrèrent; l'un d'eux allant droit à Bassompierre, lui demanda son épée au nom du roi, le sommant de le suivre.

— Mon épée? répliqua le maréchal, satirique jusqu'à la dernière heure, et faisant allusion aux caprices militaires de Richelieu; ce n'est pas coutume de porter l'épée sur une robe (il étoit en robe de chambre).

M. de Croy stupéfait étendit le bras pour éloignerde sa vue la bague qu'il avoit dérobée dont le diamant projetoit un feu sombre; il lui parut que déjà s'accomplissoit la fatalité sur son cousin.

— Où me conduisez-vous, messieurs?

— Nous n'avons pas mission de vous en informer.

— Ayez pitié de nous! s'écria Louise en

pleurs; attendez quelques instants, je cours aux pieds de son éminence, à ceux du roi, j'obtiendrai son pardon! Consolez-vous, mon ami, je ne vous abandonnerai pas. Si vous l'emmenez, messieurs, rien ne me séparera de lui!

Elle se précipita entre les bras de Bassompierre, agitée des plus terribles pressentiments: l'échafaud étoit, en ce temps-là, si proche de la geôle...

— Madame, reprit l'homme de la loi, voici l'ordre de sa majesté qui vous exile au château d'Eu. Demain au lever du soleil, vous devez être partie.

Louise de Lorraine tomba foudroyée sur un fauteuil.

— Eh bien! murmura-t-elle, je verrai le cardinal, je...

—Son éminence ne reçoit plus aujourd'hui.

— Le roi daignera me faire justice; j'irai l'implorer!

On ne prit pas la peine de lui répondre.

— Messieurs, je suis à vous, articula le maréchal d'une voix ferme.

Il baisa la main de la princesse, qui sortit à l'heure même avec ses gens armés de flambeaux, ignorant encore où s'adresseroient ses larmes et ses prières.

Henri d'Angewillers, durant cette scène, étoit resté pétrifié au fond de sa bergère. Au moment où le maréchal descendoit l'escalier, suivi et précédé d'archers, le sieur de Laffemas, lieutenant criminel, rentra dans la salle; et s'approchant du comte, il le salua fort bas :

— Monsieur de Croy, lui dit-il, son éminence m'a chargé de vous faire ses compliments, de vous annoncer l'estime qu'elle a pour vous, et de vous donner à connoître qu'elle n'oublioit jamais un fidèle service.

— Moi!... monsieur... quel service ai-je donc rendu? j'ignore...

— Cette discrétion modeste plaira fort au cardinal. Son éminence a fait publiquement votre éloge, et j'ai mission de vous offrir, de sa part, une place de capitaine des gardes.

Incapable de saisir la raison de ce revirement de la fortune, n'osant l'attribuer à la bague, de peur de jouer à ses propres yeux le rôle d'un fou, Croy balbutia quelques paroles, et salua d'un air hébété le lieutenant criminel.

Dès qu'il se fut éloigné, un homme entra; Henri reconnut son valet Thuringe, fort bravement équipé.

— Ah! monsieur, s'écria ce vieux et dévoué serviteur en baisant avec transport la main de son maître; je vous rencontre enfin! Quel bonheur est le nôtre! Vous êtes sauvé, nous sommes riches, et voyez déjà comme me voilà propre!

Il se posa à trois pas de distance avec une mine de matamore.

— Monseigneur le cardinal fait tenir six cents pistoles à notre disposition; vous pourrez demain m'envoyer à la trésorerie. Afin de vous faire honneur, j'ai couru à la rue des Prêtres, où j'ai pris cet habit à crédit. Ah! j'oubliois... monsieur le marquis de Villar-

ceaux s'informe de votre santé et vous salue. J'ai pour vous une lettre qu'il m'a remise. Quel bonheur pour moi, mon cher maître! Je vous ai vu venir au monde et je comptois noblement mourir de faim à votre service; mais je souffrois pour vous du meilleur de mon âme.

Jusque-là le sieur d'Angewillers étoit demeuré muet, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, à lutter contre la déraison qui s'emparoit de lui et à s'efforcer de retenir son bon sens; mais au nom du marquis de Villarceaux, dont jadis il avoit dû épouser la fille en considération de ses grands biens, au nom de Villarceaux, devenu depuis lors son ennemi déclaré, il se dressa sur ses pieds et poussa une exclamation de surprise.

Il ouvrit cette lettre par laquelle le marquis lui mandoit que pour complaire au cardinal on l'engageoit à oublier de vieux ressentiments et à se tenir pour assuré que d'anciens projets d'union entre leurs deux familles plairoient fort aujourd'hui, s'ils étoient encore agréables à monsieur le comte de Croy.

Ce dernier trait le remplit de plaisir et à la fois d'épouvante, il y croyoit et il n'y croyoit pas; l'anneau n'étoit-il pas ensorcelé? Un bonheur si récent, si fragile et dont l'origine étoit peut-être sacrilége, le terrifioit. Il doutoit de sa raison, de son existence, des objets qui l'entouroient et son domestique fut scandalisé de le voir abattu et non pas ravi. Thuringe fut encore plus étonné, quand il vit le comte, après l'avoir palpé pour s'assurer de la réalité de sa présence, courir comme un fou dans le salon, se frappant les tempes, et articulant d'inintelligibles paroles. Il tenoit toujours éloignée de sa face sa main droite, qui trembloit comme une feuille de platane au vent.

Croy, dont les yeux étoient devenus hagards, tomba enfin au pied d'un petit crucifix appendu à la tapisserie.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, délivrez-moi de maléfice!

Puis, s'avisant tout à coup que, le sortilége rompu, son bonheur seroit fini :

— Non, reprit-il en s'enfuyant soudain;

non, Seigneur, détournez la tête. Oh! Satan, Satan, j'ai la bague; mais tu n'auras pas mon âme! Pourtant, si j'étois... ô Seigneur Jésus, miséricorde!

Il erroit dans la salle, la tête renversée comme un homme ivre, luttant contre des ennemis imaginaires. Ces violentes émotions l'étoient venues surprendre un jour de fatigue, après des insomnies et un jeûne prolongés. Quelques gouttes d'un vin très-épicé se mêloient à ces causes de fièvre, et de Croy, brisé par tant de secousses, tournoyoit comme un aigle blessé devant son domestique ébahi.

Ce dernier vit enfin son maître chanceler, se roidir encore, et pousser un grand cri. Deux taches de pourpre s'étendirent sur ses joues trempées de sueur, ses prunelles blanchirent, et le comte de Croy tomba évanoui entre les bras de son valet.

IV.

Le motif de l'arrestation du maréchal de Bassompierre ne tarda pas à être connu par toute la France, où l'affaire dans laquelle il fut compromis eut un grand retentissement. Le roi punissoit ceux qui avoient pris part à l'intrigue du mariage de Gaston d'Orléans avec Marguerite, sœur du duc de Lorraine, l'un des ennemis de sa majesté. Satisfait de trouver une occasion de faire main basse sur les siens, M. le cardinal, encore tout tremblant de sa triomphante *journée des dupes*, se hâtoit d'énerver le parti qu'il avoit déjà déçu deux fois, et de le mettre hors d'état de livrer

une troisième bataille. Plusieurs gentilshommes furent incarcérés à la suite de l'équipée de Monsieur, pour l'avoir assisté, et ceux que la main de Richelieu ne fut pas assez longue pour atteindre, en furent dédommagés plus tard : il n'oublioit jamais.

Privé de ses charges à la cour, Bassompierre, odieux au ministre qu'il harceloit sans cesse de bons mots et de critiques fines, croupit à la Bastille pendant douze années. Il y perdit les grâces de son esprit, sa gaieté, sa jeunesse, et après ces deux lustres il trouva les us et coutumes à ce point modifiés, qu'il ne reconnoissoit plus ni la ville ni la cour.

Quant à Louise de Conti secrètement unie au maréchal, son amour pour lui étoit si violent, qu'elle tomba dans le désespoir. En vain voulut-elle conjurer l'orage : elle tenoit à la maison de Lorraine, étant fille de M. de Guise ; il en falloit moins pour avoir droit à l'aversion de Richelieu. Du fond de son château d'Eu, où elle étoit exilée, cette pauvre femme multiplioit les démarches qui pouvoient sauver son amant. Elle s'oublioit avec

une abnégation souveraine, et cela sans effort; car sans Bassompierre, le monde n'existoit plus pour elle. Quand ces labeurs aboutissoient à quelque lointaine espérance, elle s'en repaissoit avec ardeur, et cette illusion soutenoit sa vie avec son courage.

Bientôt elle demeura convaincue de la vanité de ces chimères. Dès lors une fièvre ardente la dévora, sa santé déclina promptement, et la souffrance de l'âme réagit sur le corps qui s'affoiblit de jour en jour. Peu de gens la visitèrent : à la cour, on fuit comme pestiférés les gens atteints de la disgrâce, et l'on feignit d'ignorer le déplorable état de la princesse. Le maréchal étoit au secret.

Comme le mal absolu n'existe pas, cette aventure funeste à tant de monde parut faire un heureux. Henri de Croy, dont elle releva la fortune, en jouissoit en silence et timidement, comme un mortel que le sort caresse en se jouant, et qui s'attend chaque matin à voir disparoître d'un coup de baguette une île fortunée où l'a déposé un pouvoir féerique.

En apprenant les causes du désastre de son cousin Bassompierre, il fut tout d'abord surpris de ne l'avoir point partagé, et quand les valets eurent avoué que la fuite du maréchal, le jour même de son arrestation, avoit été empêchée par l'absence imprévue de deux chevaux qu'on lui avoit amenés trop tard, Henri crut d'autant mieux à la fatalité, que la faveur où il s'étoit soudainement trouvé dans l'esprit du ministre n'avoit aucune cause raisonnable; de Croy avoit beau se creuser le cerveau à chercher, il ne trouvoit rien qui la justifiât. Jamais il n'avoit été agréable à Richelieu et quand ce dernier l'avoit complimenté sur son zèle, sur son dévouement, le gentilhomme ébahi ètoit resté confondu, les yeux attachés sur le mystérieux anneau de fer et reconnoissant avec dépit que le jugement le plus sensé à concevoir sur ces incidents, consistoit à les attribuer à la fée d'Angewillers.

Voilà donc M. de Croy pourvu de deux mille écus, d'une capitainerie dans les gardes, de la faveur du ministre-roi et de l'espoir d'épouser sans amour, à l'aide de son protec-

teur, la fille unique du riche marquis de Villarceaux; Richelieu traitoit notre héros comme un personnage sur qui il avoit des projets sérieux. Peut-être comptoit-il se faire un séide aveugle d'un homme de bonne maison, généralement estimé, et sur les traits sauvages et mélancoliques duquel il avoit démêlé de l'énergie dure, muette, jointe à un penchant décidé vers les admirations aveugles et les dévouements passifs; peut-être avoit-il entrevu là un esprit foible dans une boîte de fer.

Dès les premiers instants, Croy rencontra sur le visage des gentilshommes un air froid et maussade, dont il se crut l'objet; mais, loin de l'affliger, ces bouderies lui parurent l'effet inévitable de ses succès et le produit de l'envie. De tels désagréments sont le revers des médailles les plus brillantes, le capitaine en prit son parti.

Le marquis de Villarceaux, dévoué au cardinal, le confirma dans ces suppositions, et Henri, peu inquiet, laissa sans les retenir, s'éloigner de lui des gens trop attachés à leurs

emplois, à leurs pensions, pour pousser l'antipathie jusqu'à un éclat contre un favori à peine entré dans le croissant de sa lune de miel ; ils affectèrent cependant l'éloignement et le silence à un point tel, que Croy en fut étonné. Il n'osoit interroger personne, et son bonheur lui sembloit si fantastique, si fragile, que pour rien au monde il ne se fût exposé à parler d'une fortune attribuable à un anneau constellé. Cette croyance ne tarda pas à lui devenir accablante ; la curiosité, la crainte mêlées à ses plaisirs, en altérèrent la limpidité, et son imagination lui créa des maux. Son humeur redevint sombre, son caractère inquiet, son sang agité. Il cherchoit la solitude, situation propre à aggraver les affections mentales ; il fuyoit les églises, craignant le pouvoir de Dieu sur la bague ensorcelée ; jamais il ne le prioit : loin de là, il s'efforçoit d'en nier l'existence et de récuser son juge, de peur d'être condamné.

Il est vrai qu'en ce temps de scepticisme il étoit permis d'être athée et de vivre assez paisible ; mais il est malaisé, quand on admet

la puissance des fées et des génies, d'empêcher sa foi de s'élever plus haut et son âme de se sentir à l'étroit dans les ténèbres d'une superstition vulgaire; en outre, des mystères aussi futiles exigent une discrétion d'autant plus profonde, que le ridicule puniroit la confidence. Or, l'isolement est favorable aux fantômes.

Que faire? restituer l'anneau, c'étoit avouer un larcin, le jeter? n'étoit-ce pas léguer un trésor à l'Océan? Dans tous les cas, impossible de savoir si la source du Pactole étoit sur terre et visible, ou bien mystérieuse. Demander au cardinal par quel service on avoit obtenu ses bonnes grâces, n'étoit-ce pas démontrer qu'on n'avoit rien voulu faire pour les mériter? Loin de se rendre coupable d'une question aussi oiseuse, il falloit se garder de laisser voir à personne un pareil doute, de peur de fournir une arme aux envieux.

Cette existence à la Damoclès n'étoit donc pas agréable en tous points; mais, en la comparant à sa vie de château à Angewillers, notre héros se sentoit disposé à préférer la cour

à la campagne; il trembloit même à tout instant de se réveiller, et chaque bruit lui causoit un soubresaut. Un pareil état d'incertitude ne pouvoit être durable, et le motif de l'éloignement des seigneurs pour le comte devoit tôt ou tard être connu de lui.

Un jour, M. de Moret l'ayant rencontré sur la Place-Royale, l'aborda sans façon, et avec la brusque franchise d'un fils naturel du feu roi, peu accoutumé à déguiser sa pensée, il lui demanda s'il étoit vrai, comme on le disoit, qu'il fût l'auteur de l'arrestation de son cousin Bassompierre et de l'exil de la princesse de Conti.

Fort de son innocence et ne se souvenant pas d'avoir donné matière à une telle opinion, Croy, très-attaché au maréchal et plus encore à la princesse, à qui il avoit voué, faute de mieux, un culte platonique, une admiration vive et un dévouement à toute épreuve en retour du bien qu'il en avoit reçu, Croy s'emporta vivement et répliqua avec chaleur. Moret lui avoua que tel étoit à ce sujet le bruit de la cour, que la princesse en étoit persua-

dée, et qu'elle avoit écrit pour s'en plaindre une lettre très-amère.

Cette nouvelle plongea le comte dans une douleur violente. Le mépris de madame de Conti lui fut d'un poids insupportable; passer à ses yeux pour un traître lui parut horrible et il résolut à l'instant de voler au château d'Eu pour se justifier.

Le voilà donc sur la route de Picardie, malgré le mauvais état des chemins trempés par les longues pluies d'avril. Il arrive, il demande à être introduit chez Louise de Conti; mais on lui fait observer qu'elle est malade et ne voit personne. Loin de se décourager, il écrit une lettre pressante et réclame une prompte réponse. C'est une des femmes de la princesse qui la lui apporte.

— Votre justification est impossible, dit-elle, madame sait tout. Le secret de votre faveur lui est parfaitement connu et vous ne sauriez lui donner le change sur le moyen qui vous a servi à supplanter monsieur de Bassompierre. Il n'est au pouvoir de personne

de détruire votre fortune; mais madame vous livre à vos remords, à votre conscience, au jugement de Dieu que vous n'éviterez pas et dont aucun pouvoir ne vous peut sauver.

A ces mots, le sire d'Angewillers est saisi de terreur; il pense que la princesse, initiée au secret de l'anneau magique, a deviné son larcin, et qu'elle a foi, aussi bien que Bassompierre, à la vertu de ce don de la fée. Accablé de ce témoignage, de la découverte de sa faute et des effets qui l'ont suivie, il lui tarde de la réparer et d'obtenir le pardon de celle qu'il a désespérée. De nouvelles supplications lui sontadresséeset les voyantsuperflues, M.de Croy se décide, le surlendemain, à forcer la consigne du château et à courir se jeter aux pieds de Louise.

A la nuit tombante, il franchit le seuil, traverse la cour et les appartements, sans être remarqué au milieu du désordre qui règne en ce moment dans ce logis. Plusieurs personnes passent à ses côtés sans faire à lui la moindre attention. Enfin, il pénètre dans une chambre foiblement éclairée par une bougie

qui achève de brûler auprès d'un lit sur lequel est étendue une femme aux pieds de laquelle deux caméristes sanglotent.

Madame de Conti étoit morte...

— Monsieur, s'écrie une de ces femmes remplaçant soudain la douleur par l'indignation, voici votre ouvrage. Le chagrin a tué notre maîtresse; elle n'a pu survivre au désastre de monsieur le maréchal : vous avez fait tout ce deuil. Les dernières paroles de madame ont été amères et vous en étiez l'objet. « Je suis heureuse, disoit-elle, d'avoir, » par les souffrances de l'exil et de la séparation, expié mes fautes et préparé mon âme » à un nouvel exil, à une autre séparation » plus terrible. Ces grâces, je les dois à monsieur de Croy; il a fait beaucoup pour mon » salut. Puissent Dieu et sa conscience l'absoudre comme je lui pardonne! »

— Vierge sainte! pensa de Croy; si la mort, à l'improviste, me venant prendre par la main, trouvoit à mon doigt cette bague !...

Abattu par ses regrets, secoué par la crainte,

il parcouroit l'appartement à grands pas ; ses gestes, ses paroles entrecoupées indiquoient le trouble de son esprit. Ses cheveux noirs étoient hérissés, son teint verdâtre, ses yeux plus farouches que jamais, et son front bas et fuyant se ridoit au souffle de ses noires pensées. Tout à coup il s'approcha du lit et posa les mains sur la poitrine de la morte. Elle étoit tiède encore. Il tressaille, son visage s'illumine, une joie convulsive y vient rayonner et d'une voix éclatante :

— Sortez, dit-il aux caméristes ; laissez-moi seul !

S'agenouillant alors devant la princesse, et après avoir jeté autour de lui un regard inquiet qui s'emplit d'espérance en retombant sur elle, il détache de son doigt l'anneau de fer, le passe au doigt de Louise, et avec l'enthousiasme de la folie :

— Vivez, madame, s'écrie-t-il. Le bonheur accompagne cette bague, je vous la rends ; que la fée vous rende sa protection, Louise, Louise, réveillez-vous ! Il est temps encore, vous n'êtes qu'assoupie ; Louise !

Il l'appeloit en vain, le cadavre demeuroit immobile et une sorte d'ironie sembloit sourire sur ses lèvres. Cette expression moqueuse replongea le comte dans la vérité; il s'éloigna terrifié, comme un être qui a vu sa raison chanceler et qui se reconnoît. Le remords, la douleur, le doute impossible à arracher de son cerveau, se disputoient les débris de sa pensée. Il pleura sur les restes de celle qu'il avoit adorée; cette idée qu'elle étoit morte en l'accusant d'une perfide ingratitude, exalta son chagrin jusqu'au plus âpre désespoir; tant d'émotions rouvrirent dans son cœur une plaie cicatrisée, qu'autrefois l'amour y avoit faite; le reste du monde fut oublié soudain et les sanglots de Henri retentirent dans la salle.

Il s'éloigna à regret de ce lugubre spectacle, le cœur saignant de la fraîche blessure d'une passion ravivée et désormais incurable. Un tel désordre survenu dans cet esprit foible et impressionnable, devoit réagir sur l'intelligence entière, et c'est ce qui eut lieu.

Croy n'osa point arracher du doigt de

Louise cette bague fatale qu'il considéroit furtivement avec horreur. Elle avoit donné lieu à tant de maux, elle avoit troublé si fort la vie du sieur d'Angewillers, qu'il lui sembla, s'il l'ôtoit à madame de Conti, qu'il commettroit un acte sacrilége et que ce vol nouveau sur une morte seroit infâme et sans pardon.

Dès qu'il eut quitté le château, le comte de Croy fit seller son cheval et, sans attendre le jour, il s'achemina au hasard par des sentiers bordés d'arbres que secouoit un vent froid et humide. La lune se balançoit dans les nuages noirs, et les objets lointains, sur lesquels tremblotoit sa verte clarté, sembloient parfois à Henri le fantôme de Louise de Conti attaché à sa poursuite.

Le tumulte de Paris éloigna ces terreurs, mais ne les détruisit pas. Dès le jour de son arrivée, on remarqua ses yeux hagards, son silence farouche et l'inquiétude empreinte dans ses moindres gestes. Il erroit impatient de voir son sort expliqué; car, malgré le souvenir récent de sa misère, il trouvoit l'aisance actuelle achetée à un prix trop haut, si elle le

devoit toujours tenir captif dans un lacet enchanté. L'anneau, cause de tant de soucis, n'existoit plus, il est vrai, mais, avec lui, M. de Croy avoit perdu une partie de sa sécurité ; il ne sentoit plus sa force.

Par surcroît de malheur, l'ancien amour du comte pour Louise de Conti avoit été rallumé par la mort. Cette passion exhumée d'un cercueil aimoit le silence et la solitude : Croy se mit à éviter ses compagnons, à considérer son cœur comme un sanctuaire où étoit enchâssé, semblable à une relique, un tendre souvenir. En se mêlant au monde, il eût cru profaner ces purs sentiments.

Il alla seul par les rues, glanant les traces du passage de Louise sur la terre, cherchant les lieux qui l'avoient vue, errant dans les maisons dont elle avoit franchi le seuil. Il pensoit avoir tout perdu avec elle, et loin de se souvenir qu'il l'avoit vue aux bras d'un autre sans en être affligé à l'excès, il croyoit de bonne foi avoir été toute sa vie occupé d'elle seule. Un déplacement eut lieu dans sa mémoire, et il

prit pour de l'amour les effets d'une imagination frappée et obscurcie de remords.

Un désir ardent lui étant venu d'avoir un entretien avec Bassompierre, il employa sans fruit et au risque de se compromettre, tous les moyens imaginables pour s'introduire à la Bastille ; il écrivit lettres sur lettres, et tant fit qu'elles tombèrent aux mains de Richelieu.

Une de ses premières démarches eut pour but de se dégager de l'alliance qu'il avoit été sur le point de contracter avec mademoiselle de Villarceaux ; ce mariage lui parut criminel et odieux. A sa grande surprise, le marquis étoit si bien disposé à cette rupture, qu'il en fit le premier la proposition. Le comte en fut assez étonné, mais le problème ne tarda pas à être résolu ; M. de Croy fut prié de se rendre au Palais-Cardinal. Là, son voyage mystérieux au château d'Eu, résidence d'une exilée, lui fut reproché sévèrement. Ses démarches pour visiter Bassompierre après une telle incartade furent traitées d'intrigues dangereuses, et on lui annonça que sa démission de capitaine des gardes étoit acceptée.

Cette mésaventure si prompte démontra au sceptique Henri, d'une irrécusable manière, la puissance de l'anneau de Bassompierre. Grâce à sa destitution et à la rupture de Villarceaux, l'infortuné comte put prévoir le moment où il se trouveroit sans une pistole comme au jour de l'arrestation du maréchal. Il fut médiocrement consterné par cette perspective; son esprit étoit en proie à des souffrances trop violentes pour sentir encore l'aiguillon des douleurs physiques. D'ailleurs, ce pauvre homme avoit l'espérance d'en bientôt finir avec la vie; mais son valet, garçon dévoué, attaché au service de cette maison depuis trente-cinq ans, lui causoit du souci. M. de Croy n'avoit guère au monde d'autre affection que celle-là ; Thuringe étoit son seul ami, et le comte ne se pouvoit résoudre à le mettre une seconde fois de moitié dans sa mauvaise fortune.

Que faire ? lui dire la cruelle vérité et l'engager à chercher une condition meilleure? Thuringe eût travaillé nuit et jour pour nourrir un maître qu'il avoit bercé sur ses genoux

et un tel aveu l'eût attaché davantage. M. de Croy l'avoit toujours trop chéri pour le gronder; cependant, il l'appelle, rassemble son courage, lui cherche une querelle d'Allemand, se plaint de sa négligence, de son inexactitude, lui trouve cent défauts, et finit par le chasser durement.

Le pauvre Thuringe sanglotoit à fendre des rochers; il mettoit en avant ses longs services, sa tendresse pour son maître, sa probité, sa douleur capable de le tuer, s'il étoit séparé de lui. Prosterné aux pieds du comte, il serroit ses genoux, et dans son sublime abaissement, il s'accusoit de fautes dont il étoit innocent, jurant de les réparer. Le comte lui eût volontiers ouvert les bras, mais il se contint, garda son visage irrité, ouvrit la porte et poussa dehors ce maraud, cet ivrogne qu'il avoit gardé trop long-temps. Le pauvre Thuringe fit retentir les escaliers de ses pleurs en quittant ce maître dont il s'étoit cru aimé et près de qui il espéroit finir ses jours.

S'il eût écouté à la porte, ce fidèle valet auroit entendu les gémissements de son maître

éclater, dès qu'il fut seul. Après quelques instants, incapable de soutenir ce rôle, Henri s'élança hors de sa chambre et rappela son serviteur; mais Thuringe étoit déjà trop loin pour l'entendre. Le maître désolé revint sur ses pas, gonflé de chagrin et presque succombant sous le poids de son infortune; c'étoit la plus amère des tortures que la pauvreté lui eût fait subir.

Sa sollicitude ne se borna point là ; car il fit partout courir le bruit qu'il avoit chassé son valet pour le punir d'avoir blâmé son dévouement au cardinal. Grâce à ce noble subterfuge, Thuringe ne tarda pas à rencontrer chez un ennemi du cardinal (or, ils étoient nombreux parmi les honnêtes gens) une place excellente. Mais, avant de l'accepter, le fidèle serviteur revint plus d'une fois tenter la clémence d'un maître qui, trop certain de sa foiblesse, se cacha pour éviter de revoir le seul être qui lui fût attaché.

Enfin, pour qu'il savourât le calice jusqu'à la lie, son cousin Bassompierre lui adressa une lettre où il lui reprochoit, avec une élo-

quente indignation, sa conduite perfide, bassement intéressée et la trahison par laquelle il avoit acheté la fortune. Le maréchal comparoit son cousin à Judas qui vendit le Sauveur pour trente deniers. Cette épître centupla des chagrins déjà trop aigus; le malheureux demeura terrassé par tant de coups, sans nul allégement, n'ayant ni amis ni religion pour le réconforter. Sa foi étoit réduite à une misérable superstition dont l'objet n'existoit désormais que pour nuire. A ces émotions déplorables se joignit l'amer sentiment de l'injustice. Croy ignoroit pourquoi il étoit stygmatisé de la sorte et il attribuoit tout à un enchantement funeste. Son crime lui échappoit, sa conscience étoit muette.

C'étoit bien lui, cependant, qui, le soir de son retour d'Angewillers, avoit révélé au Palais-Cardinal la retraite de Bassompierre chez la princesse de Conti. Les nombreux amis du maréchal étoient parvenus à faire croire à sa fuite, afin de gagner du temps. Une visite infructueuse avoit eu lieu dans la soirée chez la princesse, et si de Croy, ignorant ces détails,

et venant d'entendre la voix de son cousin dans une antichambre de l'hôtel de Conti, n'avoit, par mégarde, indiqué sa présence à des gens qui s'entretenoient de lui sur le seuil du ministre, Bassompierre eût sans doute échappé aux gens du roi qui, sur cette information, s'empressèrent d'aller saisir leur victime.

Or, M. de Croy très-préoccupé de ses ennuis, quand il prononça cette malheureuse parole, n'avoit pas même reconnu le sieur de Laffemas, à qui elle étoit adressée; il y avoit si peu pris garde, qu'en retournant chez Louise il avoit déjà si bien oublié cette circonstance, qu'il ne s'en ressouvint jamais.

Jugeant impossible qu'un gentilhomme péchât par ignorance au sujet de Bassompierre dont la disgrâce étoit connue, le cardinal vit dans le propos du comte une dénonciation, une preuve de dévouement hardi qu'il falloit récompenser, et quand le lieutenant-criminel eut raconté à son éminence que le comte avoit assisté à l'arrestation du maréchal, le ministre, admirant le zèle qui avoit porté Henri à

garder, pour ainsi dire, le prisonnier chez lui, résolut de faire la fortune d'un tel serviteur. Il ne l'en entretint jamais qu'à mots couverts, équivoques ; ce sont là de ces bons offices qu'on rétribue sans les faire sonner.

Le seigneur d'Angewillers n'avoit point la clef de cette aventure ; son cousin et Louise lui étoient toujours chers, il gémissoit de leurs maux, en maudissoit l'auteur inconnu, et ces sentiments mal déguisés, considérés par le vulgaire comme hypocrisie, ne tardèrent pas à le perdre.

Le hasard groupa ces événements d'une manière favorable à la superstition du comte, tête foible, esprit borné, cœur ardent, imagination déréglée, âme allemande, en deux mots. Croy avoit toujours fait partie de ces fous modérés que l'on qualifie d'étranges, d'originaux, et cette bizarrerie s'étoit accrue avec les événements. Jamais il n'eut la solution de cette affaire.

Il lui fut impossible de pénétrer dans la prison de Bassompierre, afin d'obtenir le par-

don du vol qu'il lui avoit fait; car il ne se connoissoit aucun autre tort. Quant au fait de trahison, il comptoit s'en disculper sans peine.

Depuis la perte de son valet, il devint plus singulier que jamais. Ne pouvant tenir dans son logis, car un mouvement continuel étoit pour lui un besoin, il se promenoit mal vêtu le long des rues, choisissant les plus désertes, les plus étroites, rasant les murailles, et préférant la nuit au jour, la pluie au temps serein. S'il parloit à quelqu'un, c'étoit de l'air effaré et discret d'un homme sur qui plane un mystère terrible, et sa physionomie avoit contracté un air de folle tristesse qui le rendoit un objet de curiosité pour les passants.

Il voyoit sans regarder, marchoit sans but, agissoit sans penser; on l'eût pris pour un cadavre échappé de la tombe. Parfois, le souvenir de Louise ou de ses autres maux renaissoit; alors il doubloit le pas, et la fièvre le saisissant, il couroit, il couroit... jusqu'à l'épuisement de ses forces.

C'est dans ces dispositions violentes qu'il fut rencontré proche du Cours par un ami de Bassompierre qui lui reprocha ses perfidies avec dédain. Ravi de trouver une occasion de soulager son cœur ulcéré, Croy tira l'épée, l'autre se mit en garde, et Henri le tua dès la seconde passe. Quelqu'un avoit voulu tenir le défi contre M. de Croy, qui le coucha sur son partner; après quoi, il s'en fut au plus vite. Le lendemain, sa tête étoit mise à prix.

A cette nouvelle, le bon Thuringe quitta son emploi pour se mettre en quête de son ancien maître, dans l'espoir de l'aider à se soustraire à la justice du roi; mais ses perquisitions furent aussi inutiles que celles des sergents. Cependant, Henri fit savoir à son vieux domestique qu'il ne lui gardoit nulle rancune, qu'il n'aimoit au monde que lui, et qu'il n'y regretteroit que ses loyaux services. Guidé par son cœur, Thuringe devina le reste, et pour la première fois il fut fâché contre son maître.

Henri de Croy disparut après son duel; jamais on n'eut de ses nouvelles, et l'habileté

de Laffemas, obstiné à cette capture, échoua. On prétendit qu'il s'étoit réfugié dans un couvent de capucins où il avoit pris l'habit et mené une vie exemplaire durant trois mois, après lesquels on le trouva pendu dans sa cellule.

Quant à Thuringe, il chercha son maître dans Paris pendant près d'un an, furetant partout comme un chien égaré. Quand enfin il désespéra de le revoir, le chagrin appauvrit son sang, et il mourut de consomption à l'Hôtel-Dieu.

LE

CHEVALIER DE MORSAN.

LE CHEVALIER DE MORSAN.



I.

Depuis que, par le moyen de la banque de Law, funeste à tant de monde, le sieur Jocquet, natif d'Imonville, avoit gagné des sommes considérables, il avoit jugé à propos de se *déjocquetiser* et de passer à l'état de marquis d'Imonville. Pour mieux cacher sa roture, madame Jocquet s'étoit ombragée d'une telle forêt de plumes, qu'en la voyant on la croyoit occupée à se métamorphoser en autruche. Monsieur Jocquet, de son côté, vêtu de velours et de satin, saupoudroit ses habits de fleurs d'or ou d'argent, et les passementeries les plus éclatantes serpentoient à foison sur les cou-

tures de sa veste. Néanmoins, ce luxe sembloit à bien des gens le modèle du bon goût, car notre parvenu avoit maison à la ville et à la campagne, et ses buffets resplendissoient d'une vaisselle plate digne d'un duc et pair, d'un ministre ou même d'un fermier-général. Passionné pour la gloriole, monsieur d'Imonville poussoit l'hospitalité jusqu'au gaspillage; il traitoit la noblesse et le clergé, il protégeoit les arts, et son logis étoit le rendez-vous des hobereaux, des cadets de famille, des petits poètes et des comédiens du second ordre.

Pour obéir à la mode et afin d'être à la portée des beaux esprits, ce gentilhomme à qui sa cuisinière tenoit lieu de quartiers, avoit acheté une maison de campagne à Auteuil, et dans la belle saison il y donnoit des soupers où les invités avoient le droit d'amener leurs connoissances, pour peu que ces dernières visassent par de légères prétentions à une célébrité quelconque. Souvent, monsieur d'Imonville improvisoit ainsi des amitiés avec le premier venu, et alors il se pavanoit de son mieux devant son nouveau commen-

sal, lui montrant ses propriétés, énumérant les nobles hôtes qu'il avoit reçus; après quoi il présentoit avec pompe ce nouvel initié aux autres convives, réunis d'ordinaire sur la terrasse de la maison, près d'un parterre de fleurs ombragé par de grands acacias. Il avoit soin de faire sonner les qualités du nouveau venu, qui étoit toujours son excellent ami, M. le comte de ***, où l'illustre M. de Saint-F..., auteur de deux tragédies inédites, et destiné à sécher les larmes des neuf sœurs en deuil de Racine.

Après cette présentation, il ressaisissoit sa victime par le bras et l'entraînoit à l'écart près d'un berceau de vigne vierge, d'où il lui désignoit chacune des personnes de la compagnie à travers le feuillage, en ornant chaque nom d'un *de* préalable et en faisant valoir les titres de tout le monde à l'admiration des mortels.

— Ce jeune homme que vous voyez là, mon cher monsieur, compte des alliances imposantes; son grand-père épousa une filleule du vieux duc de Maillé. S'il ne porte pas

l'épée, c'est que sa modestie et ses goûts philosophiques l'en empêchent. — Cet autre, le plus maigre, c'est Gilles-Albert Boileau, le petit-neveu de notre grand satirique. — Cette belle dame, si bien conservée, est la vicomtesse de Malespin. — L'homme noir qui lui parle vous est connu sans aucun doute : il l'est de tout le monde. C'est le fameux docteur Delmas, auteur d'un ouvrage philosophico-médical, si profond qu'il en est presque inintelligible au vulgaire; ces théories ont divisé le corps des médecins en deux camps rivaux obstinés à ne plus s'entendre désormais. La science lui doit d'avoir fait un grand pas. Delmas est excellent convive, mais assez grave. Bien qu'il dise peu, il sait tout; les femmes le tiennent pour sorcier. — Plus loin, c'est le procureur Maro de Joigny, dont l'esprit est prodigieux. Par allusion à son nom de Maro, on l'a surnommé Virgilius ; il rime des quatains sur les procès plaisants et sur les mets qu'il mange, pour peu qu'ils s'adaptent à la poésie. C'est un homme charmant, et les ennuis qu'il a essuyés, relatifs à la curatelle d'une jeune personne enlevée par un sieur

Robert qu'elle a épousé, n'ont pas altéré son humeur. Je vous conterai à loisir le surplus de l'aventure et celle du Robert, greffier de Saint-Denis, de qui la femme a disparu sans que jamais on ait reçu de ses nouvelles. — Vous reconnoissez sans doute là-bas cette reine si belle encore et d'un port si noble, notre grande actrice, toujours admirable ; elle est au-dessus de tout éloge et c'est avec justice que monsieur de la Mothe s'est écrié :

« Le théâtre languit s'il ne prête aux Corneille
» Des Champmêlés et des Duclos. »

Mademoiselle Duclos vient ici à chaque instant ; c'est une amie intime, et malgré le préjugé nous la prisons fort. D'ailleurs le capitaine *de* Châteauneuf, son père, étoit aussi bon gentilhomme que *vous et moi*. Il ne me reste à vous nommer que le chevalier du Couldray, ce beau ténébreux, d'une taille élancée, et d'une figure si belle, qu'on le prendroit pour une femme, n'étoient ses habitudes tant soit peu militaires et la pénombre qui déjà promet des moustaches à sa lèvre supérieure. Brun, hâlé comme un soldat, le

front orné d'une cicatrice, doux et joli comme une demoiselle, le chevalier est l'idole du beau sexe. Il se bat en raffiné d'autrefois, et il connoît déjà la Bastille, bien qu'il ait à peine vingt-deux ans. Il vit seul, d'une façon bizarre et sauvage, sans amis, sans parents, et son existence est tout un mystère. Je vous engage à l'étudier, mais à son insu ; car s'il se voyoit observé, il disparoîtroit tout à coup.

Les personnages qu'on expliquoit ainsi à l'étranger, qui dans le cas présent sera, si l'on veut, le lecteur, gazouilloient entre eux avec tranquillité, noblement assis sur des fauteuils rustiques en écorces d'arbre, la pire espèce de tous les siéges. Appuyé contre un lilas, et se tenant comme d'ordinaire un peu à l'écart, le beau chevalier du Couldray s'amusoit du dépit de mademoiselle Duclos, que le poète Maro de Joigny venoit d'irriter, en entassant sur elle dans un quatrain les fleurs d'un nombre illimité de printemps. La Duclos se rajeunissoit. Non moins procureur que poète, Maro chicanoit, contestoit, hélas ! et prouvoit avec insolence.

— Vous vous souvenez très-bien, disoit-il, de la première représentation de la *Phèdre* de Racine ?

— Sans doute et de celle de Pradon, qui est cent fois plus belle ; les comédiens en sont restés d'accord.

— Bien. Vous disiez un jour que vous aviez mis pour la première fois le pied dans un spectacle à l'âge de treize ans. Or, la *Phèdre* est de septante-sept : de septante-sept à dix-sept cent vingt-cinq, année courante, il y a un laps de quarant-huite ans ; ajoutons-y treize : vous avez, mademoiselle Duclos, soixante et un petits printemps... mais pas un hiver, ce qui diminue votre âge de moitié, au grand dépit de ceux qui voudroient en vain briser vos chaînes.

— Monsieur, vous vous trompez à coup sûr, je n'ai point, je n'aurai jamais cet âge-là, et vous comptez fort mal.

— Vous plaît-il de refaire le calcul ?

— Non, ces détails ennuient ces dames. D'ailleurs, ajouta-t-elle en tournant sur le

chevalier du Couldray, dont elle étoit férue, de tendres regards, qu'importe le passage de quelques journées, si le cœur toujours jeune a gardé la fraîcheur du matin de la vie?

Du Couldray eut peine à contenir un accès de gaieté.

— Oh! quant au cœur, s'écria Maro, je n'ai rien à dire; il n'a pas quinze ans et l'on pourroit confondre vos deux crépuscules.

Cette discussion chronologique avoit pour auditeurs le médecin Delmas et le chevalier, qui n'y participoient pas. Ce dernier, sans prendre intérêt à rien, se laissoit vivre avec indifférence, comme un jeune homme fatigué des plaisirs. Il se soucioit si peu de l'opinion d'autrui, qu'il enduroit avec un calme prodigieux les témoignages publics de la ridicule passion qu'il avoit inspirée à mademoiselle Duclos; peu lui importoit même d'être compromis; il l'accompagnoit quelquefois au théâtre, et la célèbre actrice ne cachoit à personne que du Couldray lui avoit donné son portrait en miniature. Le chevalier montroit beaucoup d'amitié à cette Dulcinée sexagé-

naire, prenant parti pour elle contre tous, hormis contre le procureur Maro de Joigny, à qui du Couldray ne parloit jamais : quand ce vieillard tourmentoit mademoiselle Duclos, ce qui arrivoit souvent, le chevalier ne se mêloit point à l'entretien. A vrai dire, M. de Joigny étoit un assez vilain mortel : sa voix en fausset s'harmonisoit à merveille avec ses habitudes de contestation ; toute discussion avec lui devenoit une dispute ; cet homme étoit le plus obstiné du monde. Il l'avoit bien prouvé lors du mariage de sa pupille (aventure dont M. d'Imonville nous parloit tout à l'heure), en intentant trois procès successifs à celui qui l'avoit enlevée et épousée.

Plus tard, cette jeune femme, sans que jamais on en ait su la cause, ayant pris la fuite du logis conjugal, le procureur se fonda sur ce fait pour recommencer les procédures, dans le but d'obtenir l'annulation du mariage et le remboursement de la dot. Par malheur pour lui, le témoignage de la jeune fille ne pouvoit être invoqué ; on avoit perdu sa trace, et M. de Joigny dépensa sans résultat, tant à

la chercher qu'à soutenir ses procès, plus de cent soixante mille livres. Enfin, le mari, un greffier nommé maître Robert, poussé à bout, accusa l'ancien curateur de sa femme de l'avoir enlevée pour lui susciter de méchantes affaires. Ces longs débats contribuèrent à aigrir le naturel du procureur; il devint insupportable à tout le monde, et surtout au docteur Delmas, qui de son côté le mortifioit sans cesse. On ne connoissoit pas à ce médecin d'autre affection que celle qu'il avoit vouée au chevalier du Couldray, dont il prévenoit les moindres caprices, et qu'il servoit, pour ainsi dire, avec une bonté inépuisable, bonté qui contrastoit étrangement avec l'humeur âcre et misanthropique du docteur.

Pendant que les hôtes de M. d'Imonville conversoient sur la terrasse du château en attendant le coucher du soleil, un incident imprévu coupa court à leurs entretiens. Un laquais accourut tout effaré prévenir son maître qu'une voiture contenant deux personnes de qualité, un gentilhomme et sa femme, venoit de verser devant la porte de la maison.

— J'y cours, s'écria l'amphitryon, enchanté de cette aventure, qu'il jugea propre à mettre en relief son caractère hospitalier; dis-leur de remercier la fortune de les avoir déposés sur le seuil du marquis d'Imonville.

Bientôt, à travers les arbres, on vit s'avancer d'une manière assez romanesque le couple infortuné. D'Imonville aidoit l'inconnu à soutenir sa femme qui marchoit avec peine, inclinant vers la terre son front, couronné d'une coiffure énorme d'où ruisseloient de beaux cheveux blonds.

L'époux, fort embarrassé de sa situation, se confondoit en excuses. Ce mari, déjà sur le retour, mais d'une figure belle encore et d'une expression mâle, avoit l'air digne et empesé d'un homme de loi.

Dès qu'on eut déposé la dame sur un siége, et qu'on lui eut frotté les tempes d'eau de Hongrie, elle rouvrit les yeux, et ses prunelles d'un bleu turquoise tombèrent languissamment sur . chevalier du Couldray, dont l'aspect parut la frapper. Toujours observateur

et malin, Delmas jeta sur le chevalier un coup d'œil un peu narquois, comme pour le féliciter de ce nouveau succès; mais le docteur réprima bien vite cet accès de gaieté. Pâle, immobile, étreignant avec force une branche d'arbre, le chevalier du Couldray regardoit fixement la dame et son mari; le cœur lui battoit avec violence, et sa respiration embarrassée en faisoit foi; si bien que mademoiselle Duclos, prompte à s'alarmer, se disoit avec dépit: — Il a déjà vu cette femme; ils se connoissent.

Enfin le chevalier du Couldray ayant retrouvé le sang-froid nécessaire, se mit à prodiguer à la belle les soins les plus empressés. Chacun se trémoussoit autour d'elle, hormis le procureur Maro de Joigny, qui répétoit avec brutalité : — Jetez-lui de l'eau sur le visage! Un verre d'eau, un verre...

Il n'acheva point : un regard échangé avec le mari de l'inconnue le troubla soudain; une reconnoissance eut lieu entre ces messieurs, qui échangèrent un salut glacial.

— Quel est donc ce gentilhomme? demanda à voix basse d'Imonville à Maro.

— Parbleu, répondit ce dernier à demi-voix, vous avez fait là une belle rencontre! Ce personnage n'est autre que ce greffier de Saint-Denis, ce Robert, qui jadis enleva ma pupille et plaida contre moi. Je ne l'avois pas aperçu depuis quatorze ans, et il paroît que dans l'intervalle sa femme est morte, puisque le voilà remarié.

— Cela est assez probable, ajouta le marquis. Peste! je suis désolé de lui avoir offert un asile pour cette nuit. Évitez le scandale, je vous en supplie.

— Soyez sans crainte pour ce qui est de moi; quant à lui, sa position lui commande le silence.

Cependant, la jeune dame, à demi évanouie, recevoit avec complaisance les soins dont elle étoit l'objet, lorsqu'un valet, ayant apporté le verre d'eau demandé par le procureur Joigny, elle se leva de la bergère où on l'avoit placée, et parut rétablie tout à coup.

Elle reçut alors avec beaucoup d'assurance les félicitations de la compagnie, répondant aux questions qu'on lui adressoit sur la peur qu'elle avoit eue et sur la secousse qu'elle avoit ressentie, avec tout l'aplomb d'une femme familiarisée avec le monde, et gâtée par l'habitude d'être obéie. Cette dame avoit de grands traits, fort réguliers et cependant mobiles; son nez avoit la courbure bourbonnienne, le caractère de sa physionomie étoit aussi gracieux qu'énergique. Au bout de quelques minutes, elle prit son mari à l'écart et lui parla avec une vivacité que ce dernier supportoit avec déférence. Il étoit facile de reconnoître qu'il l'aimoit moins qu'il ne la craignoit, et que cette femme, qui parloit haut et n'avoit l'air de se gêner pour personne, étoit d'une condition supérieure à celle de l'époux dont elle avoit fait la fortune.

Rien n'étoit plus véritable : veuve à vingt-six ans d'un officier supérieur, madame de Pons, s'étant éprise de belle passion pour M. Robert, avoit partagé sa fortune avec lui.

Elle l'aimoit donc, mais sans attacher à

cette affection le grave sentiment d'un devoir; elle l'aimoit comme on aime sa créature, et long-temps elle avoit eu la manie de s'en croire adorée. Le doute n'avoit pas tardé sur ce point à naître dans son cœur; une aigreur mutuelle s'en étoit promptement suivie, les querelles avoient commencé; un orage perpétuel grondoit sur ce ménage, et M. Robert de Pons, dont l'humeur naturelle étoit un mélange de sauvagerie sombre et d'égoïsme, luttoit pour reconquérir l'autorité conjugale envahie par une femme altière et fantasque.

Durant toute la soirée, madame de Pons, pour l'irriter et le rendre jaloux, redoubla de coquetterie avec le chevalier, et bientôt l'époux alarmé commença à regarder de travers ce nouveau rival et à lui décocher quelques impertinences. Du Couldray n'y répondit qu'en passant de temps en temps la main gauche sur le léger duvet qui lui servoit de moustache, tandis que la droite retomboit insolemment sur le pommeau d'une épée qui n'étoit pas un jouet entre les doigts du damoiseau. Robert, au surplus, ne s'en effraya guère, car

il étoit loin d'avoir la poltronnerie qui convient à un ancien greffier.

Au bout d'une demi-heure, le mouvement causé par l'arrivée des derniers venus s'apaisa, les conversations particulières se rétablirent. Le soleil avoit baissé, et au moment où l'on se dispersoit dans les jardins, mademoiselle Duclos dirigea sur du Couldray plusieurs œillades sentimentales.

Au lieu de répondre à de si agréables coquetteries, le chevalier prit la fuite et se dirigea seul vers un bouquet de bois, où le docteur Delmas le suivit de loin en se rapprochant de lui peu à peu, sans néanmoins l'aborder. La tournure élégante du chevalier, son visage pur de lignes et auquel le ton neigeux d'une perruque à frimas donnoit une nuance plus basanée, la souplesse de sa taille dessinée sous un habit écarlate gansé de noir, l'allure modeste et résolue de ce jeune homme, sa grâce à porter une épée dont il se servoit si bien, tous ces avantages, et d'autres encore, faisoient de lui un gentilhomme plus accompli qu'on ne sauroit le dire, et tellement su-

périeur au commun des hommes, qu'on oublioit d'être jaloux de lui.

Malgré sa gravité habituelle, le docteur l'aborda en riant et lui demanda si les solitudes qu'il cherchoit avec tant de soin le délassoient de ses nombreux succès auprès des dames. Du Couldray répondit au docteur qu'il lui paroissoit superflu d'échanger, entre hommes, des compliments aussi fades.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je puis interpréter à votre égard d'une façon analogue un caprice tout semblable, et m'étonner de vous voir fuir tout ce monde que vous avez la prétention d'observer, et de deviner avec une sagacité infaillible.

— Ma remarque, répliqua le docteur, avoit une portée d'autant plus réelle que, connoissant tous ceux que le hasard vient de réunir ici, vous devez trouver le sujet curieux pour un observateur, et croire que si je ne m'en occupe pas, c'est que je suis mieux informé de ce qui les concerne... que vous-même.

— Oh ! dit le jeune homme en lui lançant

un coup d'œil inquiet, voilà de hautes prétentions, et je gagerois volontiers...

— Vous perdriez, mon cher du Couldray; les médecins sont un peu sorciers, et d'un mot je puis vous confondre. Je sais la vie de tous ceux qui sont ici, et nul d'eux ne s'en doute: je les connois tous, aucun d'eux ne me connoît.

— Vous les connaissez tous?...

— Parfaitement. Maintenant, chevalier, s'il vous plaît de risquer un pari de vingt pistoles...

— Ce seroit de bon cœur; mais les preuves seront difficiles à donner.

— Je les fournirai seul, s'écria Delmas, et dès que vous m'aurez dit: Voilà une erreur ou une omission, j'aurai perdu.

— D'honneur! il faut que l'or vous embarrasse, mon cher, ou que vous ayez un coup de marteau. Pour vous plaire, je souscris à vos caprices. Vingt pistoles... soit! Docteur, vous avez ma parole.

— Votre main!

— La voici.

— Mais je n'accepterai pas votre argent; ce seroit vous voler. On sait sur quoi se fonde votre assurance, et d'un mot, d'un geste, oui d'un geste même on pourroit vous l'ôter.

— Parbleu ! interrompit avec une légèreté cavalière le chevalier du Couldray, je serois tenté de me voir atterré par ce geste magique.

—Vous le voulez? repartit Delmas. Et s'inclinant avec lenteur devant le chevalier, il lui baisa la main avec une dévotion fort galante.

Le damoiseau tressaillit, fit un bond en arrière et alla tomber consterné, pâle, sans voix, sur un banc de gazon placé derrière lui.

Delmas avoit mis chapeau bas; prenant une allure respectueuse, il se plaça moitié assis, moitié à genoux, à côté du prétendu chevalier, et d'un ton affectueux :

— Pardonnez, madame, lui dit-il, pardonnez-moi le trouble où je vous ai mise et l'indiscrétion de ma démarche. Ce mystère,

connu de moi seul, qui le garde depuis trois ans, restera là, je vous le jure.

— Ah monsieur, par grâce, ne me perdez pas! Mais que vais-je devenir si déjà l'on soupçonne...

— Personne au monde ne dévinera ce secret; le hasard et vos soins l'ont rendu impénétrable. A quatorze ans, lors de votre mariage, vous étiez petite et d'un embonpoint remarquable. Six mois après vos noces vous avez disparu. Une maladie vint alors vous rendre svelte et vous grandir de trois pouces. Votre poitrine avoit souffert; l'air du Midi vous fut ordonné. J'ignore comment et avec qui vous êtes partie pour l'Espagne, mais à votre retour, grande et forte, basanée comme un Castillan, aussi bon cavalier que le Cid, habile aux armes comme le preux Bayard, vous étiez méconnoissable. Il n'est pas jusqu'à cette pénombre cultivée sans doute avec un soin merveilleux au-dessus de vos lèvres, qui ne complète le déguisement. On vous a perdue de vue à quatorze ans et demi, vous en avez trente, tout péril est passé.

— Mon Dieu, mon Dieu; mais il sait tout! Monsieur, vous m'épouvantez!

— J'ignore les détails de votre vie. Quant au surplus, voici la situation du moment : ce procureur Maro est votre curateur qui a dépensé soixante mille écus à cause de vous, et qui en donneroit autant pour savoir où vous êtes. La dame blonde, qu'on nomme madame Robert de Pons, est la seconde femme de votre mari.

— Mais vous, monsieur, vous qui me faites douter de ma raison, vous qui rendez à des terreurs horribles un hom... une personne déshabituée de la crainte, vous avez un nom, quel est-il? Que suis-je pour vous? qui vous a dit... Parlez, je vous en supplie, monsieur; qui êtes-vous?

— Vous le saurez, madame, en un lieu plus sûr que celui-ci; je vous dirai tout, et vous apprendrez les raisons qui, tout à l'heure, m'ont fait rompre un silence de trois années.

II.

— Avez-vous remarqué, disoit Gilles-Albert Boileau à sa voisine, au moment où chacun, après le souper, se retiroit dans son appartement, avez-vous remarqué que monsieur de Pons a discouru contre le mariage pendant tout le repas? La présence de sa femme ne l'a point empêché de célébrer hautement les douceurs du célibat.

— Oui, répliqua la comtesse de Malespin, et monsieur de Pons est d'autant plus injuste qu'il a eu deux femmes. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette affaire (vous autres hommes vous ne voyez rien), c'est que l'épouse

régnante ne soupçonnoit pas même l'existence de sa rivale défunte.

— En vérité?

— J'ignorois, a dit à monsieur de Pons le procureur Joigny au commencement du repas, que vous fussiez veuf, je vous en félicite; depuis combien de temps êtes-vous remarié? A ces mots, la belle blonde, plus pâle qu'un mort, a étouffé un cri d'étonnement, et son mari, faisant contre fortune bon cœur, a essayé de l'apaiser en faisant le plus horrible portrait de sa première femme.

— Je me le rappelle : j'ai même admiré l'adresse avec laquelle le chevalier du Couldray sait défendre le parti du beau sexe. Rouge, l'œil enflammé d'indignation, il luttoit avec une âcreté surprenante contre monsieur de Pons à qui il a tenu des propos si étranges, que ce dernier en est resté fort interdit. Un adorable sourire de madame l'en a récompensé.

— Peut-être le chevalier paiera-t-il cher sa galanterie. Au sortir de la salle à manger j'ai entendu monsieur de Pons lui dire d'une

voix altérée : Il faut que je vous parle ce soir même; je vous attends à minuit au bord de la pièce d'eau.

— Et qu'a répondu le chevalier?

— Il a haussé les épaules. Au moment où il se retiroit, le docteur Delmas lui a remis un papier dont la lecture a beaucoup plus ému du Couldray que tout le reste, si bien que mademoiselle Duclos en a paru jalouse.

— Convenez-en, madame, ces nouveaux venus sont très-ennuyeux, et il est déplorable qu'on n'ait pu raccommoder ce soir même leur vinaigrette; nous voici forcés de les subir vingt-quatre heures, et depuis leur arrivée la maison a pris un air de mystère et de contrainte fort déplaisant.

— Notre grande actrice est cent fois plus à plaindre que nous, car elle ne peut s'empêcher de craindre que cette jeune femme, qui s'évanouit avec tant de grâce, ne lui enlève le cœur du chevalier. Savez-vous qu'il a échangé quelques mots bien intimes avec cette héroïne, et cela fort discrètement, bien que cha-

cun s'en soit aperçu. L'illustre tragédienne fera cette nuit de grands gestes devant la psyché de son appartement.

— Nargue des soucis! tâchons de nous divertir aux dépens de cette Hermione surannée et que cette nuit ne soit point frustrée de son joyeux cortége de lutins. Aussi bien il fait trop chaud pour qu'on puisse dormir. Les nuits d'été sont courtes comme la vie, il faut les mettre à profit.

Il dit, et chacun court chercher l'appareil fantastique. Aux uns les grands draps dont s'affublent les spectres; aux autres la lanterne sourde, œil fauve qui resplendit dans les ténèbres; celui-ci embouche un porte-voix, celui-là allume une lampe dans une courge percée en manière de visage, cet autre traîne en silence le long des corridors la chaîne du tourne-broche. Le manoir d'Imonville est un palais ensorcelé, et mademoiselle Duclos, objet de ces inventions anticipées sur le drame romantique, répète avec ferveur des tirades de Pradon, de Racine et de Quinault, au milieu des lutineries, comme saint Antoine ré-

citoit ses patenôtres au milieu des conjurations diaboliques.

Tandis que les hôtes du château, çà et là dispersés, préparoient leur divertissement nocturne, le chevalier du Couldray s'étoit retiré dans sa chambre pour lire la lettre qu'il avoit reçue du docteur. Elle contenoit ce qui suit :

« Seigneur cavalier,

» Est-ce trop présumer de votre courage, » que de vous prier de vous promener » vers minuit au bord de la mare du parc ? » vous y trouverez un vieil ami, et vous » entendrez de sa bouche la confidence qu'il » vous a promise. Le choix de l'heure, ce» lui du lieu que j'assigne pour un pareil en» tretien peuvent vous paroître étranges ; » mais les murailles du château, vous le sa» vez, ont l'oreille fine. J'aurois craint, en at» tendant le jour, de vous tenir trop long» temps dans l'impatience; car je retourne » de grand matin à Paris, où le service de » mon hôpital me retiendra toute la semaine.

9·

» Recevez donc, avec mes excuses, le témoi-
» gnage de l'entier dévouement avec lequel
» je suis, chevalier, le plus soumis de vos ser-
» viteurs. P. D. »

En parcourant ce billet, Marguerite de Villers (tel est le nom véritable de notre amazone), saisie d'un soupçon bizarre, hésita long-temps sur ce qu'elle devoit faire. Son mari venoit de lui donner un rendez-vous tout semblable au même endroit et pour la même heure :

— Seroient-ils d'intelligence? se demanda-t-elle. Mais un instant de réflexion lui démontra que, s'il en étoit ainsi, il eût été par trop maladroit de la part de ces messieurs de faire deviner leur connivence en donnant l'un et l'autre le même rendez-vous.

Néanmoins, il fallut toute la virilité de son courage, aiguillonné par la curiosité féminine, pour la déterminer à se rendre au bord de la mare. Elle se revêtit d'un habit de velours noir, et s'étant coiffée d'un grand chapeau sans plume, elle descendit au jardin,

non sans s'être assurée que son épée jouoit facilement dans le fourreau.

Au moment où le chevalier du Couldray alloit ainsi en aventure, il fut aperçu par madame de Pons, qui attendoit avec impatience l'instant où son mari viendroit prendre un repos qu'elle se proposoit de troubler. L'absence prolongée de Robert ajoutoit à son irritation, et apercevant du Couldray qui s'éloignoit de la maison, elle le prit pour M. Pons et l'appela. Au son de cette voix le chevalier s'enfuit à toutes jambes, circonstance qui confirma la jeune dame dans la pensée que ce promeneur étoit son cher époux. Indignée, n'écoutant que son courroux, elle descendit à son tour et poursuivit le fugitif en l'appelant d'un ton impérieux.

Dès qu'elle eut franchi le massif d'acacias qui masquoit la vue du parc aux fenêtres du château, elle vit, aux lueurs douteuses des étoiles qui scintilloient dans un ciel blanc et lumineux du mois de juin, un homme cheminant le long d'une grande pièce d'eau. Cette mare, peu éloignée du logis, étoit si bien

en évidence, que malgré les bosquets qui venoient se terminer sur ses bords, on la découvroit de tous les coins du jardin. C'étoit la promenade ordinaire des convives de M. d'Imonville, et le chemin jusque-là étoit si facile qu'elle le parcourut sans peine. En reconnoissant le chevalier, madame de Pons fut assez surprise; mais elle jugea convenable de se montrer plus étonnée qu'elle ne l'étoit en réalité.

Cette rencontre ne plut pas à du Couldray qui, malgré sa galanterie ordinaire, s'empressa un peu trop de sermonner la belle sur le danger de respirer la fraîcheur de l'onde et de la nuit. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la curiosité de madame de Pons, qui après avoir dix fois répété qu'elle cherchoit son mari, ajouta tout en ralentissant le pas qu'elle alloit se retirer. Elle le répéta si souvent que du Couldray se vit dans la nécessité de répondre :

— Déjà, madame?

Le chevalier ne fut pas fâché de punir un peu cette indiscrète en la retenant jusqu'à ce

que son époux les surprît ensemble; notre héroïne trouvoit d'ailleurs assez plaisant de courtiser la seconde femme de son mari. Le chevalier du Couldray murmura donc de nouveau d'un ton plein de regret : — Déjà, madame?

On lui répondit par un oui très-foible, et changeant de tactique, le damoiseau s'écria :

— Ces heures où la nature sommeille ont pour vous du charme; je le vois avec surprise, avec chagrin, car d'ordinaire ces goûts de rêverie ne sont point le partage des personnes heureuses.

— Hélas! monsieur, le bonheur est rarement plus qu'un mot, et il n'est personne qui n'ait quelque peine secrète.

— Chagrins de cœur, que vous ne devez, que vous ne pouvez pas connoître.

Madame de Pons exhala un grand soupir et du Couldray lui offrit son bras pour la reconduire vers la maison, à laquelle ils tournèrent le dos.

— Seroit-il vrai, madame, que vous ne fussiez pas heureuse?... Pardonnez-moi une question, trop hardie peut-être, si toutefois elle n'est pas insensée; car monsieur de Pons assurément vous aime, et votre mérite doit avoir effacé de sa mémoire toute autre affection.

— Qui pourroit démêler les sentiments véritables d'un homme! monsieur de Pons avoit su me cacher son premier mariage, et j'en ai eu ce soir même, comme vous avez pu le voir, la première nouvelle.

— Ses premiers feux n'ont-ils donc laissé aucune trace dans ses souvenirs? n'a-t-il jamais murmuré une parole qui indiquât qu'une autre avoit été quelque chose dans sa vie? n'a-t-il laissé subsister aucune trace du passage sur terre de celle qu'il a perdue, et...

— Non, monsieur, non; rien n'a pu me faire soupçonner ce passé qui m'alarme. Sans cesse il redisoit que j'étois sa seule amie, sa première affection sérieuse, et je le croyois. Mais ne suis-je pas folle de vous entre-

tenir de mes peines, continua-t-elle en voyant le chevalier sombre et pensif, et ne me trouvez-vous pas bien légère de vous ennuyer ainsi?

— Cette confiance m'honore et me touche, madame. Peut-être, après tout, monsieur de Pons, en vous cachant ses premiers engagements, n'a-t-il eu en vue que votre tranquillité.

— C'est ce qu'il m'a dit. Sa première femme, a-t-il ajouté, indigne d'affection et de regret, étoit une affreuse mégère; il loue le ciel d'en être délivré, et le souvenir seul de cette créature lui est si odieux qu'il évite même d'en prononcer le nom.

A ces mots, du Couldray tressaillit et interrompit comme indigné :

— Il vous a menti, madame; cette personne qu'il flétrit de la sorte, il l'a aimée avec emportement; il l'a même enlevée, c'est du moins ce que racontoit ce soir le procureur Maro de Joigny ; on ajoute que cette femme étoit sage, belle même, et que lorsque les af-

freux traitements d'un ingrat l'eurent conduite au tombeau, la douleur du coupable fut aussi démesurée que l'avoient été ses torts.

— Le perfide! s'écria madame de Pons.

— L'ingrat! murmuroit le chevalier du Couldray; pas même un souvenir!

Et vivement affectée des torts de cet époux qu'elle avoit aimé, Marguerite rouloit des pensées de vengeance.

— Après tout, poursuivit le chevalier du Couldray, pourquoi demander au passé des tourments inutiles? Monsieur de Pons vous chérit, il vous le dit, du moins, et en pareille matière il est prudent de ne rien approfondir.

— Lui, monsieur! Ah, c'est bien l'âme la plus indifférente! D'ailleurs, ne disiez-vous pas qu'il a aimé cette femme? Les amours d'enfance se succèdent et se remplacent, mais l'âge mûr ne peut de la sorte suffire à deux passions ; l'intérêt seul l'a guidé vers moi. Ah, monsieur du Couldray, ce n'est point là ce que j'avois rêvé!

Pendant qu'elle continuoit de cheminer, le front penché vers la terre et s'appuyant un peu plus fort sur le bras du chevalier, ce dernier sourioit avec malice à l'espoir d'enlever à Robert un cœur sur lequel il n'avoit à ses yeux aucun droit légitime.

— Hélas, madame, s'écria-t-il, par quelle fatalité, vous qui êtes belle et si digne d'attacher un galant homme, êtes-vous livrée à un époux qui ne sait pas vous apprécier, tandis qu'il est d'autres personnes qui de votre bonheur auroient fait celui de leur vie entière, de leur vie condamnée comme la vôtre au supplice de l'isolement et des pleurs! Triste et touchante sympathie d'infortune que je maudirois si elle ne me rapprochoit de vous.

— Vous aussi, monsieur le chevalier? Mais les hommes ont tant de sujets de consolation...

— Madame, j'avois comme vous rêvé l'impossible. Autrefois j'aimai sans retour et... je crains d'aimer encore une fois sans plus d'espérance.

— J'ignore votre secret, mais je vous plains.

— Que vous êtes bonne, que ma reconnoissance est vive; pourtant, madame, il vaudroit mieux pour moi, je le sens, ne vous avoir jamais vue.

La jeune femme ne répondit pas, mais elle étoit émue, et du Couldray ralentit le pas. La nuit étoit tiède; aucun vent n'agitoit le feuillage, et l'herbe des prés, où brilloient quelques lucioles, pleuroit sa tendre rosée sous un ciel dont les étoiles se miroient dans l'onde immobile. Au loin, quelques oiseaux réveillés jetoient des notes voilées et caressantes, et l'on sentoit son âme se fondre dans l'air embaumé de la nuit.

Le chevalier soutenoit la conversation en laissant tomber quelques phrases inachevées qui vibroient dans le cœur de sa compagne; il lui avoit pris la main, et ils cheminoient, oubliant les heures. Bientôt madame de Pons, fatiguée, s'appuya contre un arbre, son cavalier la soutint.

Un homme se dressa devant eux tout à coup; on ne l'avoit pas entendu s'approcher.

Ce personnage les contempla un instant, immobile comme une statue, et aux premiers mots qu'il articula, madame de Pons poussa un cri et tomba sur un banc de gazon où elle jugea opportun de s'évanouir en attendant l'issue de la scène. Ces deux femmes venoient d'être surprises par leur mari commun.

— Vous vous êtes bien fait attendre, monsieur, observa le chevalier, et si le hasard ne m'avoit envoyé l'agréable compagnie de madame de Pons, j'aurois perdu patience.

Une pareille raillerie n'étoit guère propre à calmer Robert, de qui la rage s'exhala en injures et en provocations contre le prétendu séducteur. Ce dernier laissa passer le torrent, et dès qu'il put se faire entendre :

— Çà, dit-il avec sang-froid, il est bon avant tout d'être honnête homme; je puis vous certifier que le hasard seul a causé tout ceci; c'est en vous cherchant que madame de Pons, qui de loin m'a pris pour vous, méprise peu flatteuse pour moi, est venue jus-

qu'à l'étang. Je la reconduisois au château au moment où vous avez paru.

— Mensonge!

— Ce que vous supposez, vous couvre, je le comprends, d'une gloire assez grande pour vous faire repousser tout ce qui détruiroit une aussi charmante erreur. Mais réfléchissez, monsieur; je connois madame de Pons depuis fort peu d'heures, et quelle que soit l'opinion qu'un homme comme vous ait des femmes en général et de la sienne en particulier, vous ne pouvez, je le pense... En vérité, je rougirois d'être forcé de soutenir plus long-temps cette thèse. D'ailleurs, quelle apparence qu'un amant entretienne l'objet de sa passion à l'endroit même où il attend un mari jaloux! une telle perfidie seroit d'un misérable; une pareille audace seroit d'un fou. Se peut-il qu'un ancien homme de loi manque de judiciaire jusqu'à concevoir de tels soupçons?

Cet argument étoit tellement logique que Robert n'y crut pas, pensant que l'imposture seule pouvoit ressembler autant à la vérité;

d'ailleurs ces représentations avoient une forme si aiguë qu'elles l'irritèrent davantage. Une chose néanmoins frappa notre homme, ce fut cette mention de ses fonctions d'autrefois, de sa charge de greffier à Saint-Denis. Cette circonstance lui rappela sur-le-champ l'objet principal de cette entrevue, et d'une voix plus calme il reprit :

— Laissons cela, monsieur; un autre soin m'a conduit ici. Pendant le souper, vous m'avez jeté certaines paroles que moi seul j'ai pu comprendre; vous avez fait plusieurs fois allusion aux choses les plus secrètes, les plus graves de ma vie : comptant sur votre honneur, je viens, non plus exiger, mais solliciter de votre franchise un mot d'explication à ce sujet. Me connoissez-vous, monsieur, aurois-je la disgrâce d'avoir encouru votre inimitié? En un mot, quel étoit votre but en agissant de la sorte, et que dois-je faire pour obtenir votre silence?

— Comme il se radoucit! pensa Marguerite; sa conscience est pleine de terreur. Le misérable, avant de se remarier, n'a pas même

cherché la preuve de mon décès. Vous regrettez, je crois le comprendre, continua-t-elle tout haut, de m'avoir donné ce rendez-vous chevaleresque; l'humeur belliqueuse est un hors-d'œuvre pour un robin, et vous vous jetez là sur des prétextes misérables. De quels secrets voulez-vous parler? Que m'importent les mystères de votre vie, et quel est ce galimatias?

— Il est inutile de feindre, monsieur.

— Aussi n'y songe-t-on pas. Considérez pour un moment vos suppositions comme fondées sur la vérité : eh bien, il ne me plaît point de vous tirer d'incertitude. Si vous voulez empêcher vos secrets de s'échapper de mes lèvres, clouez-les dans ma poitrine avec la pointe de cette épée que vous portez si bien, et avec une si noble grâce.

— Monsieur, vous abusez de ma situation pour m'insulter...

— Que sais-je donc, après tout, de si grave sur votre compte? reprit Marguerite à qui l'obscurité donnoit un redoublement d'au-

dace. Vous aviez une femme autrefois; votre conduite à son égard, la manière dont vous avez usurpé une partie de ses biens, la façon dont elle vous a quitté, sont divers sujets d'anecdotes que je pourrois conter, voilà tout; et comme cette infortunée n'est plus là pour confirmer mes paroles...

— Eh! monsieur, cette infortunée étoit fort peu digne d'un intérêt aussi chevaleresque, et l'on s'est joué de votre candeur.

— Vous en avez menti par votre gorge, monsieur le greffier; et s'il faut exprimer toute ma pensée, vous avez commis ce soir, en calomniant en public cette femme qui n'est plus, une lâcheté digne d'un châtiment. Je serois curieux d'éprouver si votre fer est aussi bien empoisonné que votre langue.

— C'est par trop faire l'insolent, et je prétends à mon tour vous châtier!

— Vous avez cru, n'est-ce pas, qu'il est toujours permis de flétrir la mémoire d'une femme? Mais quelqu'un étoit là dont vos discours ont provoqué la colère.

— Certes, une si haute courtoisie mérite récompense et sans plus attendre...

— Enfin, vous m'avez entendu! Oui, monsieur, je vous hais; devinez-en la cause; peu m'importe : tout prétexte m'est bon pour me venger du mari de madame de Pons.

Le chevalier tira son épée; mais au moment où Robert portoit la main sur la garde de la sienne, son bras fut saisi par le rude poignet d'un homme qui lui arracha son arme. Saisi d'épouvante le greffier recula en s'écriant :

— Trahison, je suis assassiné!

— Non pas, répondit le docteur Delmas en se plaçant entre les deux rivaux; loin d'attenter à vos jours, je les préserve. On ne se battra point sans moi, je vous le jure; et si vous tenez à combattre, monsieur de Pons, je remplacerai le chevalier; car cette affaire est mienne, et c'est moi qui ai révélé vos indignités.

Au moment où les deux champions s'étoient mis en garde, madame de Pons, parfaitement oubliée pendant leur dispute, car

ils l'avoient crue rentrée au logis, s'étoit levée pour se jeter entre eux; mais en voyant qu'un tiers s'interposoit, elle jugea à propos de s'évanouir de nouveau. En présence de Delmas, maître de son secret, Marguerite avoit perdu son courage; tremblante, elle attendoit son sort, l'œil fixé sur la terre, et elle n'osoit plus relever son épée dont elle avoit enfoncé la pointe dans le sable. Se voyant désarmé, Robert, qui étoit brave et violent, accabla des plus sanglantes provocations le docteur, animé lui-même d'une fureur incompréhensible.

Ce jeune médecin, sous les apparences de la froideur, cachoit une ardeur indomptable. Esprit fin d'ordinaire et calculateur, il étoit capable d'oublier, quand ses passions étoient surexcitées, toute prudence, toute réflexion, il pensoit en homme habile et parfois agissoit en fou. Hors de ces exaltations passagères, c'étoit une âme profonde, impénétrable, susceptible de volontés persévérantes et des grands sentiments de la haine, de l'amour, de la vengeance. Si Robert eût apprécié le caractère du docteur, il auroit été troublé

de s'entendre menacer par un pareil homme, et il n'auroit osé riposter par le défi le plus insultant, quand Delmas lui cria plein de rage :

— Sachez que depuis long-temps il existe entre nous une haine mortelle; sachez que je vous dois tous les maux de ma vie, et que depuis quinze ans je l'aurois vendue contre une heure de vengeance! Vous ne me connoissez point, allez-vous dire; mais je vous sais, moi, assez à fond pour vous haïr, pour vous mépriser et vous perdre!

— Apprenez à votre tour que je dédaigne un lâche dont l'insolence n'oseroit se montrer, s'il ne m'eût volé mon épée. Au surplus, on n'est point la dupe de ce subterfuge, monsieur le chevalier du Couldray; vous avez aposté ce misérable pour en faire le complice de votre déshonneur.

— Point de bruit, monsieur, répliqua du Couldray à demi-voix; nous nous reverrons, je vous le jure!

— Plutôt que de souffrir cette nouvelle

rencontre, s'écria Delmas exaspéré en menaçant Robert, j'aimerois mieux vous assassiner à cette place avec cette épée qui est à vous!

— Vous n'avez pas même assez de courage pour cette infamie. Toute votre audace est sortie de mon fourreau; mais la mienne est dans mon cœur, et je vous défie de m'attaquer.

Pour toute réponse, Delmas jetant dédaigneusement l'épée aux pieds de Robert se posa en face de lui, les bras croisés, dans l'attitude de la plus parfaite insouciance.

— Me voici sans défense; le beau rôle ne vous convenoit pas, reprenez le vôtre; mais plus de duel, je vous prie; une partie d'honneur est impossible, car vous ne pouvez tenir l'enjeu : un galant homme ne sauroit descendre au niveau d'un malheureux qui a passé du rapt au vol et du vol à la bigamie.

— C'est une calomnie infâme! s'écria Robert.

— Oh! j'ai contre vous d'irrécusables preuves. Tu m'as fait bien du mal, Robert,

et nous avons à régler ensemble un terrible compte, un compte que tu acquitteras entre les mains de la justice! Et tu parlois de duel! Me prends-tu pour un enfant?

A cette étrange révélation, madame de Pons, jugeant superflu de s'évanouir plus long-temps, s'élance comme une lionne en sommant Delmas de prouver son assertion et son mari de se justifier. Ce dernier avoit brusquement ramassé son épée avec un geste terrible, ce que voyant le docteur, il se précipita sur celle de du Couldray, et, malgré les ténèbres, les deux ennemis commencèrent à ferrailler dans un silence farouche. Mais madame de Pons se jeta entre eux et tomba sur ses genoux en poussant un léger cri. La lame échappa aux mains des combattants qui la crurent blessée. Il n'en étoit rien; quand ils voulurent reprendre leurs armes, M. de Pons ne trouva plus la sienne; du Couldray l'avoit lancée au milieu de la mare.

Cependant la nuit commençoit à pâlir, les étoiles s'effaçoient une à une, noyées dans

les vapeurs blanches qui s'élevoient déjà vers l'Orient.

— Séparons-nous, murmura le chevalier en s'emparant du docteur, la prudence l'exige.

Avant de quitter son ennemi, Delmas lui dit :

— Votre sort est dans mes mains, et c'est avec le glaive de la loi que je prétends vous frapper.

— Et la loi me fera justice d'un calomniateur, répliqua Robert; j'accepte une lutte où la honte sera pour vous.

— J'ignore les causes de cet éclat, dit à Delmas le chevalier du Couldray, lorsqu'ils furent seuls, mais vous m'avez indignement sacrifiée, monsieur.

— La colère m'a entraîné trop avant, j'en conviens, mais je vous sauverai.

Ils ne purent en dire davantage. Madame de Pons, après avoir juré à son mari que tout seroit rompu entre eux jusqu'à ce qu'il se fût justifié à ses yeux, étoit venue les rejoindre. Ils regagnèrent le logis, et comme elle ren-

troit dans son appartement tout en pleurs, elle rencontra le procureur Maro, gaiement affublé d'un drap de lit sous lequel il venoit de jouer un rôle de fantôme. Cette ombre burlesque, chassée par l'aube du jour dans le domaine de la réalité et du sommeil, s'informa des motifs du chagrin de la belle affligée qui, peu discrète de son naturel et trop émue pour réfléchir, conta naïvement ses peines au vieil ennemi de son mari, en lui demandant des conseils. Tout en la plaignant, le procureur se frottoit les mains d'un air fort satisfait.

On se leva très-tard ce jour-là au château d'Imonville, pourtant on n'y dormit guère. Convaincue que le seul moyen de se tirer de ce mauvais pas étoit de se défaire de son mari qu'elle détestoit, Marguerite de Villers, dès qu'elle fut levée, alla à sa recherche pour le provoquer, et le tuer ou périr, avant d'être reconnue.

Elle fut étonnée de trouver toute la maison en émoi; des gens de justice gardoient les issues, et au moment où elle se disposoit à

franchir le perron, un sergent réclamoit de M. d'Imonville et au nom du roi la personne du sieur Robert, accusé par le procureur Maro de Joigny et par noble dame Yolande-Louise-Marie de Pons, du crime de polygamie.

On fouilla le château du grenier à la cave sans trouver l'ancien greffier. Force fut au sergent de dresser à ce sujet un procès-verbal sur lequel furent consignés les noms de tous les hôtes du manoir d'Auteuil. Le chevalier du Couldray, pâle comme un mort, dicta le sien en balbutiant, et dès qu'il fut seul, cédant sous le poids de tant d'émotions violentes, il resta presque anéanti.

III.

Par une nuit sombre et pluvieuse du mois de juillet, deux hommes, dont l'un tenoit une lanterne, stationnoient avec une chaise à porteurs devant la porte cochère d'une maison de la rue Neuve-Saint-Étienne. Les paisibles habitants de cette rue étroite et silencieuse, l'une des plus solitaires du quartier Saint-Marcel, dormoient depuis long-temps, car dix heures et demie étoient sonnées à l'abbaye de Sainte-Geneviève et ce coin retiré du pays latin se couchoit avec le soleil. Les deux gardiens de la chaise à porteurs placée devant l'hôtel d'un vieux conseiller au parlement, ne parloient pas et l'on n'entendoit d'autres

bruits que ceux des eaux pluviales qui tomboient des gouttières, mêlés au cri des réverbères secoués par le vent, aux battements de quelques volets mal fermés et aux murmures plaintifs de trois grands acacias dont les rameaux frissonnoient en secouant leurs feuilles.

Après quelques instants, la porte de l'hôtel s'ouvrit avec un son d'orgue, et quelqu'un parut, sur qui l'on braqua la lanterne. Ce personnage, qui se disposoit à remonter en chaise, avoit les traits jeunes et la physionomie sombre. A la couleur noire de ses vêtements, à la perruque ronde qui encadroit son visage, à sa longue canne surmontée d'une pomme en or, on devinoit un médecin. C'étoit le docteur Delmas qui venoit de visiter un de ses malades. Depuis le jour où Robert de Pons avoit failli être arrêté au château d'Imonville, le chevalier du Couldray avoit disparu : la justice n'avoit pu réussir les jours suivants à mettre la main sur l'ancien greffier, de qui l'on montoit le procès avec activité, sous la direction du sieur Maro de Joigny, procureur au Châtelet.

Sommé plusieurs fois d'appuyer ses dépositions sur des preuves matérielles, le docteur avoit sans cesse éludé la question, dans la crainte de compromettre Marguerite, ne voulant rien faire sans avoir avisé avec elle au moyen de la tirer d'affaire. A la vérité, la disparition de Robert n'étoit point favorable à sa cause; le silence qu'il avoit gardé avec sa seconde femme au sujet de la première, étoit une circonstance assez bizarre, et l'on tiroit de ces deux faits la présomption de sa culpabilité. En préjugeant ainsi, on ne s'abusoit guère, car notre homme n'avoit jamais pu acquérir la certitude du décès de Marguerite de Villers, et c'est pourquoi il avoit fait mystère de ce premier hymen. Néanmoins, on prévoyoit qu'il seroit difficile d'obtenir sentence contre lui si la personne, objet du procès, n'étoit point représentée; on insistoit donc sur ce point auprès du docteur, à qui sa conduite étrange en cette occurrence faisoit déjà tort dans l'opinion publique, car la ville et la cour s'intéressoient à ces débats.

Cette aventure désagréable poursuivoit

partout le jeune médecin ; il en rêvoit la nuit, il y songeoit au chevet de ses malades et, le soir dont nous parlons, il y pensoit encore. Comme il se disposoit à monter en chaise, un passant, d'un pied leste et discret, enjamba le ruisseau et en traversant la rue offrit ses traits une demi-seconde à la lueur de la lanterne.

L'imagination du docteur étoit si fort absorbée, que ce visage, qui venoit de glisser comme une ombre, lui représenta les traits du chevalier du Couldray.

— Allez, dit Delmas à ses gens, allez m'attendre à l'angle de la rue Contrescarpe.

Puis, courant sur les pas de son inconnu, il l'atteignit sous un réverbère et il reconnut là qu'il ne s'étoit pas trompé.

Au moment où la réflection de la lumière tomba sur du Couldray, un troisième personnage qui erroit à dix pas devant eux le long des murailles, s'enfonça brusquement dans une allée, de peur d'être aperçu; c'est tout justement vers cette même allée que le chevalier se dirigeoit. Delmas l'y suivit à tâ-

tons dans les ténèbres. Sans s'arrêter dans la loge, où dormoit le concierge, au fond d'une petite cour assez claire, Marguerite, qui en sortant avoit laissé la porte de la rue entr'ouverte, retrouva sa lampe au bas de l'escalier et monta lestement, traquant sans s'en douter l'homme qui la précédoit et qui, fuyant devant elle, finit par entrer dans une chambre d'où il voulut trop tard ressortir; du Couldray n'étoit plus qu'à cinq pas. L'intrus emprisonné n'eut que le temps de se jeter dans un cabinet et d'en pousser la porte pour n'être point découvert.

Au fond de ce galetas qu'elle avoit regardé comme une impénétrable retraite, Marguerite de Villers étoit loin de soupçonner qu'elle y devoit rencontrer les deux plus grands ennemis de son repos. Delmas la suivoit, et l'homme du cabinet étoit Robert de Pons : nous verrons plus tard par quelle bizarre circonstance il se trouvoit là.

— Dieu soit loué, madame! je vous revois enfin, s'écria le docteur, en retirant avec courtoisie son feutre imprégné d'eau; j'au-

rois, depuis quinze jours, donné de bon cœur une moitié de ma vie pour pouvoir vous offrir l'autre, mais...

— Docteur, la fatalité me poursuit!

— J'ai des torts envers vous, madame, et je veux les effacer à tout prix. Si je vous cherche depuis quinze jours, c'est pour implorer de vous le moyen de mériter mon pardon.

— S'il en est ainsi, séparons-nous, et agissez comme si vous ignoriez jusqu'à mon nom; à ce prix, non-seulement je vous pardonne, mais je vous garde au fond du cœur une reconnoissance éternelle. Examinez bien ma position : deux êtres distincts vivent en moi; l'homme orgueilleux et fier qui mourroit de rage le jour où il seroit abattu sous les traits du ridicule, et la femme qui périroit de honte en se voyant publiquement avilie. L'honneur, pour une femme, consiste à vivre modeste, ignorée, et c'est pour mieux tenir la femme à l'abri des propos et des critiques, que je l'ai cachée sous l'habit d'un sexe plus fort et capable de se faire respecter partout. Ne m'ar-

rachez donc pas ce voile pudique dont je me suis enveloppée.

— Il me seroit doux de vous obéir; mais je crains de ne le pouvoir. Au surplus, que pouvez-vous redouter? Votre mariage sera rompu, vous resterez libre, et vengée d'un indigne époux. Ne seroit-il pas heureux pour vous de renoncer enfin à cette existence; de retrouver après quinze ans d'angoisses et de terreurs une sécurité incompatible avec la fausseté de votre état présent? Songez en outre aux gênes que cette condition vous impose, à l'isolement où s'écoulent vos plus belles années. Votre mari a gardé votre dot; vous fûtes sa victime et vous demeurez sa dupe; pourquoi ne l'obligeroit-on pas à la restitution de ces biens qui sont à vous?

— Pourquoi? vous le demandez! Soupçonnez-vous, monsieur, les soucis à quoi je me suis résignée, afin d'éviter cet éclat que vous me conseillez de faire! Pour gagner mon pain, j'ai travaillé nuit et jour en secret; pour déguiser mon sexe et me façonner à des habitudes viriles, j'ai supporté des fatigues

inouïes et lutté contre toutes mes inclinations. Enfin, dans ce moment même, plutôt que de dévoiler le secret de ma vie, je me suis cachée sous un habit d'étudiant, donnant, pour subsister, des leçons de calcul, de dessin, de musique, de tout ce que je sais, comme de ce que j'ignore. Ce rôle a flétri mon imagination, desséché mon cœur; eh bien, je mourrois plutôt que d'acheter la félicité la plus parfaite au prix que vous proposez. Oh, ma plaie est bien profonde! Tous mes sentiments se sont dénaturés; plus je me contemple, et moins je me reconnois : la femme rougit du rôle effronté qu'elle joue, et l'homme auroit honte de redescendre à la foiblesse de la femme. Pour le cœur, il est pétrifié; toute affection m'est devenue impossible : j'ai reçu les confidences d'un trop grand nombre d'hommes pour croire encore à leur attachement. Peut-elle aimer encore, celle qui ne sauroit plus être trompée? D'autre part, j'ai trop bien appris comment on séduit mes pareilles, pour ne pas mépriser mon sexe.

— Madame, votre esprit s'abuse...

— Ah, je le prévoyois bien que vous ne me comprendriez pas ! Ne parlons donc que des choses positives et jugeons à froid. Pour justifier ma conduite aux yeux du public, ne faudra-t-il pas livrer à ses commentaires les recoins les plus mystérieux de mon existence? Le moindre mal qui puisse en résulter pour moi sera de passer pour une impudente. Et si cette audace ne me réussit pas, si mon mariage est validé, si de Robert, mon cruel persécuteur, si de celui qui m'a perdue on fait une victime (et j'aurai mérité cette injustice), ne serai-je point flétrie par la loi pour avoir déserté le domicile conjugal? ne porterai-je pas le châtiment de tous les maux causés par ma fuite? ne serai-je pas déshonorée? Allez, j'ai approfondi ma position durant des insomnies cruelles, plus épouvantables encore, depuis que me voyant par vous reconnue j'ai senti s'accroître mes terreurs.

— Tranquillisez-vous ; les raisons qui m'ont permis de vous reconnoître au bout de quinze ans ne peuvent exister que pour

moi; le cœur m'a servi plus que les yeux, et le dépôt qu'il conserve fidèlement n'en sortira jamais; Marguerite, je suis un autre vous-même.

— Vous savez jusqu'à mon nom de fille... Vous m'aviez promis de tout m'expliquer.

— L'émotion que je ressens, reprit le docteur d'une voix altérée, vous a peut-être fait deviner la moitié de mon secret, madame; je dois l'aveu du reste à votre repos.

Le docteur à ces mots s'arrêta, croyant ouïr un léger bruit du côté du cabinet voisin; mais tout rentra dans le silence, il pensa qu'il s'étoit trompé et il continua ainsi qu'il suit :

— Quand vous étiez toute petite, vous alliez chaque jour, accompagnée d'une gouvernante, vous promener sur la Place-Royale où vous partagiez les ébats des enfants du quartier; on couroit, on jouoit ensemble, on formoit des amitiés bien étroites, mais encore plus éphémères, car on ne garde pas la mémoire de ces amis du premier âge, on oublie même après quelques années et leurs traits et

leurs noms, si toutefois on les a jamais sus. Cependant, parmi les compagnons de votre enfance, Marguerite, il en est un de qui peut-être il vous reste un vague souvenir, attendu qu'il étoit né le même jour et à la même heure que vous, circonstance qui avoit rapproché les deux mères et resserré davantage votre liaison.

— Je me souviens de ce petit camarade; nous l'appelions, je crois, le petit Pierre.

— Madame, cet enfant se nommoit Pierre Delmas. Il ne vous a pas oubliée, lui; car dès qu'un sentiment plus tendre que l'amitié eut germé comme une fleur dans son âme, c'est à vous qu'elle fut offerte. A dater de ce moment nos jeux cessèrent, je devins grave et vous réservée; je vous fuyois, je n'osois vous parler ni vous sourire, et de loin mes yeux vous cherchoient, appesantis par une tristesse morne. Un soir, accablé de mélancolie, je pleurois, car vous ne me deviniez pas, et je dis à ma mère qui s'informoit des causes de ma douleur : « Si Marguerite n'est point ma femme, je mourrai! » Parole imprudente, qui

m'a coûté les premières illusions de l'espérance. Ma mère me prouva que vous étiez une demoiselle de condition, que je n'étois rien, et que si l'on connoissoit mes prétentions on se moqueroit de moi. Néanmoins, je ne me décourageai pas, et je répliquai : « N'est-ce que cela! Eh bien, je deviendrai quelque chose pour me rendre digne d'elle. »

» Le célèbre docteur Aréna, un ami de votre maison, ayant reconnu en moi quelque aptitude, me fit étudier. Je me livrois au travail avec une ardeur qui faillit me coûter la vie, car je pensois à vous, Marguerite, à vous de qui tout à coup l'on vint m'apprendre le mariage. Cette nouvelle fut horrible pour moi; toutes les idées de ma mère venoient d'être démenties; je n'avois osé aspirer à vous à cause de ma pauvreté, le plus grand obstacle, disoit-on, dans les affaires de mariage, où l'amour n'est point compté; et voilà que vous épousiez par amour, en vous laissant enlever, un homme sans bien, sans naissance, un homme comme moi. Quand j'appris que vous étiez malheureuse, j'en ressentis une

joie mêlée d'une étrange douleur. Cependant je rôdois sous les fenêtres de votre maison, en laquelle j'eus même un soir l'audace de pénétrer. On me prit pour un voleur, et votre mari m'expulsa en me châtiant d'une verte façon; c'est alors que je lui vouai une haine éternelle. Voilà, madame, comment je vivois tout en vous qui ne saviez même plus si j'existois. Après votre fuite du domicile conjugal, j'employai deux ans à vous chercher, au bout desquels je vous revis d'une manière assez imprévue. Le docteur Aréna, mon maître, m'avoit pris en affection et je l'accompagnois souvent dans ses visites. Un soir, comme je retournois au logis, je le vis de loin entrer dans une maison et je l'y suivis étourdiment pour lui rendre compte d'une commission dont il m'avoit chargé. Je monte l'escalier, je sonne, je le fais demander dans l'antichambre; la porte d'un appartement s'ouvre, je l'aperçois et je vais à lui. Au coup d'œil irrité qu'il jeta sur moi, je sentis mon indiscrétion; mais le mal étoit fait.

» Sur une chaise longue étoit languissamment assise une femme jeune et défaite, dans un déplorable état de maigreur et presque d'étisie. Je ne vous avois pas vue depuis l'âge de quatorze ans, Marguerite; mais durant ces trois années il s'étoit opéré une métamorphose si complète en votre personne que j'eus une peine infinie à vous reconnoître. Sans cette entrevue-là, je n'aurois jamais deviné qui vous étiez en vous revoyant plus tard. Votre taille étoit devenue mince; votre figure, auparavant très-arrondie, s'étoit allongée; l'expression, les lignes en étoient devenues austères; enfin, vous aviez beaucoup grandi. Le docteur, qui étoit en secret votre confident, votre conseil, et qui vous avoit soustraite à toutes les perquisitions (j'ai appris cela plus tard), me voyant plongé dans la stupeur, attribua cet air consterné au mécontentement qu'il m'avoit montré; mais, comme il ignoroit que je vous connusse, il ne conserva nulle inquiétude : vous n'aviez pas même remarqué mes traits. J'essayai le lendemain de vous revoir, mais je ne pus y réussir. Peu de jours après, mon maître m'apprit

que vous étiez partie pour le Midi, d'où vous deviez vous rendre dans votre patrie, en Espagne. Je souris de cet innocent mensonge, et nous ne reparlâmes jamais de la jeune poitrinaire. Bientôt, le bon Aréna s'éteignit en me laissant sa clientelle et ses emplois. Vous concevez que je rêvois beaucoup à l'Espagne. Or, j'avois remarqué qu'il écrivoit quelquefois à un certain baron du Couldray...

— C'étoit mon oncle; il habitoit Nîmes où je me réfugiai pendant quelques semaines. Mais ce bon parent, craignant qu'on ne m'y découvrît, daigna, sacrifiant son repos et ses habitudes, s'expatrier avec moi. Nous nous rendîmes en Espagne, où il mourut, me laissant quelque bien. Seule, à vingt-deux ans, sans pouvoir me nommer ni me recommander de ma famille, je frémis à l'idée de vivre déconsidérée comme une aventurière; j'envisageois avec terreur cette liberté sans limites, et n'osant accepter ma situation, je fus saisie d'un tel effroi, d'une timidité si pénible, que je pris le courage de me faire homme pour échapper à mes angoisses de

femme. Je suis d'une stature élevée, j'étois brune comme un marin; les médecins, en me condamnant aux plus violents exercices, avoient fait de moi un vrai mousquetaire. Je domptois un cheval, j'excellois à l'escrime, je courois un cerf comme le feu marquis de Soyecourt, et j'avois contracté de ces diverses habitudes une brusquerie des plus masculines. Donc, un beau matin, je me fis couper les cheveux. je quittai Madrid, et au bout de trois jours, le chevalier du Couldray soupiroit sous les balcons de Séville.

— Et le bon Aréna lui écrivoit des lettres adressées : « Au seigneur cavalier du Couldray, » et qui commençoient par : *Ma chère enfant.*

— Ah ! docteur, je commence à être moins surprise que vous m'ayez reconnue à mon retour.

— Ce fut la plus violente émotion de ma vie. J'étois au foyer des acteurs de la Comédie-Françoise, je vois entrer un cavalier d'une rare beauté; ce visage ne m'est point étranger, et tandis que je cherche à me ressouve-

nir, je suis étonné de m'apercevoir que je tremble et que mon cœur bat à rompre ma poitrine ; il vous avoit reconnue. Comme j'étois dans cette perplexité pénible à la fois et douce, mademoiselle Duclos s'écrie : Voici le chevalier du Couldray. Un nuage passa sur mes yeux et je fus obligé de me cramponner aux bras de mon fauteuil de toute la puissance de ma volonté pour ne pas tomber évanoui. Vous comprenez maintenant pourquoi depuis trois ans je vous ai recherchée et suivie partout; pourquoi l'aspect de votre mari a si vite excité d'anciens ressentiments, et vous m'excuserez peut-être de n'avoir point su contenir une colère trop légitime en présence de l'auteur du plus amer de mes chagrins ; car, madame, il faut avouer tout. Je ne suis point d'un caractère à ressentir deux fois le sentiment que vous m'avez inspiré. Dès le temps de notre enfance j'avois formé un dessein que je poursuivrai toujours de toute ma volonté. La rupture de votre mariage rendroit mon espérance moins illusoire, et c'est un but que je veux atteindre, puisque mon destin est de vous aimer jusqu'à mon dernier soupir.

— Vous me tenez un langage si peu en harmonie avec mes habitudes, avec mes idées, répondit Marguerite en rougissant comme un adolescent, que j'ai besoin de toute ma réflexion pour n'en pas être blessée. Je suis si bien identifiée à mon rôle d'homme que vos paroles me causent une sorte d'humiliation. J'ai dit à bien des femmes ce que vous me faites entendre; puis je me battois avec leurs amants pour mieux dissimuler mon sexe, et la Bastille, ou bien la fuite qu'il me falloit prendre, me déroboit à mes conquêtes. Renoncez, cher Delmas, à ces folies; s'il me falloit les endurer souvent, un tel supplice finiroit peut-être par vous attirer mon aversion. Après ce que je vous ai confié tout à l'heure, je n'ai plus besoin de vous ôter l'espoir. D'ailleurs, au fond de vos sentiments, je découvre plus de haine contre monsieur Robert que d'affection pour moi. Depuis que nous nous sommes retrouvés, vous vous êtes monté la tête pour me voir autre que je ne suis. N'oubliez plus que vous avez devant les yeux une manière d'homme d'un âge déjà mûr, dont le cœur est une sorte

de monstre inerte et glacé. Oui, toutes les fois qu'on sort violemment des lois tracées par la nature, il en résulte des choses monstrueuses, et je suis à la fois une victime et une preuve de cette vérité. Acceptez ce que je puis vous offrir, une amitié fraternelle, et soyons souvent ensemble, pour que ma vue vous guérisse. Pour moi, je suis incurable.

Cette réponse irrita le docteur qui, dans l'excès de son dépit, s'emporta avec toute la vivacité de la passion et accabla Marguerite des reproches qu'on adresse aux cruelles ordinaires. Mais le chevalier du Couldray étoit vif; il riposta en cavalier qu'on offense et une mutuelle aigreur s'ensuivit. Forcé de contester comme avec un homme, Delmas alla jusqu'à côtoyer la menace. Sans dire à Marguerite qu'il pouvoit la perdre, il laissa deviner que cette pensée lui traversoit l'esprit.

— Dieu soit loué! s'écria soudain cette femme, vous ne m'aimez pas! je ne suis pour vous que l'instrument d'une haine égoïste, et vous me sacrifiez pour la satisfaire. Votre situation dans cette conjoncture vous pèse; vous crai-

gnez de passer pour un calomniateur si vous ne prouvez pas ce que vous avez avancé, et vous avez voulu me persuader de m'immoler à vos ressentiments. A la vérité, je hais monsieur Robert, l'auteur de toutes mes souffrances; je le hais parce que je l'ai adoré jusqu'à la démence et qu'il m'a rendu outrages et tortures en échange de la tendresse la plus profonde. Je le hais comme on hait le seul homme qu'on ait jamais aimé, quand ses torts semblent impardonnables; je le hais pour tout le bonheur que j'en espérois et qu'il m'a volé; je le hais; mais je ne vous aime pas, monsieur, parce que mon cœur a brûlé pour lui jusqu'aux cendres. Hélas, en le revoyant l'autre jour, je n'ai que trop bien senti à la terrible ardeur de mes ressentiments combien il me fut cher! Me venger de lui seroit donc une consolation suprême; mais je dédaigne de conspirer dans l'ombre avec un complice qui me déroberoit la moitié de ma joie; d'ailleurs il n'est point honorable pour une femme d'invoquer contre son mari le secours d'autrui, ni de s'associer sans vergogne aux ennemis qu'il peut avoir. Rien de

commun entre nos deux positions, monsieur; vous le détestez parce qu'il m'aima, je le déteste parce qu'il ne m'aime plus. Ainsi vos sombres desseins, dont je dédaigne l'exécution, doivent s'attaquer à moi tout d'abord. Prenez mes paroles bien ou mal, à votre gré, mais ne craignez pas de m'irriter. Quand bien même vos persécutions me traîneroient jusqu'au seuil d'une prison, jamais, soyez-en sûr, vous n'obtiendriez de moi la haine immense que j'ai vouée à monsieur Robert.

Ces derniers mots portèrent à son comble la fureur de Delmas; son âme partagée entre la passion et le calcul s'exhala en menaces terribles, puis elle se radoucit; il versa des larmes inutiles; sa colère se ranima, et après une dernière lutte contre l'inflexible amazone, il se retira au désespoir.

Marguerite n'articula pas une syllable pour le retenir; cependant elle prit sa lampe et lui éclaira les degrés. Rentrée dans sa chambre, elle remarqua que la porte du cabinet étoit toute grande ouverte, bien qu'elle fût certaine de l'avoir vue fermée auparavant.

—Quelqu'un, pensa-t-elle, se seroit-il introduit là? Dans cette crainte, elle sortit, examina l'escalier le long duquel aucun bruit ne se faisoit entendre; puis, attribuant au souffle du vent l'ouverture de cette porte, elle se disposa à se mettre au lit, après s'être assurée que son appartement ne recéloit personne. Elle négligea de jeter les yeux sur le carreau du cabinet qui gardoit encore l'humide empreinte de deux pieds d'homme. Son esprit étoit trop préoccupé pour s'attacher à des minuties.

— Fâcheuse rencontre, murmura-t-elle; à quoi m'a servi de me cacher avec tant de soin! Delmas est furieux; tout en m'aimant, il n'oublie pas les longs chagrins qu'il me doit. C'est une âme obstinée et qu'un amour heureux n'a jamais adoucie. Bien plus, il déteste ce sentiment comme un esclave enchaîné déteste son maître; la tendresse d'un tel homme est proche de la haine. Cet asile est dorénavant dangereux pour moi; il faudra le quitter avant le lever du soleil.

Elle en étoit là de ses réflexions lorsqu'on heurta à la porte.

— Il revient, se dit-elle, il n'a pas la force de me quitter comme il l'a fait; ainsi tout n'est pas perdu.

Deux coups plus vivement appuyés l'interrompirent de nouveau, et comme elle se disposoit à ouvrir, quelqu'un entra d'un air mystérieux, se découvrit, et Marguerite stupéfaite reconnut son mari, Robert de Pons.

— Vous ici, monsieur le chevalier! s'écria ce dernier en affectant l'étonnement le plus profond.

— Qui veniez-vous y chercher, monsieur de Pons?

— Ce n'est point vous assurément. Errant, poursuivi par l'inimitié de monsieur Delmas, par la vôtre, chevalier, je cherche à me soustraire aux gens du roi.

— Vous avez du malheur, et il est étrange que vous choisissiez précisément une maison où je me trouve.

— Cette rue est la plus écartée, la plus so-

litaire de Paris. Cet hôtel garni est le seul du quartier; il est naturel que j'y sois venu demander un gîte. Je m'étois blotti au fond du faubourg Saint-Antoine; mais ayant vu ce soir, à la brune, des gens de mauvaise mine qui rôdoient près de ma demeure, j'ai gagné le large, me confiant à la fortune et battant le pavé jusqu'à ce que j'eusse dépisté la meute qui me traquoit. C'est ainsi que j'ai fini par rencontrer cette rue dont la solitude m'a rassuré. Vous savez tout; maintenant, s'il vous agrée de me trahir, me voici à votre discrétion.

— Quand j'ai des vengeances à exercer, je fais mes affaires moi-même. J'aurois été ravi de vous tuer l'autre soir, je rougirois de vous dénoncer aujourd'hui.

— Puis-je donc me fier à vous comme à un ennemi généreux? Dois-je redouter ou bénir l'accident inexplicable qui me fait vous trouver ici? car je ne sais par quel hasard...

— Je n'ai aucun compte à vous rendre à propos de mes actions; quant à la confiance

dont il vous plaît de m'honorer, ne vous y livrez pas en aveugle et agissez comme avec un ennemi. Avez-vous droit, d'ailleurs, à mes sympathies, et votre fuite devant une inculpation où votre honneur est engagé ne dépose-t-elle pas contre vous? Pour en appeler comme vous le faites à la loyauté des gens, il faut se montrer loyal tout le premier, et l'explication que vous me donnez de votre présence ici...

— Est de la plus grande franchise. N'ayant pu trouver le concierge de ce garni, j'en cherchois le maître et je ne m'étois point attendu à vous rencontrer. La vie est semée d'invraisemblances et de singularités plus qu'on ne le croit.

Robert disoit presque la vérité. Il étoit en quête d'un gîte, lorsqu'apercevant deux personnes dans la rue, il s'étoit arrêté pour attendre qu'elles fussent passées. Puis reconnoissant Delmas et du Couldray, il s'étoit réfugié, pour les éviter, dans cette maison où ils entroient eux-mêmes, le contraignant à fuir devant eux, et le hasard seul l'avoit fait as-

sister, dans le cabinet, à leur entretien dont il espéroit tirer parti.

— Loin de moi, reprit-il avec intention, loin de moi la pensée de dissimuler avec vous, chevalier. Oui, je suis coupable, mais plus malheureux encore : le remords se joint à mes autres tourments. Car cette femme que le ciel a conservée pour mon châtiment, cette femme que j'ai rendue si malheureuse, je l'aimois, monsieur; et si vous saviez ce qui se passe en moi... Mais vous ne me croiriez point.

— Peut-être, monsieur; je ne suis point si fort au-dessous d'un sentiment véritable que je ne le puisse apprécier.

— Eh bien, accablez-moi de votre blâme, mais plaignez-moi, car je suis bien malheureux! Cette pauvre enfant, que j'ai indignement traitée, cruel que j'étois! je la regrette; j'ai senti le prix de ce trésor après l'avoir perdu; le vide que son absence m'a laissé ne se comblera jamais, et en apprenant qu'elle vit encore, ma joie, mon attendrissement ont

surmonté la crainte; il a fallu tout mon courage pour la fuir, et le souvenir de cet ange me tourmente à ce point, monsieur, que je finirai par me perdre en courant me jeter à ses pieds. Si j'étois sûr d'obtenir mon pardon, dussé-je expirer ensuite, je n'hésiterois point. Ah, les rigueurs de la justice ne seront jamais rien auprès de celles de ma conscience!

Du Couldray alloit répondre à cette humble confidence par des reproches, lorsque des pas rapides retentirent sur l'escalier. C'étoient ceux de Delmas, Marguerite ne s'y trompa point, car elle avoit prévu qu'il reviendroit pour atténuer les effets de sa brusquerie. Une autre cause encore ramenoit le docteur. Avant de quitter l'hôtel, comme il en traversoit la petite cour pour aller réveiller le concierge et se faire ouvrir la porte de la rue, il se mit à réfléchir sur l'imprudence de sa conduite à l'égard de la jeune femme, et à se demander s'il retourneroit auprès d'elle ou s'il s'en iroit sans la revoir. Comme il hésitoit, il leva les yeux sur la fenêtre du chevalier. Il fut très-surpris de

voir deux ombres errer au plafond de la chambre où il n'avoit laissé qu'une seule personne, et la curiosité s'empara de lui si vivement, qu'il s'élança dans l'escalier. Son émotion étoit trop forte pour qu'il songeât tout d'abord à s'approcher en silence. Lorsqu'il s'avisa enfin d'écouter à la porte, il comprit qu'on l'avoit entendu venir, en entendant Marguerite murmurer, d'un ton où perçoit l'inquiétude :

— Cachez-vous dans ce cabinet, ou vous êtes perdu!

— Je suis sauvé, se dit l'ancien greffier; elle m'aime encore!

Mais il n'eut pas le temps de disparoître; le docteur entra brusquement, et à l'aspect de Robert, l'étonnement, la colère, la jalousie, la haine, firent battre son cœur d'une manière si violente qu'il demeura pâle, immobile, sans voix, tel qu'une statue de marbre.

Les deux personnages qu'il venoit de surprendre restèrent muets comme lui; un silence effrayant régnoit dans la chambre,

interrompu seulement par le vent qui mugissoit, et par la pluie qui grésilloit sur les vitres. Tout à coup, l'œil du docteur prit une expression farouche, il porta la main à l'épée qu'il portoit dans ses excursions nocturnes.

Sans lui laisser le temps de tirer sa lame, du Couldray se précipita sur lui, et lui saisissant le bras :

— Taisez-vous, dit-il à voix basse; il ne sait rien.

Delmas s'arrêta, et jetant sur Robert un regard farouche, il se retira lentement et à reculons. Mais M. de Pons, lisant dans cette âme un projet sinistre et devinant qu'il seroit arrêté si le docteur s'échappoit, se plaça en travers de la porte et, tremblant à la fois et résolu, il s'écria :

— Vous ne sortirez point!

Il ajouta d'un air insinuant :

— C'est moi qui vous céderai la place.

— S'il part avant moi, pensa le docteur,

cette rue est un coupe-gorge où il me dressera dans l'ombre quelque piége. Et le docteur à son tour se disposoit à barrer le chemin, quand le chevalier, comprenant la situation à merveille, s'avança et unissant la fermeté d'un homme à la dignité de la femme :

— Messieurs, il faut en finir ; je désire être seul et j'ai quelque droit à être juge entre vous. Partez ensemble comme gens d'honneur, c'est ici une terre neutre; souffrez que je vous protége contre vous-mêmes. Delmas, et vous, monsieur de Pons, remettez-moi vos épées.

Elle tendit les deux mains pour les recevoir.

Comme ils hésitoient, elle continua :

— A ce prix, docteur, je veux bien oublier le passé et vous laisser toute mon affection. Monsieur de Pons, je serai reconnoissant envers vous de cette marque de confiance. Maintenant, messieurs, au revoir, et que Dieu vous protége! Songez que le temps, qui souvent change les cœurs, arrange bien des choses.

Chacun d'eux interpréta ces mots suivant son désir. Ils descendirent les degrés, reconduits jusqu'à la rue par Marguerite qui ferma la porte avec soin derrière eux. Nos deux ennemis cheminèrent côte à côte, rongeant leur frein, s'observant du coin de l'œil, jusqu'à la rue Contrescarpe, où ils se tournèrent le dos.

En remontant dans sa chaise, Delmas dit à ses porteurs :

— A la faveur de cette nuit épaisse, vous allez suivre en silence l'homme que je viens de quitter, jusqu'à ce que nous rencontrions la ronde des soldats du guet. Alors, vous quitterez ma chaise, et poursuivant cette personne à toutes jambes, vous la lancerez sur la patrouille en criant au voleur. Après quoi, je me charge du reste.

IV.

Les seuls crimes qui semblent impardonnables à une femme sont l'indifférence et l'oubli. Depuis le dernier entretien qu'elle avoit eu avec son mari, Marguerite de Villers avoit senti expirer ses ressentiments, et les torts de l'homme qu'elle avoit aimé ne lui sembloient plus aussi graves puisqu'il l'aimoit encore. Bien plus, des émotions assez étranges l'assaillirent lorsqu'elle apprit l'arrestation du coupable. La lâcheté entre rarement dans le cœur des femmes, les foiblesses de leur cœur

sont d'ordinaire le contre-poids de la force de leurs sentiments, et Marguerite prit tout à coup en pitié cet homme poursuivi par tant d'ennemis.

En vain Delmas essaya-t-il de se rapprocher d'elle pour l'amener à prendre part à cette affaire devant laquelle il ne pouvoit plus reculer; le chevalier du Couldray se déroba à toutes les recherches. Songeant au repentir de son infidèle, Marguerite erroit souvent la nuit, marchant sans but, sous l'ombre des maisons, et ses promenades la conduisoient parfois dans les environs de la Place-Royale, dans ces lieux de son enfance où Robert l'avoit adorée, où elle avoit commencé des songes, interrompus trop vite, dans ces lieux d'où cet amant l'avoit enlevée en bravant tous les obstacles. Un soir elle alla jusqu'à Saint-Denis, qu'ils avoient habité ensemble; elle revit leur demeure d'autrefois, et troublée par ses souvenirs, elle pleura. Marguerite, en ces instants, croyoit ne s'attendrir que sur elle-même; elle étoit loin de soupçonner ce qui se passoit en elle, car la raison, cette complice dissimulée de l'amour,

lui prouvoit sans cesse l'impossibilité des sensations dont elle étoit agitée. Elle avoit admirablement expliqué au docteur l'état de son âme, usée, flétrie par les événements et devenue plus stérile que les sables d'un désert. Mais la nature ne perd jamais tout son pouvoir; les passions, quand on les a arrachées du sol où elles ont vécu, laissent parfois un bout de racine qui serpente, se développe en secret et finit par jeter de nouveaux feuillages. Et rien ne nous fait reconnoître ces restes de vie cachés; ce qu'il y a tout au fond d'une âme est invisible et mystérieux comme ce qui gît dans les profondeurs de la terre.

Robert de Pons, en écoutant l'entretien de sa première femme avec le docteur, avoit reconnu que des germes d'ancienne affection soulevoient encore la haine dont ils étoient recouverts, et en s'adressant à la sensibilité de sa victime, il avoit frappé juste.

Depuis son emprisonnement, il avoit retrouvé beaucoup d'assurance, et il mettoit chaque jour au défi de soutenir leur accusation de polygamie, madame de Pons d'abord,

puis le procureur de Joigny, qui seul avoit des motifs réels d'animosité et d'intérêt pour souhaiter la condamnation du mari de son ancienne pupille; enfin, le docteur Delmas, engagé dans l'affaire par les soins du procureur, de manière à ne s'en pouvoir retirer sans y laisser l'honneur, si Robert disculpé intentoit un procès en calomnie.

En voyant Delmas éluder obstinément la proposition de représenter la première femme de Robert, ou d'indiquer sa retraite et le nom qu'elle prenoit, ce dernier comprit que l'amour du docteur étoit le motif de cette retenue, mais il apprécioit assez bien l'âme de son persécuteur pour penser que la prolongation d'une pareille incertitude ne pouvoit être due qu'à une nouvelle disparition de Marguerite, et cette circonstance, en le rassurant sur les intentions de sa première femme, redoubloit l'audace avec laquelle il pressoit et défioit le docteur.

Trop isolé par sa vie aventurière pour être au courant du procès, le chevalier du Couldray craignoit que le docteur serré de près,

ne se décidât enfin à le compromettre. Si la chose en arrivoit là, Robert étoit perdu, pourvu qu'on parvînt à saisir le prétendu du Couldray, car une fois le sexe de Marguerite révélé, Delmas pouvoit prouver l'identité.

Il eût donc été bien important pour elle qu'on la tînt au courant du développement de cette plaidoirie et du résultat des interrogatoires subis par le docteur; car elle sentoit qu'il seroit plus difficile d'échapper aux limiers de la police qu'aux recherches d'une seule personne. C'est pour un autre, non plus pour elle même qu'elle tremblait : au risque de se faire remarquer, elle avoit déjà questionné des gens du Palais; mais ce moyen devenoit de jour en jour plus périlleux. Après en avoir vainement cherché un autre, elle résolut de tenter une démarche un peu romanesque, il est vrai, plus hardie encore, mais de nature à la tirer d'incertitude.

Appelant une dernière fois à son aide l'esprit et les grâces du brillant du Couldray, elle déploya un jour tout son attirail de coquette-

rie masculine pour faire une visite à madame de Pons, dans l'espoir d'être par elle informée de ce qu'elle souhaitoit d'apprendre. L'impression favorable qu'elle avoit naguère produite sur cette dame et la connoissance qu'elle avoit de son caractère, lui donnèrent lieu d'espérer un bon accueil. Ayant donc, pour mieux lui plaire, fait une toilette séduisante, elle se dirigea, vers trois heures de l'après-midi, sur l'hôtel de Pons.

Elle étoit vêtue d'un habit amarante en gros de Naples, finement broché d'une petite fleurette en velours de la même couleur, et brodé en argent. Pour rehausser l'éclat de ce vêtement qui faisoit ressortir la beauté de son teint, elle avoit emprisonné sa taille élégante et élancée dans un gilet blanc tout uni; le reste du costume étoit également blanc; sa petite main encadrée dans une simple manchette de mousseline gaufrée à petits plis, s'appuyoit souvent avec négligence sur la poignée d'acier d'une belle épée bien longue : aucune pierrerie ne brilloit sur sa poitrine le long de laquelle bouillonnoit un jabot très-simple plissé

comme les manchettes. Ainsi atournée, les cheveux poudrés à neige, et serrés derrière le cou dans une bourse de soie noire ornée d'une belle rosette, elle fit son entrée dans le boudoir de madame de Pons.

Nonchalamment étendue dans une bergère en tapisserie, sur le dos de laquelle on avoit représenté Apollon, berger des blancs moutons du roi Admète, cette belle feuilletoit un roman. Autour d'elle étoient éparpillées des fleurs, et à ses côtés divers objets de distraction se trouvoient jetés sans ordre sur une table. Elle avoit communiqué aux objets extérieurs une certaine apparence de sérénité qui témoignoit de la béatitude avec laquelle elle jouissoit de sa liberté reconquise, depuis que la confiscation de son époux la laissoit seule, sans autre loi que ses caprices. Cette physionomie élyséenne la rendoit semblable à une nouvelle veuve que le temps n'a pas encore blasée sur les douceurs de sa position.

— Il est beau de ne pas abandonner les gens dans le malheur ! dit-elle en recevant les premiers compliments du chevalier; mon-

sieur du Couldray est bien aimable de s'être souvenu d'une pauvre affligée.

— Le vrai mérite est aux choses raisonnables, difficiles; le mien seroit plus grand, madame, si je vous oubliois; mais cette gloire est au-dessus de mes forces.

— Cette visite est le trait d'une amitié véritable et j'en suis vivement touchée. Ah, monsieur, j'appelle de tous mes vœux des consolations; j'en ai un si grand besoin!

— Vous êtes donc bien inconsolable! Je le comprends, au surplus; la situation de monsieur de Pons est triste; il doit souffrir beaucoup dans son honneur comme dans ses affections, car on le dit indignement calomnié.

— Que ne puis-je en être certaine! Mais le docteur Delmas...

— Il vient ici, madame? interrompit vivement Marguerite.

— Tous les jours. Sans lui comment saurois-je les détails de l'instruction judiciaire? Et vous concevez tout l'intérêt que j'y porte, car mon avenir dépend de l'issue de l'af-

faire. Si cette malheureuse accusation est fondée, ma réputation en reçoit une atteinte pénible. Sans parler de l'affront que je subirai si mon mariage est annulé, songez, monsieur, au chagrin d'être trompée par la personne à qui l'on a tout sacrifié.

— L'opinion vous rendra justice. Cette liberté que vous aurez reprise, vous pourrez un jour l'offrir à un plus fidèle, à un plus digne, à un cœur plus fervent, à une adoration plus humble.

— N'oublions pas qu'il est encore mon mari, monsieur, et qu'il est innocent tant qu'il n'est qu'accusé.

— Un tel sentiment est trop respectable pour ne pas imposer silence à ceux dont mon cœur pourroit être agité; une femme avant tout doit craindre le scandale, et sur ce point j'unis ma pensée à la vôtre. Sans être fort attaché à monsieur de Pons, je prends un vif intérêt à son sort, et il me seroit doux d'avoir lieu de partager à son sujet vos espérances.

— Jusqu'ici je n'ai rien compris à cette

procédure. Que vous dirois-je donc ? La confiance de mon mari est égale à celle de monsieur Delmas, qui d'un esprit fort ingénieux imagine cent prétextes pour faire languir les débats. Il refuse obstinément d'indiquer la retraite, le nom même de cette femme; cependant, vaincu par les instances de la cour, il a déjà confessé qu'elle vit cachée sous les habits d'un autre sexe.

A ces mots, Marguerite fut sur le point de perdre contenance; elle se détourna pour dissimuler son trouble, et ses yeux tombèrent sur un petit tableau représentant une sainte Geneviève vêtue en bergère de Watteau et tenant à la main une houlette ornée de rubans. Marguerite reconnut son propre portrait jadis peint par elle-même, et que Robert avoit pu, grâce au déguisement, conserver sans éveiller les soupçons. En revoyant ses traits d'autrefois qu'elle avoit oubliés, elle ressentit une émotion mêlée d'une surprise profonde; et en laissant tomber ses regards sur une glace voisine du cadre, elle comprit à merveille pourquoi personne ne l'avoit en-

core reconnue. La transformation étoit complète, elle s'étendoit même à l'ensemble de la physionomie. A force de contempler ce front candide, ces lèvres fraîches et souriantes, ces yeux où brilloit doucement une innocence angélique, elle se prit à songer à l'heureuse enfant qu'elle étoit autrefois, à déplorer la mort de cette autre elle-même; son cœur se serra, et l'entretien tourna à la mélancolie.

Après quelques paroles échangées, du Couldray fut étonné de ne plus savoir saisir la transition du triste au sentimental, les ressorts de sa galanterie étoient brisés; au lieu des phrases aimables qu'il trouvoit si bien d'ordinaire, il sentoit des pensées aigres et offensantes monter de son cœur à ses lèvres, et ses yeux voyageoient sans cesse de la sainte Geneviève à madame de Pons, sur qui ils s'arrêtoient avec une expression dure. Sur le point de prendre congé d'elle, il se souvint qu'il n'en avoit pas tiré toutes les indications dont il avoit besoin, et il provoqua de nouveau les doléances de cette dame. La belle se plaignit avec une vivacité au fond de laquelle

le chevalier crut entrevoir un reste de passion.

— Pourquoi vous montrer si fort offensée? dit-il; votre rôle n'a rien d'humiliant, et le crime de monsieur de Pons, bravant tout pour vous appartenir, prouve l'excès même de sa tendresse. La victime est celle qu'on immole, non celle pour qui l'on fait le sacrifice. Croyez-vous que la malheureuse à qui vous avez succédé, si elle existe encore, ne souffre pas plus que vous? Cependant elle garde le silence, au lieu que vous appelez sur votre amant tous les malheurs que vos grands mérites ont seuls causés.

—Je ne poursuis point monsieur de Pons; pourtant... je l'aimois autrefois : mais il a des ennemis obstinés. Le plus implacable devroit être sa première femme, qui se tait comme la seconde, ce qui me fait croire qu'elle n'est plus; les auteurs de cette accusation n'ont pas d'intérêt à la porter, tandis que les deux seules personnes intéressées en cette question se tiennent dans le silence.

— Mais enfin que vous dit le docteur Delmas?

— Que le persécuteur le plus acharné de monsieur de Pons est monsieur de Joigny, autrefois curateur de cette femme et accusé dans le temps par son mari de l'avoir enlevée. A ces causes de haine se joint pour le procureur un motif d'intérêt : comme cette affaire lui a coûté jadis des sommes considérables, il espère trouver moyen de se faire rembourser ces frais sur la dot de sa pupille.

— N'avez-vous point songé à le désintéresser pour étouffer ce scandaleux procès?

— J'en ai parlé au docteur, mais il craint que la justice, voyant dans cette concession une preuve contre monsieur de Pons, ne prenne à son tour l'affaire à partie. Il est, ajoute le docteur, une autre personne intéressée là-dedans et qui ne tardera pas d'y prendre part, et cette personne, chevalier, c'est vous.

— Moi, madame! Comment a-t-il osé dire, même dans le secret de la confidence...

— Ce secret n'en sera plus un bientôt, car

le docteur, vous ayant perdu de vue, à ce qu'il prétend, doit aujourd'hui même demander que vous soyez sommé de comparoître et publiquement entendu.

— Mais, loin de vouloir accuser votre mari, j'ai refusé jusqu'ici de participer à cette intrigue.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, en entendant le docteur répéter qu'il aimoit mieux risquer de perdre votre amitié que de passer pour un calomniateur, et qu'il commençoit à se lasser du rôle qu'on lui laisse jouer.

— Je suis perdue! pensa Marguerite; il faut quitter à l'instant cette maison où je suis comme dans un piége, Paris, où je ne suis plus en sûreté; la France même, où l'on peut m'atteindre; il faut abandonner le lieu qu'*il* habite et *le* laisser entre les bras de cette femme. Heureusement qu'il ne l'aime pas et que je serai regrettée.

— Monsieur, s'écria soudainement madame de Pons qui depuis un instant observoit la physionomie du chevalier; monsieur, je con-

fie notre sort à votre bonté. Vous pouvez le perdre, je lis cela dans vos yeux; vos ressentiments sont profonds; je le vois à vos traits; je n'en demande point la cause, mais sauvez-moi, sauvez mon mari! En vain, j'ai voulu rester à la hauteur de ma première indignation, en vain j'ai voulu rappeler le souvenir des torts qui depuis notre union m'avoient éloignée de lui; depuis qu'il est malheureux j'ai tout oublié.

—Voilà des sentiments très-nobles et bien faits pour m'attendrir, repartit le chevalier avec amertume en froissant son jabot.

—Vous sembliez les partager tout à l'heure, observa-t-elle avec étonnement. Puis, songeant que du Couldray pourroit être jaloux, elle ajouta, en tournant sur lui deux yeux bleus languissants, d'un charme irrésistible :

— Accepter pour lui votre clémence et devoir son salut à vos bontés, monsieur, c'est lui donner dans mon cœur un rival... le seul rival qui puisse y trouver place.

Cet acte de coquetterie parut coûter beau-

coup à sa conscience. Mais du Couldray ne s'émouvoit pas au regard des dames. Repoussant la main qu'on lui avoit présentée :

— Les femmes sont étranges, s'écria-t-il; mais il ne vous aime pas, lui, le savez-vous bien; il ne vous a jamais aimée!

Tant de fiel et de dédain perçoit sur la physionomie du chevalier, que madame de Pons, atterrée, garda un silence morne.

—Vous êtes si peu pour lui, continua du Couldray, jouissant de cette douleur, qu'il n'a jamais pu vous sacrifier seulement le portrait de... de l'autre...

— Des preuves, monsieur, des preuves de ce que vous dites, ou je croirai...

— Que m'importent vos pensées là-dessus!

— Cette femme étoit donc bien belle?

— Elle étoit... elle est belle.

— Sait-il qu'elle existe encore?

— Peut-être.

— Ah, vous êtes sans pitié! (La jalousie avoit achevé de ranimer la passion.) Où est-

elle, monsieur, je veux la voir ; elle sera moins impitoyable. J'irai me jeter à ses pieds ; une femme saura comprendre ma peine, une femme a de la générosité dans le cœur, et mes larmes sauront l'émouvoir.

Le chevalier ne répondit pas, il détourna la tête, et ses yeux se fixèrent sur la sainte Geneviève pendue à la boiserie. La physionomie tendre et résignée de la sainte, cette physionomie où se lisoit une âme humble et limpide, la rendit rêveuse. Elle alloit parler, quand la voix du docteur se fit entendre dans l'antichambre.

— Monsieur, s'écria madame de Pons, j'implore votre merci ; ne nous perdez pas.

Le chevalier hocha la tête et ne bougea point.

Delmas le surprit dans cette contemplation. Cette rencontre imprévue le cloua sur le seuil, et à son tour il regarda long-temps, non sans être ému, le portrait de son amie d'enfance et le chevalier du Couldray. Ce rapprochement entre le présent et le passé lui causoit une vive émotion.

— Je me suis présenté chez vous tout à l'heure, mon cher Delmas, dit Marguerite d'un air parfaitement calme; j'arrive de voyage, et comme j'étois empressé de vous voir, je suis venu vous chercher ici, où l'on m'a dit qu'on vous trouve chaque jour.

Comme elle vit qu'il ne détachoit point sa vue de la sainte Geneviève, elle ajouta tout bas en lui serrant la main :

— Il manque un pendant à ce cadre, n'est-ce pas? et un petit pâtre iroit bien à cette bergerette. Un pâtre ou un pêcheur, un petit saint Pierre à quatorze ans, par exemple.

Pierre Delmas tressaillit et considéra Marguerite d'un air défiant.

— Il devoit vous tarder de me voir, reprit-elle, pour mettre fin à certains embarras; je m'étois proposé d'abord de m'abstenir de toute participation dans ce procès, mais ce parti est impraticable; aussi j'ai changé d'avis et je viens vous tirer de peine.

— Seroit-il vrai! dans ce cas, la chose ira

vite et fera même moins de scandale que n'en causoit tout ce retard en donnant lieu aux commentaires de la foule.

— Oui, oui; ces ménagements n'étoient point raisonnables, et il est nécessaire que la vérité se fasse jour.

— Bon, pensa le docteur en examinant l'air suppliant et consterné de madame de Pons; ceci n'est plus une ruse, ces deux femmes se sont mutuellement blessées; Marguerite a du dépit, de la jalousie peut-être; profitons de cette disposition.

— Me voilà décidé, Delmas; ainsi, plus de trêve; vous deviez me faire assigner comme témoin, l'avez-vous fait?

— Pas encore; c'est cette après-midi que...

— Je vous autorise à réclamer la présence du chevalier du Couldray aujourd'hui même; je ne puis laisser plus long-temps dans l'inquiétude un aussi vieil ami que vous. A quelle heure devez-vous comparoître?

— A cinq heures.

— Eh! il ne vous reste que peu de mi-

nutes. Vous avez à causer ici sans doute; je me retire.

Lisant quelque défiance sur le visage de Delmas, elle s'empressa d'ajouter :

— Cependant, j'aurois désiré vous dire... Pouvez-vous m'accompagner jusque chez vous? j'ai une lettre à écrire, vous m'installerez devant votre secrétaire.

— Très-volontiers ! Madame daignera-t-elle m'excuser si je la quitte aussi brusquement ?

—Vous êtes vos maîtres et les miens, messieurs.

Au moment où le chevalier du Couldray s'inclinoit profondément devant madame de Pons, elle lui adressa un sourire triste et suppliant en lui tendant la main assez haut pour qu'il s'en autorisât pour l'approcher de ses lèvres. Mais le chevalier se contenta, au grand effroi de la belle, de toucher ses doigts qui trembloient et de saluer en silence.

— Puis-je espérer, dit-elle, que j'aurai l'honneur de revoir bientôt monsieur le chevalier?

— Madame, recevez mes adieux, car vous avez vu pour la dernière fois le chevalier du Couldray.

— Voulez-vous m'accompagner au Châtelet? demanda Delmas à Marguerite dès qu'ils furent dans la rue.

— Docteur, écoutez-moi. Avant de me résoudre, j'ai voulu voir cette femme et m'informer avec adresse de... Bref, cette femme est une impertinente; son mari (car je ne le lui envie pas) est un monstre. Bien que je désapprouve qu'on ait suscité cette affaire, elle m'offre de quoi me venger, et j'accepte. D'ailleurs, il est trop tard pour reculer. J'ai réfléchi sur vos sentiments pour moi; je ne les partage point, mais la constance d'un tel amour me touche, et mon affection vous en récompensera tant que je vivrai. Je serois bien fou, bien folle, veux-je dire, et bien injuste, puisqu'entre vous et cet homme un duel existe, dans lequel l'honneur de l'un des deux tombera, d'immoler celui dont le cœur fut toujours à moi, au barbare qui a déchiré le mien.

— Ah ! madame, votre résolution me rend bien heureux ; nous romprons cet odieux mariage, vous serez libre, et le traître sera puni.

— Oui, oui, nous le punirons, et je serai libre. (Elle ajouta mentalement : Libre d'encourir une condamnation pour avoir déserté le toit de mon tuteur et celui de mon mari ; libre de perdre à jamais ma réputation et mon repos.) — Vous allez, docteur, vous rendre au Châtelet, où je vous rejoindrai à la nuit tombante ; vous l'annoncerez aux juges. Retirée seule dans votre cabinet, je vous adresserai, par un exprès que vous m'enverrez à sept heures, une lettre dans laquelle je confesserai tout. Vous la lirez à haute voix ; vous ajouterez ce qui vous paroîtra convenable, afin qu'on n'ait plus en ma présence que mon identité à constater, et qu'on m'épargne la honte et l'ennui de ces aveux. S'il falloit tout expliquer moi-même et tout entendre, le supplice seroit au-dessus de mes forces ; la fierté blessée m'étoufferoit. Prouvez que je vous suis chère en m'épargnant cette humiliation.

Ce projet plut beaucoup à Delmas ; il sentit qu'il parleroit avec plus de hardiesse en l'absence de Marguerite, et il s'empressa de la conduire chez lui. Cependant, près de franchir le seuil, il lui demanda :

— Avez-vous eu la petite vérole?

— Pourquoi cette question?

— C'est qu'Aréna, mon ancien maître, m'a légué une servante à laquelle il étoit fort attaché, et que cette femme, que je traite comme si elle étoit de ma famille, est en ce moment gravement atteinte de cette maladie. Je la soigne moi-même et je craindrois pour vous la contagion.

— Rassurez-vous, j'ai eu la petite vérole à douze ans.

— Vous n'en avez gardé aucune cicatrice?

— Sur le visage, il est vrai, mais j'en ai des marques sur la poitrine.

Ils entrèrent au logis du docteur, qui donna au chevalier du Couldray ce qu'il fal-

loit pour écrire, après quoi ce dernier lui dit :

— Allez, mon vieux compagnon d'enfance, disculpez-vous, j'attends ici votre message et je le suivrai de près.

Le docteur sortit par une autre porte que celle par où ils étoient entrés, en disant qu'il alloit s'informer de l'état de sa malade, dont la chambre étoit située à l'extrémité de l'appartement; elle le suivit jusque-là, prit congé de lui et revint s'enfermer dans le cabinet.

Demeuré seul, le chevalier commença par placer son épée sur un meuble, en poussant un grand soupir; puis il s'assit, posa les deux coudes sur la table, et la tête sur ses deux mains. Il garda long-temps cette posture, et, malgré son immobilité, on auroit pu deviner ce qui se passoit en lui, en voyant de grosses larmes rouler le long de ses doigts. Après quelques instants, il s'essuya les yeux, il releva le front, et le cœur soulagé permit à l'esprit de réfléchir. Depuis son entrevue avec madame de Pons, Marguerite avoit démêlé ce qui se passoit en elle-même, et l'amour qui

venoit de renaître en son âme lui apparoissoit dans toute sa force. La seule consolation qui s'offroit à sa pensée étoit dans le sacrifice même qu'elle se proposoit d'accomplir. Deux buts lui restoient à atteindre : se soustraire à la passion de Delmas, qu'elle détestoit à l'égal de la mort, et sauver à tout prix Robert de la flétrissure et des horreurs d'une peine infamante. Elle vouloit en même temps punir le docteur qui venoit de troubler son repos avec un égoïsme abominable, et faire retomber sur lui l'odieux de ce procès.

Pour se soustraire au rôle humiliant qu'il avoit voulu lui faire jouer, elle se seroit sans hésiter donné la mort, tel est même le dessein qu'elle avoit d'abord conçu ; mais elle venoit de changer d'idée et de se résoudre à une destinée pire. Une fois ses nouvelles résolutions affermies, elle sentit s'élever en elle une abnégation pieuse et sublime qui la soutint et l'encouragea. Un ami commençoit à la consoler, qui jamais plus ne devoit l'abandonner ; c'étoit sa conscience.

— Ce n'est point pour moi que je le sauve,

se dit-elle, c'est pour une autre; ils ne sauront jamais ce que j'ai fait, ils m'oublieront, ils seront heureux, et Dieu sera ma récompense.

Dans les situations difficiles, douloureuses, dans les instants critiques de la vie, à l'heure où s'emplit le calice amer, la pensée des moins religieux se tourne vers le ciel, et la religion descend pour les secourir dans le combat. Exaltée par l'excès de ses tortures, Marguerite se jeta à genoux et pria. Son invocation se perdit dans des rêves étranges, et ses rêveries se terminèrent par un état complet de prostration morale : elle cessa de compter les heures ; la nuit commençoit à descendre, elle ne s'en étoit pas aperçue.

Trois coups frappés à la porte la ranimèrent. Le messager de Delmas venoit chercher la lettre promise.

Marguerite demanda des flambeaux ; puis, sans hésiter un instant, d'un air parfaitement calme, elle l'écrivit, la plia, et après l'avoir cachetée elle la remit au porteur, qui se retira.

Voici ce que renfermoit cette épître :

« Depuis bien des jours, depuis bien des mois, cher docteur, un mal affreux me rend la vie insupportable. Jusqu'ici j'ai gardé mon secret et j'ai lutté de toutes mes forces. Dieu, qui m'a refusé la victoire, me pardonnera peut-être d'avoir désespéré. J'aimois sans espoir, mon ami; j'aimois une femme, à un tel point que pour me venger de ses mépris, j'ai tenté de la torturer à mon tour, en perdant son mari, mon trop heureux rival. Vous devinez de qui je veux parler; la force me manque pour tracer ce nom. Ce que j'ai voulu faire est bien coupable; la souffrance m'avoit égaré. Ma dernière action ne vous surprendra pas; rien n'est plus simple; quand on est las d'assister à une comédie, on quitte le théâtre. En recevant ce billet, n'entreprenez plus d'empêcher... Quand vous l'ouvrirez, tout sera fini. Adieu; oubliez le plus tôt possible votre ancien compagnon,

» Le chevalier DU COULDRAY. »

Dès que l'envoyé de Delmas se fut éloigné avec ce billet, Marguerite se glissa à pas de loup dans la chambre où sommeilloit la ser-

vante du logis atteinte de la petite vérole, et après s'être assurée que personne ne pouvoit la surprendre, tirant un canif et s'approchant du lit de la malade toute défigurée et méconnoissable, elle s'inocula cet horrible mal.

Ensuite elle prit un flambeau, s'approcha d'une glace, dans laquelle elle contempla longuement, pour la dernière fois, sa beauté frappée de mort, comme une fleur coupée; sa beauté, cause encore trop chérie de tous les malheurs de cette existence singulière; et après avoir pris congé d'elle-même comme d'une amie à jamais perdue, elle grava dans sa mémoire cette image déchirée, et s'élança hors de la maison du docteur.

V.

Deux ans s'étoient écoulés depuis que, grâce à la mort présumée du chevalier du Couldray, le mari de madame de Pons étoit redevenu libre. Un rapprochement avoit eu lieu entre ces deux époux, et leur union, fréquemment troublée jusque-là par des querelles, étoit maintenant paisible. Cependant ils étoient l'un et l'autre graves et taciturnes. La jeune femme se reprochoit d'avoir donné trop promptement créance à une accusation odieuse contre un homme qu'elle aimoit, et le sentiment de ce tort ajoutoit en elle une force plus grande à l'affection qu'elle lui avoit conservée. Cependant, bien que le docteur

Delmas n'eût jamais pu démontrer la valeur de ses dénonciations, ni même constater ce qu'il avoit avancé, relativement au sexe prétendu de du Couldray (le corps de ce personnage n'ayant jamais été retrouvé, malgré les plus minutieuses recherches); bien que ce même Delmas, accablé par cette circonstance, eût été condamné comme faux et calomniateur, madame de Pons avoit compris qu'il y avoit dans les ténèbres de cette affaire quelque vérité douloureuse qu'elle ne pouvoit démêler. Elle n'osoit ajouter foi aux bruits qui avoient couru sur le chevalier, tant ils sembloient étranges; néanmoins, elle devinoit que pour sauver Robert, quelqu'un s'étoit sacrifié, et elle ne séparoit point cette idée du souvenir de sa dernière entrevue avec du Couldray.

De son côté, monsieur de Pons payoit d'une douleur véritable le sacrifice que lui avoit fait sa première femme, en donnant sa vie pour celui qui l'avoit cruellement méconnue. Cet amour si fidèle, si discret, cette abnégation sublime, hélas! et sans récompense,

avoient touché le cœur de l'ingrat, et le souvenir de Marguerite détruisoit le repos de Robert. Déchiré par le remords et par une passion sans objet, il enfermoit son mal dans son cœur et souffroit en silence. Plus il paroissoit soucieux, plus sa femme étoit douce, prévenante et résignée. Elle aimoit d'une ardeur croissante, dissimulant sa peine, s'abstenant de toute récrimination, de toute impatience, se consolant en Dieu, et elle s'efforçoit de reconquérir un cœur dont elle déploroit la perte.

Un matin, qu'assise devant sa fenêtre ouverte aux pâles rayons du soleil d'automne, elle regardoit courir les nuages dans un ciel pluvieux et triste, son mari entra plus gai que de coutume, en s'écriant :

— Enfin, notre peintre a trouvé de l'occupation ; j'espère qu'il reprendra courage. On lui a commandé un portrait ; il s'agit d'une copie en grand d'après une miniature.

— Ce pauvre Morsan ! il pourra donc s'acquitter de la petite somme qu'il nous doit

comme loyer de la chambre qu'il occupe dans notre maison. Sa dette le tourmente si fort, qu'en vérité je suis honteuse d'être propriétaire.

— Il montre là un amour-propre déplacé. Ne devroit-il pas nous considérer comme de bons amis et en user d'une façon plus cordiale? Depuis quatorze mois qu'il est notre locataire, ne croiroit-on pas qu'il est de la famille? Il faut, au surplus, lui rendre justice; il nous a plu tout d'abord.

— Je lui porte un intérêt véritable; cependant c'est vous qu'il préfère; son humeur fantasque s'adoucit dès qu'il vous voit; mais quand nous sommes seuls, il montre des impatiences très-vives, et donne cours à des accès d'une misanthropie si amère, que j'en serois offensée si je ne me souvenois de ses malheurs, et des ennuis de tout genre qui ont aigri son caractère.

— Jamais il ne parle de vous sans faire votre éloge.

— Non, mais il le fait du ton d'un homme

qui accomplit un devoir pénible; enfin il n'a pas une grande sympathie pour ma personne.

— Il se venge peut-être sur vous des rigueurs de votre sexe. Pauvre et laid à faire peur, il a sans doute été malheureux. La petite vérole l'a brouillé pour jamais avec les femmes; du reste, il ne le lui reproche pas. Comme on parloit l'autre jour des ravages que ce fléau exerce sur le visage, monsieur de Morsan s'est écrié en riant, que cette maladie lui avoit rendu un grand service, en donnant un prétexte à une laideur dont il abusoit auparavant sans y avoir aucun droit.

— Il ne disoit point vrai, soyez en sûr. Il parle des femmes en praticien consommé, et quand il s'abandonne, il a des tours de phrase qui sentent l'homme à succès. Ce sont des nuances très-fines auxquelles je n'ai pu me méprendre. De plus, il a conservé certaines attitudes, certaine manière de poser la tête, qu'un personnage affreux dès sa naissance n'eût jamais contractées; ses yeux cherchent à sourire quand il parle; ils ont gardé la mé-

moire d'un temps où ils étoient persuasifs. Si bien que je gagerois volontiers que le chevalier de Morsan n'a pas toujours été un épouvantail.

— Du moins, il n'en est pas un pour vous, et votre imagination lui restitue ses avantages d'autrefois : par exemple, vous parlez de l'expression *de ses yeux;* voilà un pluriel assez singulier, car le pauvre garçon est borgne, et comme il a perdu le sourcil, l'œil qui lui reste en a contracté une immobilité presque effrayante.

— Traitez-le moins sévèrement si vous ne voulez passer pour ingrat. Louez au moins ce peintre de son goût délicat, car il vous trouve d'une beauté magnifique. Six fois pour le moins il a reproduit vos traits avec une béatitude sans pareille, et, non content de toutes ces images, il étudie encore à chaque instant votre visage. Le mien n'est pas fait pour lui plaire, en revanche, et j'ai eu bien des maux d'obtenir une ébauche qu'il ne veut pas terminer.

— Je me réjouis de voir que vous enviez mes foibles attraits, répondit Robert avec un éclat de rire : mais, malgré l'honneur de jouir seul d'un tel avantage, je voudrois le partager avec de nombreux rivaux. Il a la manie de faire des études d'après ma figure; hors de là, et ce n'est rien, il n'aime point son art; il manque de feu, de jeunesse, d'enthousiasme, et le ressort de l'amour-propre est brisé dans son cœur.

— Mon Dieu, repartit madame de Pons redevenant triste tout à coup, ne voyez-vous pas qu'il dépérit de jour en jour? Sa force s'épuise, il ne mange pas, ne dort pas, et on diroit qu'une cruelle pensée le ronge incessamment. Il y a là quelque passion mal arrachée, cette âme se débat contre de mortelles blessures. J'ai peur que nous ne le conservions pas long-temps; il se traîne plutôt qu'il ne marche.

— Pas toujours. L'autre soir, je lui avois donné rendez-vous sur le Pont-Neuf; je l'ai vu de loin venir à ma rencontre, il alloit plus vite que le vent.

— Oui, c'est auprès de vous qu'il se rendoit... murmura-t-elle; l'amitié qu'il vous porte lui fait retrouver un peu de vigueur.

Elle demeura pensive.

— Amitié que je ne conçois guère : dès que nous sommes ensemble, il se campe en face de moi et ne dit mot. Si je viens à m'informer de la cause de ces tristesses, il répond qu'il est aussi gai et aussi satisfait qu'il puisse l'être.

— Efforcez-vous de lui inspirer le goût du travail; quand vous le sermonnez à ce sujet, il peint du matin au soir pendant près de huit jours.

— Enfin, il a de la besogne sur son chevalet. Le portrait de Crébillon qu'il vient de terminer l'a fait connoître au théâtre, à ce qu'il paroît, car votre femme de chambre m'a dit que la commande d'aujourd'hui a été faite par une actrice qu'elle se souvient d'avoir vue au spectacle. La servante ajoute qu'en la reconduisant jusqu'à l'escalier, Mor-

san avoit l'air consterné plus que de coutume : le travail l'épouvante.

— Montons à son atelier, mon ami, et efforçons-nous de l'encourager à garnir sa palette.

Assis au pied de son chevalet, le jeune Morsan contemploit une miniature avec une attention si profonde qu'il ne les entendit pas entrer. Le jeune homme étoit doué d'une tournure fort élégante, et quand on le voyoit par derrière on s'attendoit à trouver, quand il se détourneroit, un visage agréable et des traits pleins de noblesse. Par malheur il n'en étoit rien ; pâle, flétri comme un vieillard, le chevalier de Morsan avoit la figure si fort maltraitée, qu'elle ressembloit à celle d'une statue de pierre usée, dépolie, lézardée et picotée par les siècles et les intempéries. La petite vérole avoit laissé des ravins sur ses joues, elle avoit fermé un de ses yeux et noyé les contours de l'autre. Cette maladie, qui lui avoit arraché les cils et les sourcils, avoit également dévasté son front jusqu'à une grande

hauteur, circonstance qui ajoutoit encore à l'air sombre de sa physionomie.

Au moment où il aperçut ses hôtes, il essaya de soustraire à leurs regards la miniature qu'il examinoit; mais déjà monsieur de Pons s'étoit précipité en riant sur la main qui tenoit la boîte, en s'écriant :

— Vous avez un portrait à copier, nous le savons, montrez nous vite ce beau modèle; c'est une dame de l'Opéra qui vous l'a confié, dit-on; est-elle jeune? est-elle jolie?

— C'est mademoiselle Duclos, répondit le chevalier de Morsan d'une voix agitée; et il se hâta de placer le médaillon dans son autre main qu'il éloigna de son corps pour empêcher monsieur de Pons de lui prendre cette image.

Madame de Pons étoit en embuscade de ce côté; elle s'empara en riant du portrait et l'ouvrit sans même observer la violente émotion du peintre. Pour lui, dès qu'il vit cet objet en la possession des deux époux, il tomba assis sans proférer une parole.

A peine y eurent-ils jeté les yeux qu'ils tressaillirent. Tandis que Robert, le tenant d'une main tremblante, le dévoroit du regard en respirant à peine, et que sa moitié interrogeoit avec une anxiété pénible les traits de son mari, le jeune Morsan, plus immobile, plus froid qu'un sphinx de marbre, observoit aussi d'un coup d'œil furtif la physionomie de monsieur de Pons.

Cette miniature étoit la fidèle image du chevalier du Couldray.

Elle passa des mains du mari dans celles de la femme, qui la remit à l'artiste, et ce dernier la posa tranquillement sur un meuble. Ceci eut lieu dans le plus profond silence; on ne fit aucune observation, madame de Pons demeura rêveuse au milieu de la chambre, tandis que son mari s'y promenoit en long et en large, et que Morsan se donnoit mine de mettre en ordre sa boîte à couleurs avec une activité surprenante.

Celui de ces trois personnages qui avoit le plus besoin de dissimuler son émotion devoit,

de toute évidence, parler avant les deux autres. Morsan murmura sur le ton de l'indifférence :

— Mademoiselle Duclos dit que ce portrait est celui d'un de ses parents mort fort jeune ; mais elle en parle avec une sensibilité un peu suspecte. Dans tous les cas, cette peinture est ancienne; le costume en est suranné.

Après avoir, quelques minutes, voyagé dans l'appartement, Robert s'esquiva sans bruit; il s'étoit replongé dans son humeur sombre et bourrue; madame de Pons avoit senti la mélancolie retomber sur son âme de tout son poids. Elle s'approcha de l'artiste et lui serra la main en disant :

— Le travail est une consolation, mon ami ; tâchez de trouver un peu de distraction dans votre art. La vie est ainsi pour tous; songez que dans ce monde vous n'êtes pas seul à souffrir.

Le chevalier de Morsan ne répondit que par un sourire de désespoir et de résignation, et madame de Pons quitta l'atelier.

A peine étoit-elle descendue, que son mari vint frapper à la porte du chevalier. Après avoir long-temps parlé sur des matières indifférentes, d'un air contraint et gêné, comme une personne qui ne sait comment aborder un sujet qui la préoccupe, il dit brusquement :

— Mon ami, j'ai une grâce à vous demander.

— Voilà la seule chose heureuse qui me soit jamais arrivée.

— Je voudrois avoir une copie de ce petit portrait; ne me la refusez pas, je vous en supplie.

— Mais, répliqua l'artiste, je ne sais si je dois... Cette miniature est un dépôt qui m'a été confié.

— Personne au monde ne verra cette copie; faites-moi ce plaisir, je vous en conjure, chevalier; je vous en serai reconnoissant toute ma vie. Si vous saviez... j'y tiens à un tel point que je donnerois tout ce que je possède pour que ce bijou fût à moi.

— Prenez-le, prenez, mon ami; je vous le donne, s'écria Morsan avec l'effusion la plus tendre.

— Et mademoiselle Duclos? Pensez donc que...

— Je ne pense à rien. Pourvu que vous soyez content, peu importe le reste.

— C'est que ces traits me rappellent...

— Je ne vous demande point la raison de ce caprice; je ne veux pas la savoir.

— Si vous étiez une femme, je croirois que vous la devinez. Comme on pourroit vous blâmer de votre complaisance, il est inutile que madame de Pons...

— Elle ne saura rien. Personne au monde ne se doutera que je vous ai fait ce présent; c'est notre secret, il ne sortira ni de mon cœur, ni de mes lèvres.

Cette discrétion, cette amitié provoquèrent les confidences de Robert, qui avoit un ardent désir de s'épancher. Il trahit le mystère de ses amours pour une femme qui

n'existoit plus, qui ne sauroit jamais combien on l'avoit chérie, et qui étoit morte se croyant dédaignée, sans que son coupable amant eût pu obtenir d'elle un pardon qu'il ne méritoit point.

— Ce souvenir me tue, poursuivit-il; je la vois sans cesse, je l'appelle, je lui tends les bras; hélas! elle ne m'entend pas; je ne la verrai plus! Est-il au monde, est-il un sort plus misérable que le mien?

Durant cet aveu, Morsan regardoit tendrement son hôte, la joie rayonnoit sur son visage; lorsque monsieur de Pons, répondant à sa propre pensée, murmura : — Non, jamais destinée ne fut plus affreuse... le chevalier sembla près de parler à son tour; mais sa vue tomba sur un miroir qui réfléchissoit son image; il recula d'effroi, comme rappelé à une réalité cruelle; une horrible angoisse vint contracter ses traits et, sur le point d'éclater en sanglots, il s'élança hors de la chambre en articulant d'une voix étouffée : — Je connois une destinée mille fois plus horrible!

Dans son trouble, il s'étoit enfui de la maison. Le grand air ne tarda point à sécher ses larmes, et il continua de marcher, sans savoir où ses pas le conduisoient.

Telle est la vie douloureuse que menoit depuis plus d'une année le chevalier de Morsan à l'hôtel de Pons. Chaque jour donnoit lieu à de semblables crises; cependant il n'auroit pas eu la force de quitter ces amis, les seuls qu'il eût au monde. Sa situation étoit à ce point déplorable, que la mort étoit son unique vœu ; et comme sa santé alloit dépérissant de plus en plus, il espéroit entendre sonner bientôt l'heure du grand sommeil.

En rentrant à l'hôtel, excédé de lassitude, il rencontra madame de Pons qui alloit se promener à la Place-Royale; elle pria Morsan de l'accompagner, et il la suivit sans prononcer une parole. Au détour d'une allée, ils rencontrèrent un homme assez mal habillé, dont la figure avoit une expression sauvage et presque farouche. Madame de Pons, en le voyant, tressaillit; il passa sans les remarquer, mais il vit le chevalier de Morsan par der-

rière, et se retourna brusquement, comme une personne qui a cru en reconnoître une autre à la tournure, et qui veut éclaircir un doute. Cet inconnu vint donc, avec un air effaré, se poser devant M. de Morsan, qui à cet aspect se montra si fort agité, que madame de Pons s'aperçut qu'il chanceloit.

Ne retrouvant pas les traits qu'il s'étoit attendu à rencontrer, le passant s'éloigna. Ce passant, la compagne du chevalier l'avoit bien reconnu ; c'étoit le docteur Delmas, qui, ruiné, déconsidéré depuis le procès de Robert, venoit errer aux lieux où s'étoit écoulée sa jeunesse auprès de Marguerite ; il avoit cru l'y reconnoître, frappé de quelque vague ressemblance.

— Vous connoissez cet homme? observa madame de Pons en examinant le jeune peintre.

— Non, je ne l'ai jamais vu.

— Pourquoi donc tremblez-vous si fort?

— Mais vous-même, madame, êtes-vous bien calme en ce moment?

— Non, je n'en fais pas mystère; pourquoi déguiseroit-on sa pensée avec les gens qu'on aime? Hélas! la vôtre ne me choisit jamais pour confidente.

— Ne vous en plaignez pas; je suis condamné à n'aimer personne, à vivre seul, à porter seul le poids de mes peines et je suis déjà bien las de ce fardeau.

— Si l'on vous aidoit à le soutenir, il seroit moins lourd, et l'amitié...

— L'amitié que j'inspire est de la compassion; serai-je moins à plaindre quand vous daignerez m'humilier davantage?

— Vous souffrez beaucoup aujourd'hui, sans quoi vous reconnoîtriez autrement que vous le faites, malgré le peu d'affection que je vous inspire, le sentiment qui dicte mes paroles. Que le chagrin ne vous endurcisse point; ma situation a besoin aussi d'une pitié que j'implore, loin de la repousser; vous avez su lire dans mon cœur l'amour qu'il conserve pour mon mari qui ne m'aime plus; je déses-

père de le reconquérir; nos âmes ne s'accordent plus que dans l'affection que nous avons tous deux pour vous. Dès qu'il vous a vu, chevalier, sa sympathie vous a cherché; dès qu'il a entendu le son de votre voix, il s'est senti subjugué, avant même que de vous connoître.

Ces mots, comme elle l'avoit prévu, calmèrent soudain le jeune peintre, et sa tristesse perdit toute âpreté.

— Vous êtes bonne, reprit-il; mais l'indulgence que vous étendez sur moi n'a plus long-temps à s'exercer; la vie m'abandonne peu à peu... ce qui me dispensera de l'abandonner.

— Vous manquez de religion...

— Le malheur m'a poursuivi sans cesse, et je n'ai rien à espérer... Encore cet homme qui passe et qui nous observe, ajouta-t-il en voyant Delmas qui tournoit autour d'eux : je crains qu'il ne nous parle.

— Je vous certifie qu'il ne l'osera pas.

— Si vous saviez comme mon cerveau s'est affoibli ! La solitude est un poison ; j'ai des superstitions, des pressentiments auxquels je m'abandonne ; il me semble, depuis deux jours, que je suis menacé de quelque catastrophe, et que l'instant fatal s'approche, où la foudre va tomber encore sur ma pauvre tête.

En cet instant, Delmas se montra encore une fois devant eux ; il passa contre le chevalier qui frissonna comme un roseau, et articula d'une voix éteinte :

— Madame, ma vue se trouble, je ne me sens pas bien ; quittons cette promenade.

Madame de Pons l'entraîna, le soutenant le mieux qu'elle put. De retour au logis, ils trouvèrent dans l'atelier Robert qui serra quelque chose dans sa poitrine en les apercevant. Morsan lui tendit la main en souriant et tomba en défaillance sur un fauteuil.

— Grand Dieu ! s'écria monsieur de Pons, hâtons-nous de l'étendre sur son lit et de lui desserrer ses vêtements.

— Non pas, c'est inutile, s'empressa de répondre sa femme en se plaçant devant le chevalier. Ce mal n'est rien, il y est sujet, et l'accès n'est pas de longue durée.

— Pauvre garçon! sa figure est effrayante à voir dans ce moment.

— Chut! s'il alloit vous entendre... Dès qu'il donnera signe de vie, éloignez-vous avant qu'il vous aperçoive : quand il est dans l'état où vous le voyez, la présence d'un étranger rend son réveil très-pénible. Je l'ai déjà secouru une fois en pareille circonstance, et il m'a prié de ne vous en rien dire : ainsi, vous ne lui adresserez aucune observation à ce sujet. Voici déjà qu'il recommence à respirer.

— Ne pensez-vous pas que quelques gouttes d'éther...

— Eh bien! veuillez en chercher dans ma toilette.

Dès que monsieur de Pons se fut éloigné, sa femme ferma la porte avec soin, défit la cravate du chevalier, tira de sa poche un fla-

con de sels qu'elle lui fit respirer, et bientôt l'infortuné reprit connoissance. Il jeta autour de lui un regard d'inquiétude, et parut satisfait de l'absence de monsieur de Pons; puis son œil retomba sur la jeune femme avec une expression étrange de doute et presque d'effroi. Celle-ci, devinant sa pensée, lui dit :

— Personne n'étoit-là; j'ai trouvé moyen d'éloigner mon mari à l'aide d'un léger mensonge et vous n'avez rien à craindre.

Ces mots causèrent une profonde stupeur au chevalier de Morsan, et madame de Pons, lui prenant la main d'une façon tout à fait bienveillante, murmura :

— Il valoit mieux, n'est-ce pas, que nous fussions seuls? Je serois bien peu femme si je n'avois compris cela.

— Ah, madame, j'ignore ce que vous allez dire, mais malgré moi je tremble!

— Vous avez tort, car je suis votre amie. Le cœur a des instincts, voyez-vous, supérieurs à la dissimulation la plus

adroite. Si je trouble votre sécurité, en avouant que j'ai deviné votre secret, c'est pour votre bien que j'agis de la sorte : les choses ne pouvoient se passer plus long-temps ainsi.

— Je suis perdue!

— Vous êtes sauvée. Écoutez-moi, sans rien redouter d'une femme qui vous chérit, qui vous vénère et qui ne vous trahira jamais. Dieu nous a prises l'une et l'autre en pitié en nous réunissant. Le sentiment qui vous inspira le plus sublime des sacrifices m'a causé une admiration si grande, un respect si véritable, qu'en me voyant immolée par mon mari à la mémoire de ma rivale, je me suis interdit jusqu'au plus léger murmure. Plus tard, en vous retrouvant ici, appréciant les douleurs et l'étendue de la passion qui vous y avoit amenée, j'endurai votre jalousie sans me plaindre, et l'exemple de votre héroïque abnégation m'a donné le courage d'être digne de vous. Je suis votre rivale, il est vrai, mais une rivale sacrifiée ; l'amour qu'il a pour vous ne s'effacera jamais. Il sait tout ce qu'il vous doit, il sait que vous êtes

morte pour l'arracher au déshonneur. Vous voyez ses remords, vous recevez ses soupirs comme vous les recevriez si vous étiez dans le ciel. Et le foyer où brûle cet encens ne refroidira jamais, car on est à jamais fidèle à ceux qui ne sont plus.

— Ce calice dont vous vantez la douceur est bien amer, madame! Être témoin de cet amour sans pouvoir le partager; être à la fois chérie et sans espérance; s'entendre appeler et ne pouvoir répondre; se voir pleurer par un ami sans qu'il soit permis de le consoler, sont-ce là d'assez cruels tourments? Être à la fois morte et vivante, voir tout près de soi le bonheur qu'on n'atteindra jamais, n'avoir d'autre avenir que l'impossible, d'autre joie qu'une chimère dont on connoît le vide; se trouver partagée en deux personnes, l'une belle et admirée, l'autre effroyable, et se dire : Ce hideux spectre, c'est moi, quand jadis on s'est dit : Cette tête charmante, c'est la mienne; consumer ses jours à s'envier soi-même ou à se faire horreur, voilà, madame, voilà l'affreux supplice qu'endure sans relâche votre heureuse rivale.

Elle s'arrêta, épuisée par ces mots lancés avec toute l'énergie de la douleur, et cacha son front dans ses deux mains.

— Ces chagrins sont grands, reprit madame de Pons, mais ils peuvent être adoucis. J'ai contribué à vos peines, Marguerite ; ayez la force de me pardonner, vous êtes la cause première des miennes : formons une amitié dont le sacrifice de nos rivalités soit la base. Ne savez-vous pas combien le contentement intérieur donne de sérénité, et quelles douceurs on peut trouver encore dans les efforts que l'on fait vers le bien? Voyez comme ces idées ont déjà modifié mon caractère irritable, léger, et comparez la femme que je suis devenue avec l'évaporée dont se moqua jadis le chevalier du Couldray.

Morsan sourit tristement et lui serra la main.

— Il faut vous efforcer de redevenir femme par la résignation et l'humilité. Notre rôle en ce monde est passif, la nature le veut ainsi ; et remarquez que tous vos ennuis sont venus

de ce que vous avez voulu changer votre sort et partager l'indépendance des hommes. Pardonnez-moi d'oser vous parler ainsi ; j'aurois gardé le silence si je n'avois vu que la solitude vous tuoit, si je n'avois compris que votre âme a besoin de se soulager dans celle d'une sœur. A l'avenir nous serons deux pour porter votre fardeau, et l'affection que nous aurons l'une pour l'autre nous permettra de vivre auprès du même homme sans jalousie, sans amertume. Vous renaîtrez à la vie, et vos blessures comme les miennes finiront par se cicatriser.

— Jamais, jamais! s'écria Marguerite profondément agitée; l'abîme où je me suis plongée n'a pas d'issue. Soyez heureuse, vous le pouvez encore; mais tout est fini pour moi, je ne suis plus qu'une ombre; je n'existe plus pour lui, et vous... vous êtes toujours sa femme!

— Peu d'années suffiront pour éteindre ce que nos amours ont gardé de trop vif. D'ailleurs, votre cœur n'aura point à souffrir d'inégalité entre nous deux ; nous l'aimerons

ensemble, d'une tendresse pure, fraternelle. Vous m'avez autrefois fait un sacrifice héroïque; je vous en dois un à mon tour : depuis que j'ai pénétré le mystère qui vous couvre, j'ai juré que monsieur de Pons ne seroit désormais pour moi qu'un frère. Ainsi, vous serez sa sœur comme je la suis moi-même. Vous êtes en tiers, ô Marguerite, dans cet amour chaste et profond qui nous réunit en une seule famille.

Un éclair de joie illumina soudain la pensée de cette pauvre femme. Suffoquée par son émotion, Marguerite de Villers se précipita tout en pleurs dans les bras de madame de Pons, en répétant avec l'effusion la plus vive :

— Ma sœur, ma sœur! ah! vous m'avez sauvée!

LES

CORPS FRANCS.

LES

CORPS FRANCS.

I.

Les premières impressions de l'enfance sont plus profondes encore qu'on ne le croit, et laissent des souvenirs d'autant plus précis, que l'esprit ou le raisonnement ne modifiant encore en aucune manière la valeur des choses, elles conservent leur aspect, leur caractère réels. La mémoire conserve ainsi, depuis le jeune âge, des tableaux, sans explication jusqu'à l'heure où, le jugement et l'expérience venant à interpréter ces peintures immobiles, elles acquièrent soudain le mouvement et la vie.

Un jour (et depuis celui-là, que de jours ont passé!), ma gouvernante, qui se nommoit

Marie, me conduisit en face de l'Hôtel-de-Ville de Besançon, sur la place Saint-Pierre : un peuple immense et déguenillé jonchoit les rues, et des soldats avinés erroient le sabre nu parmi la foule. L'un d'entre eux, nommé Morichon, nous ayant abordés, embrassa Marie qui étoit sa sœur, et, arrachant la plume blanche qui flottoit sur mon chapeau à la Henri IV, la remplaça par un gros bouquet de violettes : il nous conduisit ensuite dans une maison où quantité de gens buvoient en chantant l'air :

Ils lui ont percé le flanc......

Bientôt l'on me jucha sur une table élevée dont on éloigna les chaises pour que je n'en pusse descendre, et je fus laissé seul, en compagnie d'une pinte de vin rouge à demi vidée.

Puis on revint et l'on m'emporta. En traversant de nouveau la place Saint-Pierre, je fus épouvanté par des cris tumultueux ; des cavaliers poussoient leurs chevaux dans la cohue, des femmes étoient écrasées... Un homme parut à une fenêtre, et le grand dra-

peau blanc, qui se balançoit au front du monument tout noir, tomba dans la boue; les hurlements redoublèrent, et je vis paroître en place du drapeau renversé un nouvel étendard bleu, rouge et blanc qui me réjouit beaucoup. A ce moment, Morichon m'éleva sur sa tête, me lança dans les airs et me retint dans ses bras. Ce fracas m'avoit si fort effrayé que je cachai ma tête sous le cou de Marie sans oser regarder davantage.

Ce tableau m'étoit resté gravé dans la mémoire; cependant je n'en fis part à personne; ce n'est guère que douze ans plus tard que j'écrivis au bas : — *Retour de l'île d'Elbe.*

Peu de jours après cette scène, nous retournâmes au même endroit. La place étoit encore encombrée de curieux, mais la plupart avoient un air de richesse et de fête; toutes les fenêtres étoient garnies de lis blancs et de jolies dames, et pavoisées de drapeaux blancs semés de fleurs d'or. Cette vue me rendit joyeux; ma bonne au contraire pleuroit. A côté d'elle, son frère Jean Morichon, nu-tête et ses vêtements en désordre, s'arrachoit les

cheveux ; on devoit, disoit-il, fusiller son camarade de lit; je ne compris que trop le sens du mot fusiller. Néanmoins, comme on m'avoit posé à terre, je me mis à courir çà et là ; si bien que tout à coup je fus renversé; des chevaux passèrent sur ma tête, et reconnoissant que j'étois sous une voiture, je poussai de grands cris. Au moment où la roue étoit près de m'écraser, je fus enlevé comme par miracle et je ne vis plus qu'une religieuse qui me tenoit sur son bras et m'embrassoit.

Sa figure étoit énergique et bienveillante, son teint brun, son embonpoint assez fort; à son cou pendoit une croix d'argent, et sur son sein étoient rassemblés divers joujoux qui me consolèrent assez vite. Or, ces joujoux étoient des médailles, des croix, des plaques, des décorations de tout genre, dont les souverains de l'Europe avoient étoilé la poitrine de cette digne et illustre femme.

Cependant la cohue grossissoit; au loin résonnoit le tambour, Marie et Jean sanglotoient de plus en plus. Celle à qui je venois d'être, après ma mère et Dieu, redevable de

la vie, leur dit quelques mots et ils tombèrent à ses genoux.

Quand ils se relevèrent, la foule s'entr'ouvrit devant la religieuse que nous suivîmes, et autour de laquelle un murmure harmonieux et doux se reproduisoit sans cesse; je croyois voir sous ses pas des roses effeuillées et des anges voltigeant sur sa tête. Nous nous croisâmes avec une compagnie de fantassins en habits rouges, au milieu desquels un soldat bleu, à l'œil fier, arrogant même, marchoit d'un air dédaigneux, le bonnet sur le sourcil, et une petite pipe entre les dents. C'étoit le camarade de lit du pauvre Morichon.

Un geste de la religieuse arrêta le cortége; elle tendit un papier, et soudain des hourras, des cris d'allégresse montèrent jusqu'au ciel. Et je fus tout surpris de voir qu'une larme rouloit sur les décorations de cette sainte femme, qui, comme je le connus plus tard, avoit sollicité, pour prix de ses services dans les camps, ce droit suprême de Dieu et des rois, le droit de faire grâce.

Après avoir de la sorte, et en un quart d'heure, deux fois donné la vie, la sœur Marthe Biget disparut.

A cette scène en succéda une autre : nous fûmes portés par le flot populaire jusque sous le péristyle de l'Hôtel-de-Ville, lieu lugubre et grisâtre, éclairé par un demi-jour qui tombe dans une cour profonde, à l'extrémité de laquelle se dresse une statue de la Justice, les yeux couverts d'un bandeau, et la droite armée d'un glaive.

On menoit grand bruit sous ces voûtes obscures, contemporaines de Charles-Quint, et chacun se pressoit pour arriver à un endroit où la foule compacte étoit mêlée de quelques gendarmes. Il me sembla qu'on chargeoit d'injures quelqu'un que je ne découvrois pas : les mots brigand, jacobin, bonapartiste, corps franc, retentirent souvent autour de nous. On parloit aussi de la Loire, et Morichon serroit les poings en jurant assez roide. Enfin, portés sur les vagues humaines, nous échouâmes à notre tour aux pieds de l'objet de la curiosité publique. C'est

sur un homme étendu au bas des degrés du péristyle que pleuvoient les malédictions, les invectives et les projectiles. Ce malheureux, qui avoit les bras et les jambes liés avec des cordes, contemploit paisiblement la multitude; son front blanc étoit à demi voilé par des cheveux que du sang lui colloit à la peau, ses traits étoient nobles, son œil fier, sa stature élevée. Ses vêtements en lambeaux laissoient à découvert une poitrine velue au milieu de laquelle s'épanouissoit une large blessure.

On m'a conté depuis lors, que, dans ce moment, je jetai des cris perçants et que, montrant du doigt la place Saint-Pierre, j'appelai la sœur Marthe de toutes mes forces; puis, que je fus saisi d'une terreur si convulsive, qu'il fallut m'emmener. Pourquoi cet homme étoit-il là? Qu'avoit-il fait? Comment se tira-t-il d'affaire... je ne l'ai jamais su; le tableau est resté mystérieux. L'occasion de sortir de cette incertitude s'est présentée une fois, et je ne l'ai pas saisie.

Dernièrement, en traversant les monta-

gnes, par une chaude journée, j'avisai près de la route une maisonnette fraîche et gentille dont les fenêtres entr'ouvertes avoient l'air de sourire aux passants, et dans laquelle j'entrai pour me rafraîchir. J'y fus accueilli par un gros chien et par un vigoureux compagnon à la face joyeuse, rubiconde et avenante, qui me pria de m'asseoir ; c'étoit mon homme, le prisonnier blessé de l'Hôtel-de-Ville de Besançon, et bien qu'il ait maintenant une jambe de bois, je le reconnus sans hésiter.

Franc, communicatif, comme le sont les âmes honnêtes et naïves, il se mit à causer et me fit oublier les heures; cependant, je n'osai lui rappeler les souvenirs que sa vue réveilloit en moi.

C'est de lui que je tiens l'anecdote que je me suis efforcé d'accommoder ici de mon mieux, et qui n'a aucun rapport avec ce qui précède, si ce n'est que ce même homme, à qui j'avois tant de fois rêvé, en fut le narrateur et le héros. Il se nomme le capitaine C***.

Si l'on me demandoit de justifier ce préambule, je ferois observer que nombre

de gens, qui n'ont rien vu du tout, publient leurs *Mémoires* avec complaisance, et qu'on daigne les lire. Sera-t-on moins indulgent pour ces modestes lignes, dont le seul prétexte est la fantaisie, dont l'unique excuse est la vérité dans toute sa candeur enfantine?

II. (1)

Lors de l'invasion des deux Bourgognes par les Autrichiens, la dernière année de l'Empire, une poignée de braves gens se rallièrent dans les montagnes du Doubs et du Jura pour repousser l'ennemi des frontières, ou pour le détruire avant qu'il descendît dans la plaine. Les ressources qu'offroit l'inégalité d'un sol rempli de défilés, de gorges, de ravins et couvert de forêts profondes, permirent à ces

(1) Un auteur qui déjà s'est approprié *par mégarde* le Capitaine Bleu, a encadré la suite de cette anecdote dans un autre de ses ouvrages, et toujours par mégarde ; voilà un homme fort distrait. Il peut s'adonner à ce genre de piraterie avec d'autant plus de sécurité, que personne n'aura jamais l'affreux courage de lui infliger la peine du talion. Au surplus le texte qu'il m'a fait l'honneur de s'approprier est fautif et incomplet. (*N. de l'A.*)

compagnies franches de se rendre très-redoutables et d'accomplir souvent des faits d'armes aussi merveilleux que celui que nous allons raconter, lequel seroit incroyable, si ses auteurs pour la plupart n'existoient encore, modestes cultivateurs dont la gloire n'a point dépassé le pied du Jura. Si la résistance de ces partisans, armés de longues carabines, au moyen desquelles ils se tenoient, invincibles et imprenables, hors de la portée des fusils, eût été combinée en grand, nos frontières auroient été plus difficiles à percer. Trop grand tacticien, trop habitué à remuer des masses, à calculer la victoire, l'empereur dédaigna ce moyen de défense, que peut-être Hoche, le soldat vendéen, eût apprécié et pour cause.

L'Autriche sait le nombre d'officiers que lui coûta son passage dans le Jura ; car nos habiles chasseurs d'hommes choisissoient leurs victimes, et savoient à merveille démoraliser une légion en la privant de ses chefs, qu'ils abattoient à coup sûr, sans se montrer, ou bien en se laissant voir de très-loin, perchés sur la cime d'une roche inaccessible. Parfois ils se laissoient poursuivre pour éga-

rer l'ennemi, et à l'aide des paysans de la contrée ils lui tendoient des piéges fort ingénieux. Ces épisodes ne firent alors pas grand effet; le malheur des temps étoit trop grand pour que l'attention publique se détournât des scènes principales du drame dont le royaume étoit le triste théâtre. Ainsi, les exploits des compagnies franches ont laissé plus de souvenirs en Allemagne qu'en France, où leur mémoire, enfouie dans les hameaux, n'est exhumée qu'en faveur de quelques rares voyageurs. Là se trouvent des hommes peu illustres, qui ont accompli de belles actions, et parmi eux le capitaine C... a mérité une réputation aussi romanesque que les Rob-Roy, les Fergus, les Lacuson et que tous les Mohicans jusqu'au dernier.

Le capitaine C..., qui vit encore, étoit en 1814 l'effroi de ces troupes ennemies si souvent vaincues et étonnées jusqu'à la terreur de sentir sous leurs pas le sol françois. Tout en franchissant les monts, elles s'attendoient à chaque instant à être exterminées par l'armée impériale, dont elles demandoient la position à tous les paysans du chemin. Ceux-

ci répondoient qu'un détachement de cette armée, qui n'existoit pas, occupoit la route à deux lieues de distance; ils leur conseilloient de prendre une route détournée pour l'éviter ou la surprendre, et ce sentier conduisoit sous les balles du capitaine C.... Alors l'infortuné régiment tournoit le dos, pensant que ces tirailleurs étoient apostés pour l'attirer dans un piége; il cherchoit à retrouver son chemin, laissant au pied des chênes cinq ou six officiers mortellement blessés au front ou au cœur, et les villageois d'alentour, à la rencontre de ces cadavres, s'entre-disoient :

— Le capitaine C... a passé par là.

Par une journée brumeuse de février, trois régiments d'infanterie autrichienne, en proie à ces périls, suivoient la route du Grosbois, se dirigeant sur Besançon, que les premiers bataillons ennemis avoient déjà bloqué.

Comme la vieille cité de César et de Charles-Quint soutenoit le siége, les assaillants attendoient, pour resserrer la place, l'arrivée de ces trois régiments d'arrière-garde qui cherchoient leur chemin dans le haut pays, et dont

l'un, comme on le verra, étoit réservé à une étrange aventure.

Ces troupes, à qui il restoit dix lieues à faire, avoient pénétré sur le territoire par Jougnes, par les verrières de Joux, et après s'être réunies au delà de Pontarlier, au confluent du Drujon et du Doubs, elles avoient pris la route du Grosbois, chemin montueux, inégal, tournoyant et peu praticable au fort de l'hiver. Les trois régiments avoient déjà été harcelés du haut des rochers et ils étoient forcés d'aller à petites journées, avec précaution et en observant une sévère discipline.

Ils marchoient à vingt minutes de distance les uns des autres, et chacun d'eux apercevoit de temps en temps, du sommet des montées, ou du milieu des coudes que faisoit la route au bas des hauteurs, les autres bataillons, en avant ou en arrière, dans un vallon ou sur une côte. On s'avança de la sorte jusqu'aux gorges de Ferrière. Le temps étoit bas, le vent d'ouest soulevoit des nuées, et çà et là des sapins assombrissoient le paysage.

Vers quatre heures du soir, celle des trois

légions qui cheminoit la dernière, étant parvenue, en parcourant des sinuosités bizarres, au sommet d'une montagne qu'il avoit fallu deux heures pour doubler, promena ses regards en avant sur la contrée qu'elle alloit franchir.

Cette route se montroit à perte de vue, inégale, tortueuse comme un énorme serpent qui cambre ses reins et dresse au loin la tête. Mais, chose inexplicable, ce chemin étoit solitaire; pas une tache sur ce ruban gris où les officiers autrichiens cherchèrent vainement la trace du régiment qui les précédoit. On jeta de tous côtés les yeux sans découvrir autre chose que des vaches sans gardiens dans la prairie voisine. Un lieutenant suivi de vingt hommes monta sur le plus grand rocher d'alentour et fit signe qu'il ne voyoit personne. Des roches, des abîmes, des ravins, des landes les environnoient, et l'œil erroit librement partout, hormis vers la droite, où se traînoit sur des mamelons boisés, entre Aubonne et Saint-Gorgon, un brouillard opaque qui s'aplatissoit entre deux croupes, au fond desquelles il ressembloit à l'un de ces

fleuves sinueux, fantastiques et troubles que l'on voit en songe rouler sur des rivages impossibles.

Le colonel allemand, ne concevant pas que la légion, devenue invisible, eût pu gagner sur lui une avance de plusieurs lieues, voulut éclaircir l'affaire. Il mit ses troupes au pas de charge, s'élança sur la grande route, et après avoir couru jusqu'à la nuit sans rencontrer âme vivante, il arriva à Nods, où il rejoignit... celui des trois régiments qui marchoit le premier, fort étonné lui-même de la lenteur du deuxième.

Ce deuxième avoit disparu sans laisser de traces, il s'étoit dissous, il avoit été enlevé sans bruit entre deux légions, sans qu'elles s'en doutassent; aventure inouïe! Et tant que dura la guerre, ses compatriotes n'en eurent aucune nouvelle.

III.

Au fond d'un hameau perdu dans les bois, une vingtaine d'officiers autrichiens réunis dans une chaumière autour d'un feu de tourbe et de pives attendoient le lever du jour. Quelques-uns d'entre eux s'approchoient parfois de la fenêtre ouverte pour écouter les bruits extérieurs, et pour voir entre les barreaux si les sentinelles veilloient sur les soldats endormis. Des brasiers projetoient sur les faisceaux d'armes une teinte sanglante; un vent furieux apportoit aux oreilles des officiers les lambeaux du mot

d'ordre échangé par les factionnaires, et les chefs reprenoient leurs entretiens suspendus. Rien n'étoit moins gai que ce bivouac : le régiment campé dans cette retraite avoit perdu beaucoup de monde en poursuivant des ennemis invisibles, et il redoutoit de nouvelles embûches dans l'étape où il étoit contraint de passer la nuit.

Au milieu de ces militaires inquiets, un étranger d'une stature vigoureuse, vêtu d'une veste d'un vert ombré sur laquelle ne brilloient aucuns boutons, ceint d'une courroie de cuir noir-mat, et les jambes couvertes d'un pantalon étroit, couleur d'écorce de sapin, gardoit un silence prolongé. Les nuances ternes de son costume empêchoient les yeux de le découvrir tout d'abord, et l'on eût pris pour un tronc d'arbre revêtu d'une mousse épaisse et jeté dans l'ombre, cet homme étendu sur le plancher, et occupé à tailler au moyen d'une serpette un petit morceau de bois. Ce personnage insouciant, pris les armes à la main par les Autrichiens, devoit être fusillé au lever du soleil, bien qu'à

voir son air calme on l'auroit cru destiné à fusiller les assistants. Fort tourmentés par leur situation, les officiers lui avoient donné pour prison leur chambre, afin de lui adresser quelques questions en françois, la seule langue qu'il parût comprendre; et, dans l'espoir d'obtenir sa confiance, ils l'avoient laissé libre d'aller, de venir, de se servir de ses mains, et même, comme nous l'avons remarqué, de couper pour ses menus-plaisirs un petit morceau de bois.

On causoit à haute voix autour de lui sans paroître s'apercevoir de sa présence, tant les officiers étoient convaincus de son ignorance de la langue allemande, depuis que l'un d'eux avoit ouvert la proposition de le mettre à mort, sans qu'il donnât le moindre signe d'émotion.

—Es-tu François ou Suisse? lui demanda enfin le major du régiment.

— J'ai l'honneur d'être natif de la Comté, répondit le captif.

— Tu es grand, beau, courageux; si tu veux nous servir de guide, au lieu de te fu-

siller, nous te ferons sergent au service de l'empereur François.

— Jheu! que proposez-vous là? de quoi serviroit à notre beau-père un tiercelet comme moi, parmi ses grandes buses?

— Qu'appelles-tu une buse?

— C'est un oiseau plus gros que le tiercelet.

— Comment se nomme le chef de bandits dont tu fais partie?

— Comment il se nomme? Oh, vous le savez mieux que moi...

— Mais explique-nous comment il a pu nous égarer ainsi en un instant, sans que les troupes qui nous suivoient nous aient secourus.

— La chose est simple : on tuoit vos premiers rangs à huit ou dix pas, sous le vent de vos compagnons séparés de vous par un brouillard que nous attendions depuis une heure pour vous attaquer; les troupes qui vous suivoient n'ont rien entendu, le brouillard est un vrai coton pour amortir le bruit.

Vos guides de droite tombent; vous croyez les *escarmoucheurs* tout proche; vous quittez la route pour les cerner, sans remarquer la courbure de la lisière du bois et le mouvement du sol. Vous avancez avec le brouillard où l'on vous pousse; très-bien! Vous opérez alors un quart de conversion, et on vous attaque à gauche. Nous n'avions pas bougé, nous...

» Puis, sans mesurer votre effet, vous faites face en arrière. A ce moment nous tuons vos sous-officiers *pour aider à vos manœuvres.* Vous croyez rejoindre la route par une perpendiculaire, et vous filez par la parallèle, grâce à un talus qui vous trompe. Sur ces entrefaites, la nuit tombe serrée comme du beurre; nous cessons le feu de peur d'attirer vos compagnons, qui sont proches maintenant; vous rencontrez une ravine blanchâtre que vous prenez pour la route, et vous la descendez au pas de course, sachant qu'il faut descendre parce que vous venez de monter. Le calcul est juste, et vous alliez sur le même plan que vos camarades,.. mais en leur tournant le dos. Tout avoit été prévu par le capitaine. Le brouillard nous dépasse, on vous *reprend,* vous

n'y sentez que du feu, mais vous ne le voyez pas. Enfin, sans soupçonner que vous avez trois fois traversé la route, vous remontez en désordre entre la forêt d'Ouhans et les Prébard. Si nous oublions jamais la côte de Saint-Gorgon et le bois de Rénedale, mon commandant, nous serons, vous et moi, bien ingrats!

— Infernale invention; ce C... est la ruse incarnée! je vois que tu as fait la guerre aussi...

— Le capitaine n'est pas une cruche, ajouta le prisonnier sans cesser de couper son morceau de bois.

— Cette province, s'écria un officier qui avoit voyagé, ressemble aux montagnes de l'Écosse. Dieu nous garde des partisans et nous donne la grâce de prendre leur chef! Son affaire sera bientôt faite.

— Le capitaine ne se laisse pas prendre, murmura le prisonnier d'un air goguenard.

— On fera de toi ce qu'on feroit de lui, *canaille françoise*, et tu déjeuneras demain avec vingt balles... à moins que tu ne consen-

tes à servir avec fidélité les alliés de la France, et à nous aider à la délivrer de ces bandits.

— On verra, on verra ; la nuit porte conseil, et demain est encore loin.

— Quel nom nous as-tu dit que tu portois? je l'ai oublié.

— Jean Mayot, mon officier.

— Tu n'as pas menti? (S'adressant au propriétaire de la cabane où ils étoient, lequel leur apportoit de l'eau-de-vie.) Comment, lui dit-il, se nomme ce coquin?

— Mon bon monsieur, je n'en sais rien, rien du tout.

— Connois-tu le capitaine C...?

— Oui, sur ma foi, je le connois; il nous fait bien des maux.

— Il me semble que ce prisonnier lui ressemble...

— Au capitaine! Cela? vous voulez rire; le capitaine est un petit, maigre et râblé; vous ne l'avez jamais vu, pour parler ainsi...

Au moment où le villageois se retiroit, Mayot lui parla bas en patois; et aux ques-

tions faites à ce sujet par un officier, le bonhomme répondit :

— Il me demandoit un verre de vin et un fagot, parce qu'il a froid.

Dès que le fermier se fut retiré, Mayot prit un air attentif, inquiet, jusqu'à un moment où une pierre lancée du dehors vint briser une vitre. Après quoi il reprit toute sa tranquillité.

Ce soldat d'aventure, doué d'esprit naturel, eut l'art de lier conversation avec les officiers autrichiens; il avoit assisté aux guerres de la république, et possédant le talent de raconter d'une façon attachante, mérite assez fréquent chez les Francs-Comtois, il se mit, tout en continuant d'équarrir sa latte de bois, à jaser sur les campagnes de Hollande, à décrire certains combats d'une façon grossière, mais amusante; allant, venant, et posant çà et là des bancs ou des officiers, pour simuler des villages ou des divisions.

Dans un moment où son auditoire étoit bien attentif, il jeta son couteau pour donner plus d'expression à ses gestes et s'écria :

— La cavalerie étoit loin... comme d'ici là; (il s'étoit approché de la porte et avoit touché le bras de la sentinelle, qui étoit demeurée immobile) : nos deux batteries étoient... comme *vers la cheminée*. Alors, les hussards partant les premiers de ce... point...

A ce mot, il revint sur le seuil, le dépassa, et sans se hâter, sans interrompre sa narration, il ferma la porte sur eux, la barra au moyen du petit morceau de bois qu'il avoit taillé à dessein, et s'échappa.

En vain le factionnaire voulut-il faire feu; notre homme avoit secoué la poudre de son bassinet lorsqu'il lui avoit touché le bras : en vain les officiers voulurent-ils le poursuivre; le prisonnier avoit enfermé ses gardiens. Ils coururent à la croisée pour crier aux armes! et le vent leur apporta l'adieu du fugitif articulé en bon allemand :

— *Auf wiedersehen, Kaiserliche; leben Sie wohl und ich auch!* (Autrement, pour le françois : Au revoir, Kaiserlikes; portez-vous bien et moi aussi!)

On lui répondit à coups de mousquet. Le

reste de la nuit fut tranquille ; nos officiers firent trêve à leurs inquiétudes ; car ils ignoroient que plusieurs de leurs ennemis fussent sous le même toit qu'eux ; ils ignoroient que la compagnie du capitaine C..., pour être sûre de sa proie, avoit pris ses quartiers dans le village, et que leur hôte lui-même, ce paysan si soumis, si zélé pour leur offrir de la viande et du kirsch-wasser, avoit passé le jour à les exterminer. Il ne suffisoit pas à C... d'avoir égaré ce régiment, il s'étoit proposé de le faire disparoître, de l'absorber tout entier, et, pour accomplir une pareille entreprise, le chef des Corps-francs n'avoit pas cent hommes.

IV.

Le régiment se remit en marche avant le jour, pour retrouver la grande route de Besançon. Le fermier dont la cabane avoit servi de retraite au corps d'officiers fut forcé de guider ces troupes le long des défilés, et malgré les menaces dont on intimida ce paysan, malgré ses protestations de loyauté, le chemin devint de plus en plus escarpé, difficile, couvert, et la matinée ne se passa point sans nombre d'escarmouches meurtrières. Les Autrichiens commençoient à trembler, à accuser leur guide de mauvaise foi et à vouloir le fusiller.

— Jésu, Maria, José! s'écrioit ce dernier

d'un air paterne, n'en faites rien! ma mort ne serviroit à personne et la vie m'est indispensable.

— Eh bien, coquin, dis la vérité, où nous conduis-tu?

— A Besançon, mes bons maîtres, par les plus courts sentiers. Il est tantôt une heure, et depuis notre village ne vous ai-je pas bien dirigés? Lorsque les corps francs vous ont attaqués au petit jour, ne vous ai-je pas mis hors de la portée de leurs canardières?

— Oui, après nous avoir laissé perdre plus de cent hommes.

— Hier, à notre ferme avez-vous manqué de rien? Ah, nous sommes bien las de Buonaparte, et vous êtes nos sauveurs!

— Hum! maître fourbe... Si tu nous trahis, ta maison et ta cervelle seront brûlées! tu ne réponds rien?

— Faites excuse, mon major; dans notre famille on ne comprend pas bien l'allemand.

— La bastonnade est un bon pédagogue et le plomb donne de la science et de la sagesse à une tête.

— Vous ne ménagez pas la poudre, murmura le guide avec une voix timide en jetant un coup d'œil craintif sur les deux soldats qui l'entouroient, prêts à le tuer au moindre signe.

A cette remarque, le *hauptmann* se mordit la moustache ; il se souvint que les munitions du régiment étoient presque épuisées, et pour dissimuler son anxiété il demanda :

— Quelle est cette roche, là-bas, penchée sur un précipice?

— C'est Hautepierre, mon capitaine, sous votre bon plaisir.

— Hautepierre : l'endroit est bien nommé. Ne peut-on éviter ce défilé où tu nous introduis? Ne peut-on tourner à droite du bois qui couronne ce talus et laisser à gauche cet étroit sentier perché à la cime d'une ravine presque verticale?

— Où voyez-vous donc tout cela?

— Devant nous, c'est là que tu nous conduis : ce passage est... fatigant.

— Jésu, Maria! ce n'est qu'une motte de terre! Les choses paroissent plus grosses de loin; c'est l'effet de la distance. Nous pouvons au surplus prendre à droite, sans un péril trop... trop grand.

— Que risque-t-on?

— Oh! rien. Il est vrai qu'on se rapprocheroit du chemin d'Ornans, occupé par deux bataillons de la garde de l'usurpateur, comme vous dites; et de Vuillafans, toujours rempli des brigands du capitaine C...; mais...

— Il suffit, nous suivrons le défilé. Guide, à la moindre apparence de trahison...

Ce n'est pas sans raison que le hauptmann s'inquiétoit. Les troupes suivoient en ce moment un sentier étroit, entrecoupé d'arbres, au bord d'une crevasse de deux mille pieds, creusée par la Loue que l'on entend mugir au fond du précipice. Les deux lèvres de cette longue et profonde plaie sont bordées d'énormes roches à pic, du haut desquelles les yeux plongent avec effroi sur de vertes prairies

presque verticales, entremêlées de bosquets de cerisiers. Au loin, l'on entrevoit le clocher blanc et conique de Mouthier, qui cherche à poindre hors de l'abîme. Quelques cascades imprévues excavent largement ce chaos majestueusement composé, dans son sublime désordre ; on les entend retentir sans les voir. Ici, la transition est si brusque entre le climat de la plaine et celui de la montagne, que, des environs de Hautepierre, l'œil découvre à la fois le sapin du Jura sur le plateau, et, dans ces dernières sinuosités qui terminent le vallon de la Loue, les vignobles du bas pays.

A peine avoit-on pénétré depuis vingt minutes dans cette lugubre solitude, et descendu jusqu'à mi-côte, qu'à un endroit en face duquel est couchée sur le flanc une montagne triangulaire bordée d'un triple galon de rochers, l'un des officiers qui marchoit en avant s'arrêta pour faire remarquer à ses compagnons un feu qui brûloit au milieu du chemin. Le moindre incident prenoit de l'importance, et l'on redisoit en regardant de tous côtés avec défiance :

— Du feu! du feu sur cette route......

Et les yeux se dirigeoient sur le guide qui murmura :

— On l'a placé là tout exprès pour allumer ma pipe.

A ces mots, il tira son brûle-gueule et prit un charbon. Il fut interrompu par le major, qui, pour cacher son trouble aux troupes démoralisées, demanda le nom de deux oiseaux qui combattoient sur leurs têtes.

— C'est un *tiercelet* qui mange une *buse*, répondit le paysan. Le major se souvenant de la comparaison faite au bivouac la veille au soir, entre ces deux animaux, par le prisonnier de Saint-Gorgon, murmura : — Je comprends; le plus petit dévore le plus gros...

Comme il y révoit, une balle morte tomba à ses pieds.

— Regardez! s'écria soudain le guide en dirigeant brusquement leur vue sur la montagne.

Chacun suivit cette impulsion sans rien voir d'étrange, et quand on se retourna du côté du guide, on l'aperçut lancé au milieu de la ravine escarpée, et roulant avec une vitesse inouïe sur une mer de cailloux ronds qu'il emportoit avec lui et qui se précipitoient comme une cascade, en produisant le fracas du tonnerre. On ne put tirer sur le fuyard, parce qu'il tenoit serré contre sa poitrine un des soldats ses gardiens, auquel on l'avoit attaché. Tous deux s'éloignèrent comme une avanlanche, disparurent, reparurent, et les Autrichiens, qui n'osoient les poursuivre, n'eurent pas le temps de voir la fin de leur course miraculeuse, car leur attention fut appelée d'un autre côté par un bruit semblable à celui d'une montagne qui marche.

Avant qu'ils pussent faire un pas ou pousser un cri, deux sapins équarris, longs de quatre-vingts pieds et lancés du sommet de la montagne parallèlement à la route, s'étoient rués avec une violence épouvantable sur le sentier; et sans même être ralentis par cette foible digue de pierres et d'hommes, ils pour-

suivoient leur terrible course, renversant tout sur leur passage, broyant les soldats sur les roches, bondissant sur ces malheureux précipités pêle-mêle avec des blocs, et faisant d'énormes soubresauts jusqu'au pied de la montagne.

En vain ceux qui échappèrent voulurent-ils, en regagnant l'issue du défilé, s'y rallier; les corps-francs avoient garni le passage, et ces tirailleurs inépuisables, embusqués à chaque extrémité, tuoient un à un, avec des fusils tyroliens, leurs ennemis désespérés. Bientôt une grêle de rochers, de balles, de souches, balaya l'étendue de la ravine; le sol entier paroissoit prêt à s'ouvrir, le tumulte étoit affreux, le fracas épouvantable.

Le sentier défoncé demeura désert, et le régiment fut entraîné en masse au fond de la vallée parmi les pierres amoncelées dans le lit de la Loue. Les munitions étoient épuisées, le nombre des combattants réduit au tiers, et la bande comtoise qui redoutoit de se montrer, de peur de donner lieu par sa foiblesse numérique à une résistance extrême, faisoit

rouler sur les vaincus quelques quartiers de roc. Les Autrichiens, couverts de boue, de glace, de sang, cherchoient dans les nuages ces invisibles démons, tombés d'en haut sur eux pour les détruire. Enfin, un personnage d'une taille haute et carrée descendit la ravine : arrivé à portée de la voix, il déposa son arme, souleva son chapeau et attendit. Deux hommes, dont l'un soutenoit l'autre, grimpèrent jusqu'à lui en s'aidant des ongles, et le montagnard leur cria :

— Que voulez-vous ?

— Capituler.

— Où est votre colonel? demanda l'émissaire des vainqueurs en voyant un major se présenter.

— Mort !

— Et son lieutenant ?

— C'est moi qui lui succède.

Un sourire glorieux rayonna sur le visage du partisan ; il se frisa la moustache avec complaisance, et rabattant ses noirs sour-

cils sur ses prunelles claires, il dit au major :

— Avancez donc, et renouons amitié !

L'officier reconnut l'audacieux prisonnier de Saint-Gorgon.

— Je ne remettrai mon épée, s'écria-t-il avec dépit, qu'entre les mains du capitaine C...

— Donnez-la donc, mon brave, au capitaine C..., répliqua l'autre avec un éclat de rire, en étendant la main pour la recevoir. Le major le contempla avec stupeur et lui remit son arme.

— Je conçois vos regrets, ajouta C... Il falloit hier suivre l'avis du *hauptmann* et me fusiller avant le souper.

Décimé, privé de poudre, entassé au fond d'un trou, paralysé par la terreur, le régiment ennemi étoit à la discrétion de C... Il fit avancer quatre à quatre les soldats vaincus, à de longs intervalles, et ne montrant ses compagnons qu'avec une discrétion incroyable, il

remit entre leurs mains des hommes désarmés que les terribles corps francs attachoient ensemble avec solidité. Trois groupes furent formés : celui de l'avant-garde, composé du lieutenant Jacquin et de vingt-cinq hommes, entouroit la moitié des officiers ennemis qui avoient survécu à leurs désastres. Le corps central étoit composé en grande partie de soldats blessés ; trente-cinq hommes armés jusqu'aux dents les suivoient, et le capitaine C... formoit l'arrière-garde avec les officiers les plus dangereux et les plus alertes. Derrière lui, vingt-cinq lurons étoient prêts à mettre en joue l'état-major autrichien au premier signal. La disproportion entre le nombre des captifs et celui des vainqueurs étoit monstrueuse : il faut connoître les soldats autrichiens, machines incapables d'exister sans chefs ; il faut avoir vu un seul voltigeur françois pousser devant lui six Allemands à coups de crosse, pour comprendre que les officiers étant bien maintenus, le reste n'étoit plus qu'un troupeau. Les trois compagnies ne furent réunies qu'à la nuit close, et jusqu'au lendemain ces Autrichiens igno-

rèrent que leur régiment avoit été enlevé par quatre-vingt-cinq hommes.

On marcha toute la nuit dans le silence le plus rigoureux : au lever du jour, C... fit faire halte à ces troupes harassées, auxquelles il ordonna de retirer leurs bottes, leurs souliers et de les remplacer par des linges noués et entortillés autour du pied. Il donna l'exemple de cette étrange toilette. Après quoi, glissant un homme armé d'un couteau à côté de chaque officier garrotté, il rassembla tout le corps de troupes, tira le major à part et lui dit :

— Besançon est bloqué par votre armée à qui toutes les hauteurs appartiennent...je vous mène à Besançon.

— A Besançon ! répéta le major stupéfait.

— Ville superbe, toute en pierres de taille, où vous aurez de l'agrément.

— *Mein gott!* Vous êtes un diable !

— Je suis obligé de passer sous vos avant-

postes : un chemin creux nous cache aux regards ; le bruit seul pourroit nous trahir, voilà pourquoi j'ai supprimé les bottes. Vous allez commander à vos officiers, à vos soldats, le silence le plus profond et l'imitation la plus attentive des manœuvres du premier rang, sous peine de mort. Un coup de sifflet, major, et par le sangdieu ! vous périssez tous de mort subite. Parlez à vos Kaiserlikes, j'écoute... (et il montra son couteau.)

Ces mesures prises, on abandonna les chemins, pour franchir certains taillis assez bas, puis on traversa les vignes en rampant avec lenteur, sous l'ombre des créneaux de la *Chapelle des Buis*, couronnés, hélas ! de l'aigle à deux têtes, doux et cruel aspect pour les prisonniers. On découvroit même au loin les sentinelles autrichiennes, et C... ne sembloit pas ému. Parvenus au dernier revers des montagnes, les partisans virent sous leurs pieds les eaux bleues du Doubs au fond d'un étroit vallon, et la ville derrière l'amphithéâtre de rochers qui la protége. La fraîcheur du matin ranima leur courage ; leurs regards plon-

geoient déjà dans la seconde enceinte. C... passa à leur tête et dit aux Autrichiens :

— Ici, nous marchons à découvert sous le feu de l'ennemi : vos frères en tirant sur vous nous donnent une leçon de philosophie. En avant!..

Saisissant chacun leurs hommes, les corps francs s'élancèrent aussi prompts qu'une compagnie de perdreaux qui vole à rase-terre, et parcoururent l'espace qui les séparoit de la première porte de ville, cachée derrière un pan de roche vive. Les assiégeants eurent à peine le temps de lancer quelques balles perdues, et de voir dégringoler cette horde sortie comme par miracle du sein de la terre; ils ne s'avisèrent pas de soupçonner en elle les débris du régiment disparu naguère d'une manière inexplicable pour eux.

Peu de temps après, les alliés furent contraints de lever le siége; l'aigle à deux têtes ne put faire tomber l'aigle de l'ancienne ville impériale, des deux colonnes auxquelles il se tient cramponné.

— Eh bien, dit C... au capitaine de service, quand ses prisonniers eurent courbé la tête sous le guichet de la porte de Malpas ; eh bien, Deschamps a eu tort de parier que je ne prendrois pas un régiment tout entier. Il a perdu.

— La gageure étoit-elle forte ?

— On ne doit pas se ruiner, entre amis ; l'enjeu est de dix canettes de bière.

LES DEUX
MASQUES DE FER.

LES DEUX

MASQUES DE FER.

I.

LE DERNIER JOUR D'UN FAVORI.

— J'y ai pensé plus que je ne le devois pendant la moitié de la messe, et je demeure indécis; restons-en là, de grâce; vous êtes rancunière, madame, et Louvois est un jaloux.

— Il est vrai, répondit la marquise de Montespan, que mes déplaisirs sont légers; mais oublions ce qui me touche : comment pourrois-je endurer, sire, que l'honneur de Votre Majesté devienne le jouet d'un fat

que vous avez tiré de la foule, et qui reçoit vos bienfaits d'un air protecteur; qui brise et lance à vos pieds son épée d'un air matamore, qui vous jette des démentis, qui se montre enfin plus riche d'ingratitude que vous d'indulgence?... En retour de ces loyaux services, Lauzun est général en Flandre et capitaine des gardes.

—J'en suis honteux, mais je l'aime; n'est-il pas trop peu pour que je le craigne? Ce vaurien est aimable, il se fait tout pardonner. L'habitude, les souvenirs, tout m'attache à lui, c'est un bon compagnon, et à certaines heures de solitude je me prends à sourire des anciennes folies de ce pauvre Péguilhem.

— S'il s'agit de son mérite personnel, dit la marquise changeant de tactique, je suis d'accord avec Votre Majesté. On n'a pas meilleur air, on ne sauroit plaire davantage; quant à l'esprit, on sait qu'il en a, et du plus fin. Au dernier bal où nous dansions devant vous, sire, on faisoit, à notre sujet, des remarques... si flatteuses pour lui, si agréables pour moi, que je ne les saurois répéter. Il ne s'est vu

personne, depuis le surintendant, de qui les dames d'honneur fussent plus affriandées.

Le roi devint rouge, se mordit les lèvres en pensant à Fouquet et à madame de La Vallière, et il repartit, d'un ton sec :

— Lauzun est un fat, les dames d'honneur, des folles que j'enverrai au faubourg Saint-Antoine, avant qu'il soit peu.

— Avouez-le, sire, la grâce fait tout pardonner ; le comte est charmant, disiez-vous ; je dois penser comme Votre Majesté. Ce qui m'en plaît, c'est qu'il vous imite en parlant ; il copie vos habillements, votre allure ; il n'est qu'un peu moins grand que Votre Majesté... Si le cœur n'avoit de bons yeux, Louis, il pourroit s'y tromper.

— Non certes, ou bien il pécheroit volontairement. Sa tournure est grêle...

— Mais élégante et souple.

— Puis, il a tout au plus cinq pieds.

— Et Votre Majesté a près d'un pouce ; je n'y songeois pas d'abord.

— Fût-il grand comme François Ier, madame, je ferois à vous et à moi l'honneur de ne rien craindre.

— Louis !.. mon roi, je vous remercie, et je reviens comme vous de mes préventions contre Lauzun. Votre faveur est bien placée, Louvois a tort, et nous le gronderons. Le comte n'a-t-il pas fait ses preuves ? C'est aujourd'hui le vingt-cinq novembre ; l'an passé, à pareille époque, ce gentilhomme obtenoit de vous la main de la fière et belliqueuse héroïne d'Orléans et de la Bastille, de cette amazone que seul il a vaincue.

— C'est là une faute que nous avons réparée, ajouta Louis XIV piqué au vif.

— Il vouloit à toute force vous être allié de quelque manière... noble effet d'une tendre affection.

A ce moment, monsieur de Lauzun parut à l'extrémité de la grande galerie, où cet entretien avoit lieu ; enhardi par sa charge de capitaine des gardes, par la faveur dont il étoit l'objet et par son audace ordinaire, il s'approcha quelque peu ; un signe de la mar-

quise l'attira tout à fait. Il découvrit sur le front du prince un nuage de pourpre et observa que sa présence changeoit le texte de la conversation. Mais madame de Montespan, dont il se défioit, en mémoire de ses torts envers elle, bien qu'elle lui fît bon visage en public, le raffermit en lui disant :

— Comte, ne vous éloignez pas, j'aurai de quoi vous parler ce matin.

Il s'inclina, et Louis XIV, mécontent, salua sa maîtresse en murmurant :

— Madame, Dieu vous garde! (Il ajouta) : Bonjour, Lauzun, et leur tourna le dos.

— Venez! reprit la marquise en posant la main sur le bras de monsieur de Lauzun, avec qui elle se dirigea du côté de son appartement, tandis que Louis, les observant de loin, grommeloit entre ses dents la formule ordinaire de ses impatiences : — On verra, on verra...

Dès qu'ils furent seuls, le favori et la favorite; cette dernière ouvrit un meuble de Boule d'une grande richesse, tira d'un coffret plusieurs rubis assez gros, quelques diamants

montés à l'antique, et, masquant son visage d'un bienveillant sourire, elle prit la parole d'une voix amicale.

— Plus d'une fois, monsieur de Lauzun, et sans aucun scrupule, j'ai profité de vos connoissances en fait de bijouterie. Vous avez bien voulu vous charger de surveiller la monture de quelques diamants, et personne mieux que vous ne sait diriger le goût d'un lapidaire. L'occasion se présente de me rendre un nouveau service, je vous le demande en amie. Prenez cet écrin ; il renferme des pierres que le roi souhaite de voir à mon cou aux prochaînes fêtes de Sainte-Catherine, veuillez les porter à Paris aujourd'hui même et recommander ce travail aux soins de René. Demain, après le petit-lever, vous m'apprendrez le succès de votre commission.

Et comme elle vit que Lauzun préoccupé l'observoit avec méfiance, elle ajouta :

— Si vous ne partiez à l'instant, cette entrevue seroit sans prétexte aux yeux du roi, qui en compte les minutes. J'avois à vous donner un avis ; écoutez et soyez discret. Sa Majesté,

vous trouvant assidu auprès de moi, en a conçu quelque humeur, et mes efforts pour vous défendre ont été maladroits, ou mal interprétés; nous sommes sans reproche, il est vrai; mais soyez prudent à l'avenir. Je profiterai de cette journée où Louis ne vous verra pas, pour l'apaiser.

— Que vous êtes bonne et sincère! murmura le courtisan avec un sourire un peu sardonique.

— Croyez-moi, comte, faisons un traité d'alliance : vous tenez des secrets que je désire empêcher de sortir de votre bouche; je puis, moi, miner l'édifice de votre fortune; soyons donc amis. A propos : gardez-vous du marquis de Louvois; votre commandement à l'armée du Nord lui porte ombrage et il vous déracine de son mieux; il le faut prendre avec du miel. Au revoir; partez vite et revenez tôt.

Le voyant encore troublé, la marquise acheva de l'éblouir en mettant sa fatuité en jeu. Lauzun, rempli d'orgueil, crut découvrir en elle quelques signes d'un tendre intérêt; il baisa les doigts de la favorite,qui les lui

pressa imperceptiblement sur les lèvres, et ayant fait seller trois chevaux, il prit la route de Paris, suivi de deux valets.

— Grâce à Dieu, s'écria madame de Montespan, m'en voici délivrée! envoyons querir monsieur de Louvois.

Peu d'heures après ce colloque, le comte de Lauzun, assis sur un escabeau dans une arrière-boutique de la rue Saint-Nicaise, traitoit avec gravité des matières de joaillerie. Debout à son côté, René Cardillac, petit homme musculeux, trapu, dont la lèvre supérieure faisoit une moue perpétuelle, et qui tenoit sans cesse un œil plus ouvert que l'autre, deux traits ordinaires aux gens qui travaillent journellement sur de menus objets, Cardillac contournoit avec de la cire et des fils de passementerie le modèle d'une garniture de collier. Ses doigts gros, anguleux, noirs, ridés, vigoureux et difformes comme le sont d'habitude ceux des artisans doués d'une grande adresse des mains, fléchissoient avec une égale facilité le fil d'archal et le brin d'argent. René étoit dans le feu de l'invention, et, tout en

opérant, il émettoit avec volubilité ses théories, joyeux d'avoir affaire à un personnage digne d'admirer les merveilles d'un aussi grand ouvrier.

Dès que la commande fut faite, Lauzun, chargé de certains joyaux précédemment arrangés pour madame de Montespan qui les attendoit, remonta à cheval avec ses gens. Ils avoient tout au plus fait trois pas, lorsqu'un homme du peuple s'en vint piétiner sous les jambes de leurs montures, en s'écriant :

— Ah, monsieur, monsieur, quel bonheur ! c'est le ciel qui vous envoie !

Le comte reconnut un paysan du village de Lauzun, enfant d'un fermier des domaines paternels ; et retenant la bride de son cheval, il répondit :

— Eh ! c'est Leconte, mon vieux compagnon d'enfance, et jadis le plus merveilleux dénicheur d'oiseaux de toute la châtellenie de Lauzun ! Que fais-tu là ?

— Je m'accoutume à mourir de faim. Monsieur Cardillac, mon maître, a daigné, pour me mettre à la porte, démancher son balai

avant-hier. Depuis lors je n'ai mangé qu'un hareng à crédit. Rejetant la peur et la vanité, pensant qu'il est parfois à propos d'*y mettre du sien*, j'ai imploré la clémence du bourgeois inflexible comme le bâton qu'il me montroit de loin. Enfin, monsieur le marquis de Péguilhem, le désespoir me prend, et si vous ne me faites point souper ce soir, les poissons de la Seine souperont du pauvre Jean Leconte.

— Ce seroit dommage, mon pauvre garçon. Un de mes compagnons va te céder son cheval, tu me suivras à Versailles où nous réparerons les brèches de ton estomac. Aie donc une heure de patience et raconte-moi tes malheurs en guise de passe-temps. D'abord, que n'es-tu venu me trouver au début de tes infortunes ?

— C'est qu'on m'auroit reconnu. Monseigneur ignore que j'ai l'honneur d'être déserteur des dragons du roi.

— Bon! et c'est à leur général que tu fais cette confidence ?

— Je suis plus malheureux que coupable ; car d'ordinaire mes meilleures intentions suc-

cèdent mal et l'on me croiroit ensorcelé. Au sortir de notre village de Lauzun, j'entre au service de madame votre tante, et j'ai l'heur de lui plaire. Un matin, elle me charge de porter au plus vite une lettre au marquis de Pézenas. Désireux de me rendre utile et de faire mieux que bien, je cours dire à mon maître : — Monseigneur n'a rien à faire dire au jeune marquis de Pézenas ? Je lui porte une lettre de madame, et par la même occasion... Il ne me laisse point achever, se saisit de la lettre, et me congédie en disant : — Il suffit, je dois chasser par là, et je la remettrai moi-même.

» Le lendemain, madame votre tante me faisoit jeter à la porte. Jamais je n'ai su pourquoi.

» Peu de temps après, je rencontrai monsieur votre père, qui me conseilla de m'aller présenter de votre part à madame de Bâville, femme de l'intendant du Languedoc; superbe dame! On m'avoit dit vrai, le nom de votre seigneurie fut un talisman ; l'intendant me questionna à votre sujet, et tint sur vous les

propos les plus flatteurs : c'est une femme, par ma foi, qui vous estime.

— Bien, bien, s'écria Lauzun avec un ton de fatuité, je lui connoissois cette estime pour notre personne... Ensuite ?

— On m'ajourne au lendemain, à midi. Leconte, me dis-je, manifeste ton zèle, c'est ici l'occasion d'*y mettre du tien* et de te montrer empressé. Donc, je n'attendis pas midi : dès sept heures, je levois le marteau de l'hôtel, où l'on dormoit encore : un gros garçon me voulut mettre hors ; mais je lui enjoignis de réveiller madame qui m'attendoit, et comme il hésita, je le clouai d'un : — Vous direz que c'est *Leconte, de Lauzun*. Il me salue (sans doute elle m'avoit recommandé à sa gent) ; ma commission se fait ; les sonnettes sont en branle, les caméristes se trémoussent, enfin, l'on me conduit à l'appartement, où ne pointoit qu'une fine lueur, colorée en rose par les rideaux. A peine y voyoit-on assez pour apercevoir, sur un flocon de dentelles, le bras de l'intendante encore au lit. — Berger trop hardi, dit-elle d'une voix traînante, en se détournant avec

lenteur; quelle est cette idée pastorale? Ne devrois-je pas me plaindre de l'audace que montre, en me surprenant ainsi, *le conte de Lauzun*?

« On ne m'avoit jamais si bien accueilli. Voici une dame bien élevée, pensai-je, faut lui répondre; Leconte, *mets-y du tien*. L'obscurité me rendoit moins poltron, je toussai, et d'un ton bien humble : — Madame, je suis très-honoré par rapport aux honnêtetés que... vous avez l'honneur de me dire, et...

» Je n'eus pas loisir de glisser un mot de plus. Tout à coup, l'intendante, écartant ses rideaux, me regarde et s'écrie : — Quel est ce drôle? Que fait là ce coquin, ce manant, ce maraud?... et sans cesser de m'injurier et de pousser des cris, elle se pend des deux mains à plus de dix sonnettes: le carillon m'étourdit, la frayeur me rend muet, et je suis encore tout hébété, que déjà quatre gredins ornés de bâtons m'ont assommé et traîné jusqu'au milieu de la rue.

» Riez tant qu'il vous plaira, poursuivit l'infortuné d'un air chagrin, dès que le comte

de Lauzun eut à demi réprimé plusieurs accès de fou-rire ; mais cette dame étoit un peu timbrée, ou par trop capricieuse, et je n'aime pas ce genre de caractère. Dégoûté, par ces deux aventures, du service des dames, je renonçai au beau sexe et fis ma retraite aux dragons du roi. Je rejoignis le corps à Paris, d'où nous fûmes à Orléans, et comme je m'appliquai à être bon soldat, comme *j'y mis du mien*, tout alla pour le mieux. Mais un soir qu'un détachement des nôtres cernoit la maison de plaisance d'un gentilhomme qu'on devoit arrêter, je fus posté au seuil d'une porte qui donnoit sur les jardins. C'étoit la nuit : une dame vint m'offrir une grosse somme pour que je fermasse les yeux. Mon devoir étoit de refuser ; je fis mon devoir, et elle tomba évanouie. Un soldat n'est qu'un homme ; la pitié me saisit, je la transportai à deux pas, dans une salle basse où je ne pus la faire revenir. Il fallut la secourir longuement ; *j'y mis du mien*, oubliant le reste, si bien qu'au bout d'une heure, une soubrette entra et dit : — Notre maître est évadé. La dame alors se trouva guérie, me remercia,

m'offrit de nouveau une récompense que je refusai, et comme j'allois retourner à la caserne, la servante, par bonté d'âme, m'apprit que la compagnie étoit rentrée, le couvre-feu sonné depuis long-temps, et que je n'avois plus qu'à fuir ou à être pendu.

» Entre ces deux partis je ne balançai guère, et je m'en vins à Paris, où la fortune me plaça chez le sieur Cardillac, lequel m'aima parce que, disoit-il, je suis bête et ne connois personne. Hier matin, après un bon office que je lui avois rendu, en y mettant du mien, il me chassa avec une telle colère, que ce n'est point par la porte que je suis sorti de son logis. Vous le voyez, monseigneur, je suis poursuivi par la destinée.

— Ta mauvaise fortune est contagieuse, et tu portes malheur, répliqua le comte. Le jour où tu as quitté Lauzun, je t'ai rencontré au moment que je venois de me rompre la jambe. Trois ans plus tard, c'est toi qui m'as annoncé la mort de mon père. Quand je fus, il y a dix-huit mois, mis à la Bastille, tu faisois partie de l'escorte : tu es déjà mêlé à ces trois

vilains souvenirs. Dieu veuille que ta funeste étoile soit éteinte! Mais, dût-elle m'être fatale, tu fais partie de ma maison et je ne laisserai pas un de mes vassaux sans gîte et sans pain.

Le comte de Lauzun prononça ces mots d'un air assez triste, et l'entretien en resta là. Déjà la soirée s'étoit assombrie, un vent noir gémissoit sur les arbres dépouillés. Nos voyageurs chevauchoient en silence, en regardant s'allumer l'une après l'autre les étoiles du ciel, ensevelies bientôt dans un brouillard grisâtre qui enveloppa l'horizon. Au bout de quelques instants, le bas de ce manteau brumeux parut constellé d'une triple rangée de diamants; c'étoient les lumières du château de Versailles. Plus elles grandissoient, plus M. de Lauzun sembloit absorbé. Le souci, qui loin de monter en croupe, comme l'a prétendu le plus insoucieux des poètes, nous devance et chevauche plus vite que le coursier blême de la mort, rongeoit l'âme de notre gentilhomme. Sa position lui apparoissoit dans tous ses périls, il entrevoyoit les ronces, les précipices de la route, et les enne-

mis embusqués çà et là pour lui tendre piége; Louvois, les princes du sang, leurs partisans, le roi peut-être, madame de Montespan peut-être aussi...

Il est vrai qu'une distraction s'étoit offerte au comte. De temps en temps, dans le lointain, soit en avant, soit en arrière, on entendoit les fers d'un cheval, et l'égalité parfaite du trot, sa simultanéité avec le pas des montures de nos trois personnages, indiquoient le voisinage d'un animal dressé aux manœuvres, à l'allure même des chevaux des écuries royales. Lauzun, s'imaginant qu'il étoit suivi, désireux de sortir d'incertitude, pressa le pas, s'arrêta, passa de l'amble au galop, sans réussir à dépister son invisible Argus.

Dès qu'il eut franchi la grille, le comte de Lauzun crut voir cet inconnu se diriger du côté de la grotte de Thétis, à l'endroit où plus tard on a construit la chapelle ; il ne le suivit point, car les airs de défiance, à la cour, se prennent parfois pour des aveux, et il monta l'escalier de son logement, suivi du seul Leconte. Le long du corridor, il remarqua

des soldats qui se promenoient silencieux ; il y fit peu d'attention et entra dans son antichambre, puis dans la salle à manger, sur la table de laquelle il posa son coffret de pierreries.

Un officier s'y trouvoit, assis devant une grande cheminée contre le chambranle de laquelle étoit appuyée une épée nue. Lauzun fut fort surpris de reconnoître M. de Rochefort, capitaine des gardes, son ennemi déclaré. Celui-ci se leva, et Lauzun, observant qu'il ne se découvroit pas, ne put s'empêcher de s'écrier : — Diantre, j'en tiens !

— Monsieur de Lauzun, dit l'officier en saluant de la pointe du glaive, je vous arrête.

— Je vous en félicite ; la commission doit vous sembler charmante, mais la joie sera courte, je cours parler à Sa Majesté.

— Le roi et la cour sont à Saint-Germain ; nous n'y passerons pas ce soir.

— Où donc allons-nous?

— Notre premier relais est à la Bastille.

— Mais, si j'écris à l'instant à Mademoiselle...

— Son Altesse royale est exilée à Choisy.

— Heureux, s'écria Lauzun avec amertume, ceux que leur médiocrité préserve de la faveur des rois! c'est toujours ainsi que l'illusion est dissipée. Ils ne nous pardonnent pas l'affection qu'ils n'ont plus pour nous, et se vengent de nous avoir aimés. Bon soldat, médiocre de toute façon, vulgaire en fait de sentiments, confondu dans la foule, vous êtes à l'abri, monsieur de Rochefort, de ces revers cruels, comme aussi de ces destins enviés, et votre importance se bornera toujours à vous dédommager de vos génuflexions devant l'homme de la veille, sur le disgracié du lendemain. Voici donc un jour de fête! Profitez-en, monsieur, et faites durer le plaisir.

— L'agrément d'être en votre compagnie me semblera toujours assez prolongé. Afin de n'en pas abuser, souffrez que je vous fasse observer que les chevaux nous attendent.

Lauzun, fort agité, se promenoit à grands pas, songeant à la marquise de Montespan, aux jalousies de Louis XIV, à madame de La

Vallière, et à Fouquet, autre favori enseveli depuis huit ans sous les créneaux lugubres de Pignerol !

Il voulut écrire au roi ; mais Rochefort avoit reçu l'ordre de brûler toute lettre, fût-elle pour le monarque lui-même.

— Cœur dur et foible! murmura le prisonnier ; digne fils de Louis XIII...

L'imprudence de ces paroles le rendit à son audace ordinaire. — Venez donc, monsieur, ajouta-t-il d'une voix ferme, je vous dédaigne trop pour vous haïr et pour vous lier par la rancune à mes souvenirs. Je sors du monde en vous pardonnant, et déjà même je vous ai oublié.

Et Lauzun, enfonçant son chapeau sur ses yeux, sortit au milieu des soldats qui composoient l'escorte.

Dès que l'appartement fut évacué, un homme souleva, pâle de terreur, une tapisserie et murmura d'une voix tremblante :

— Voilà mon maître perdu : si ce damné de Rochefort, mon ancien colonel, m'eût dé-

couvert, j'étois mort. Que faire? Prenons d'abord ces joyaux, ils pourront nous servir. *En y mettant du mien*, peut-être serai-je utile à mon pauvre seigneur. Efforçons-nous de souper, c'est le principal, et demain nous chercherons à raconter ceci à la grande Mademoiselle.

Avant que de s'évader, Leconte se mit aux écoutes sur le haut de l'escalier au bas duquel on entendoit les pas des hommes d'armes; les derniers mots de l'infortuné arrivèrent jusqu'à lui.

— Donc, demandoit-il, notre premier relais est à la Bastille.... où sera le dernier? Quand aurai-je la satisfaction de vous dire adieu, monsieur de Rochefort?

— L'autre semaine, monsieur le comte, et sur le pont-levis du château de Pignerol.

II.

PÉGUILHEM.

Au fond d'une province éloignée de la cour, à l'ombre d'un pauvre manoir de Gascogne, le fils cadet d'un gentillâtre obscur s'étant un soir endormi, fit des rêves d'une splendeur étrange et démesurée. Il songea qu'arrivant pauvre et sans appui à la cour du plus somptueux monarque de l'Europe, il devenoit tout à coup l'inséparable compagnon de ses plaisirs et l'objet continuel de ses faveurs. Honneurs, titres, tout ce qui constitue la grandeur et satisfait l'orgueil le recherchoit d'une façon miraculeuse. Le petit officier devenoit capitaine, puis colonel d'un régiment de gentilshommes, puis général, et enfin chef

suprême d'une armée de soldats et de courtisans, de dames et de princes, au milieu desquels brilloit le grand roi. Bientôt l'amour lui apportant son tribut, prosternoit à ses pieds le plus grand parti du royaume, la comtesse d'Eu, la duchesse d'Aumale, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle, petite fille de Henri IV, Mademoiselle, cousine de Louis XIV, Mademoiselle enfin, le seul parti qui fût digne de Monsieur, comme l'a dit, en passant par tous les degrés de l'étonnement, la marquise de Sévigné. Ensuite, ce favori de la fortune, devenu le plus riche seigneur de France, brisoit son épée contre les fleurs de lis d'or; il abaissoit son maître, le plus vain, le plus despote des rois; et loin d'expier son audace, il consentoit à peine à recevoir son pardon : il rejetoit avec dédain le baton de maréchal, et se faisoit prier avant que d'accepter un brevet de capitaine des gardes, et une commission de général en chef.

Enfin il se réveilla, ce gentillâtre gascon, souriant encore; non plus dans la chétive et rustique demeure de son père, mais dans la

nuit épaisse et glaciale d'un cachot, loin du théâtre de ses gloires, au delà des Alpes ; séparé du monde par ces immenses montagnes au flanc desquelles est accroupie une lugubre forteresse aux murailles de granit.

Ce rêve doux et cruel, c'est la vie de Péguilhem, comte, puis duc de Lauzun.

La furieuse énergie de ce *petit homme blondasse, mais d'agreable façon*, comme Saint-Simon le dépeint, et la vigueur de son corps frêle et de maigre apparence, lui firent très-bien endurer les premières tortures de sa captivité à Pignerol. Son courage ne se démentit pas, et les angoisses dont est assaillie l'âme d'un homme au secret durant plusieurs mois, ne l'abattirent point. Mais plus tard, semblable aux arbustes privés de lumière, il pâlit, se dépouilla de sa verte jeunesse, et sembla prêt à mourir. Les progrès de sa maladie de langueur furent assez rapides, et sa situation assez désespérée, pour qu'on jugeât à propos d'envoyer un confesseur au pied du lit du moribond.

Un prêtre se présenta ; mais sous prétexte d'une foiblesse excessive, d'un malaise trop

grand, Lauzun refusa de l'entretenir. Cependant, comme son état s'aggravoit de jour en jour, il demanda de nouveau un ecclésiastique qu'il renvoya comme le premier, disant qu'il préféroit un père capucin, et qu'ayant toujours eu pour l'ordre de Saint-François une estime particulière, et pour directeur un religieux de cette règle, il ne vouloit point renoncer à cette habitude. On finit par déférer à sa demande.

Voici quelle étoit la pensée du comte de Lauzun : au milieu des idées sombres et de la profonde mélancolie dont son mal étoit aggravé, ce malheureux, sur le grabat où il grelottoit la fièvre, consumoit sa nuit perpétuelle à chercher le dénouement probable de son aventure. Son imagination lui représentoit les issues les plus terribles, un appareil de tortures, de bourreaux avec des haches, et un billot scellé au centre de quelque caveau muet. Il songeoit sans cesse au sort de Nicolas Fouquet, cette autre idole des femmes, cet autre ami de Louis XIV. Or, comme Fouquet, depuis huit ans, gémissoit en un coin du fort de Pignerol (où? Lauzun l'ignoroit), ce der-

nier évoquoit les traits du surintendant qu'il avoit autrefois regardé de bien bas, et entre ces deux désastres il trouvoit des analogies effrayantes. Le nouveau disgracié n'avoit vu personne; aucun bruit ne parvenoit à ses oreilles, et depuis la condamnation de Fouquet, la cour, où son nom ne se prononçoit jamais, n'avoit eu de lui aucune nouvelle. C'étoit le tombeau que cette prison.

Exalté par la maladie, M. de Lauzun se demandoit si cet infortuné vivoit encore, s'il ne se trouvoit point à ses côtés, ou bien s'il n'étoit pas plus proche encore, au-dessous de lui et recouvert par la terre noirâtre du cachot. Pignerol enfermoit encore, disoit-on, un captif mystérieux, dont le nom étoit un secret mortel, dont les traits étoient inconnus, et à propos de qui l'on n'osoit déchiffrer les lambeaux épars d'une effroyable légende.

Lauzun en avoit ouï parler, et dans les surexcitations de la fièvre, l'image de Fouquet et celle des bourreaux se mêloient à l'apparition d'un fantôme. Depuis long-temps, par une illusion connue de ceux qui ont souffert

les tourments prolongés des ténèbres, les fonds obscurs de la prison de Lauzun s'étoient peuplés de formes étranges et mobiles qu'il voyoit, même dans ses heures les plus calmes, se mouvoir sans jamais s'évanouir.

De toutes ces afflictions, la plus amère consiste à sentir son courage se glacer et faire place à une poltronnerie d'enfant. Il semble alors qu'un dernier ami vous abandonne, et l'on commence à pleurer son âme qui s'énerve.

Bien que Lauzun endurât tous ces maux, quelques idées lucides tournoyoient encore en lui avant d'abandonner la place. Quand son cachot s'ouvroit devant le geôlier ou le prêtre, sa finesse d'autrefois reparoissoit et il parloit avec prudence, non sans cause. Lorsqu'une intrigue de cour renverse un favori, on cherche, il ne l'ignoroit pas, à justifier sa disgrâce ; chacun l'accable, et, si l'on peut d'un bon procès tirer une hache ou une corde, on se garde d'y faillir. Fouquet avoit été condamné sur la production d'un chiffon de papier, exhumé d'une corbeille de rebuts et interprété d'une manière odieuse. En pareil

cas, un faux témoin, une démarche maladroite, la dénonciation d'un ami, d'un confident, d'un prêtre, tout est bon ; l'eau pure devient si bien empoisonnée, qu'une seule goutte suffit pour tuer qui l'a répandue.

Lors donc qu'un confesseur pénétra sous le donjon de Pignerol, Lauzun, en l'apercevant, se défia d'un piége ; il craignit qu'un faux frère n'eût été envoyé pour lui arracher des aveux transmissibles au procureur du Châtelet, et propres, grâce au génie des traducteurs, à servir de base à une accusation capitale. Une fois cette opinion sculptée dans sa pensée, rien ne put l'y aplatir, et bien que le malade fût débile, cette crainte se reproduisit en lui à l'aspect de toutes les robes noires qui se présentèrent. Il demanda avec instance d'être assisté par un capucin, et cette fantaisie, dont le gouverneur Saint-Mars ne devina point la cause, n'effaroucha point ce rusé gardien.

Jamais le prisonnier ne s'étoit senti plus abattu, plus proche de sa fin, que le jour où le bon père fut introduit à son chevet et laissé

seul avec lui. C'étoit un moine d'une stature haute, osseuse, et dont la barbe voiloit à demi un visage sur lequel, malgré la foiblesse de la clarté fournie par une lampe en fer, on lisoit une physionomie ascétique. Il s'approcha et saisit la petite main pâle et maigrie, que le captif laissa tomber dans les siennes. Le comte l'accueillit avec une tendre émotion, et sa poitrine oppressée eut à peine la force d'articuler quelques mots. Ce que voyant le bon frère, il lui recommanda de se recueillir, de parler avec lenteur et à voix basse.

— Daignez, mon père, murmura le pénitent, approcher de moi votre oreille, et terminer mes phrases vous-même dès que vous en aurez deviné le sens.

— Volontiers, mon fils, mais permettez-moi d'abord d'éloigner cette lampe qui fatigue vos yeux affoiblis par l'obscurité ; vous serez plus à votre aise.

— Je vous remercie de cette attention, que Dieu vous en récompense !

Dès que le frère eut relégué le flambeau dans le fond de la salle, le moribond essaya

de prononcer quelques réflexions sur la grâce, sur la résignation; mais sa voix se pulvérisoit dans sa gorge, sa tête tomba renversée, et il se prit à râler d'une affligeante manière.

Une pause s'ensuivit, après quoi il dit au confesseur :

— Ayez pitié de moi, bon père; veuillez me placer sur mon séant, je causerai avec moins de difficulté et vous me soutiendrez entre vos bras.

Frère Emmanuel (c'étoit son nom) s'inclina sur le lit, passant son bras gauche derrière les reins du pauvre Péguilhem qui, étendant la main avec tranquillité vers l'épaule de son directeur, se cramponna soudain à la barbe du moine, la secoua de toute sa force, l'arracha du menton où elle pendoit et la lança sur le visage de l'imposteur qui, jetant un cri, se dirigea vers la porte.

Mais il n'avoit pas fait trois pas, que les quatre doigts nerveux de Lauzun, qui s'étoit jeté sur lui, s'appuyoient sur sa nuque, tandis qu'avec le pouce il lui enfonçoit la pomme d'Adam d'une manière à la lui faire avaler.

Le misérable, violet comme une robe d'évêque, fut renversé sur le grabat, et Lauzun lui plaçant un genou pointu sur l'estomac, s'écria d'un ton dégagé :

— Où courez-vous, mon frère? êtes-vous assez béat pour fuir dame Fortune qui vous a conduit céans?

L'autre se débattoit sous l'étreinte de son ennemi.

— Sang et tonnerre! grommela le comte, peu soucieux à cette heure des belles façons de la cour de Versailles ; ventrebleu, coquin, reste en repos, ou, à défaut d'armes, je te saigne avec mes dents!

Et comme il le vit prêt à crier, Lauzun le serra entre ses bras d'une telle force, que les côtes de l'espion ployèrent comme celles d'un lévrier, et qu'il perdit la respiration.

— Il faut être ignorant comme un paysan du Danube pour vouloir résister au bras de Lauzun ou au poignet du roi ; tiens-toi-le pour dit et ne m'oblige pas à t'instruire de nouveau. Çà, vaurien, à quel taux estime-t-on la besogne que tu es venu faire?

— Par grâce, monseigneur...

— Réponds en trois mots ; c'est moi qui te confesse, et *in articulo* si tu m'irrites. Point de détours! Parle, ou je t'étrangle sur l'heure!

— Monseigneur, ce n'est point un intérêt d'argent qui...

— Comment, bourreau! c'est donc par goût et pour ton agrément que tu fais un tel métier? Usons d'un autre style... Songe qu'on a lieu d'être mécontent de toi : un drôle qui a l'indignité d'avoir six pieds de hauteur, maladresse sans laquelle on s'enfuiroit sous son capuchon! Pour la dernière fois, combien te vaut le sacrilége?..

— Quinze pauvres pistoles...

— C'est pitié; on t'en comptera vingt mille. Tu es à moi ; si l'on surenchérit, tu es à moi, car je double la somme; si tu me trahis, tu es arquebusé par mes amis qui savent tout (il se vantoit avec audace). Que je redevienne libre et, sur mon honneur, te voilà gentilhomme à créneaux.

— Au fond de l'âme, j'ai toujours consi-

déré monseigneur comme innocent, et je croirai travailler au triomphe de la vérité...

— En travaillant à gonfler ta bourse ?

— Dieu vous protége!

— Je crois à ta tendresse. Or écoute, et obéis: tu es, je l'espère, un homme à ressources?

— J'ai l'honneur d'être natif de Turin et ma mère étoit Génoise.

— Bien répondu! je te fournirai des prétextes pour revenir ici, tu en trouveras d'autres encore, et si tu n'es un sot, tu recevras des deux mains. Chaque visite te vaudra mille pistoles, je te ferai des billets que la duchesse de Montpensier soldera : la caution te semble-t-elle solvable?

— Oui, de par tous les prophètes!

— Le roi très-chrétien rétribuera les dénonciations que je te dicterai contre moi. Je me fie à ta probité; en voici la raison : chacun de tes pas me sera connu, toute parole tombée de tes lèvres me sera répétée par un

espion invisible. Au premier signe de trahison, la source de ton or sera tarie et je dévoilerai nos relations au gouverneur. En revanche, si tu me sers bien, mon adresse te préservera de tout péril. J'ai donc, tu le vois, tout sujet de t'accorder une confiance sans bornes.

— C'est ainsi que de braves gens doivent en user.

— Tu vas recevoir en espèces tes honoraires du jour : attise un peu avec ton couteau la mèche de cette lampe, que j'y voie clair.

Emmanuel obéit, et le comte posant la main sur son bras lui dit :

— Ah ! tu as un couteau ! Donne, il me pourra servir. Le couteau tomba des mains du fripon stupéfait. Maintenant, attention : le geôlier du fort a-t-il une fille ?

— Il en doit avoir une.

— Bon. Tu en es amoureux, bien que je ne sache encore pourquoi, ni dans quel but, ne la connaissant...

— Pas plus que moi.

— Sans contredit. C'est un *pourquoi* que

l'avenir nous dira. Qui peut calculer un sentiment! la passion ne raisonne pas; mais comme elle est désintéressée, il lui faut une récompense. Voici trente écus de sensibilité que tu mettras dans le cœur de ta belle, et à l'aide desquels tu lui paroîtras un garçon assez propre.

— Monseigneur sait comprendre l'amour.

— En sortant de chez moi, tu vas te rendre chez le gouverneur, dont tu es l'agent depuis...

— Depuis huit ans, monseigneur; monsieur de Saint-Mars avoit lieu de me faire pendre et il commua ma peine en celle d'être son serviteur; j'ai fait là un mauvais marché.

— Tu lui diras que je dois mourir dans quelques jours, ce qui endormira sa vigilance, et servira de contre-poids à la confidence que tu lui feras ensuite et que voici: Il t'aura semblé, d'après quelques mots échappés dans ma confession, que par un moyen que tu n'as encore pu deviner, j'ai eu quelques relations secrètes avec un des prisonniers, de qui tu n'as pu m'arracher le nom.

— Ses craintes se porteront à l'instant sur monsieur Fouquet.

— Très-bien! (s'écria Lauzun assuré de l'existence du surintendant). Alors, voici le raisonnement que tu ne dérouleras pas, mais que tu feras naître à l'idée du gouverneur : si l'on confessoit le captif soupçonné de ces intelligences avec moi, et que l'on en pût tirer un aveu analogue au mien, la vérité sortiroit de cette double confidence. Pour visiter cet autre captif, il faudroit un prétexte : or, une drogue quelconque, mêlée à sa nourriture, peut lui causer une maladie passagère dont les symptômes soient assez graves, pour l'engager à mettre sa conscience en règle et à provoquer lui-même la circonstance désirée. Te voilà chez Fouquet, observant la situation de son cachot, afin de m'en rendre compte ; tu le mets au courant de cette intrigue, et tu nous fais à chacun cadeau d'une jolie petite lime. N'oublie pas de te faire valoir auprès du maître de l'adresse avec laquelle, à chaque entrevue, tu me refuses l'absolution, afin d'avoir le temps de pénétrer dans mon intime confiance, et de m'arracher un secret qui doit me

perdre à coup sûr. Tu sauras bâtir un roman élastique et en amuser l'impatience de Saint-Mars. Va; tu recevras plus tard d'autres instructions; sers les deux partis en honnête homme, et sacrifie en homme d'esprit le moins lucratif au mieux rétribué.

— Monseigneur, le sentiment dont mon cœur est rempli vous est un sûr garant de ma fidélité. Mon âme vous est acquise et la reconnoissance m'attache à votre personne; car avec les récompenses que vous me promettez, ma fortune, je le prévois, deviendra immense: on possède assez d'esprit pour conduire une maison de banque en Hollande, et pour savoir, au moyen de vingt mille pistoles, obliger un chrétien pour deux cent mille écus.

— Peste! Nous t'avons bien jugé.... Ton nom, s'il te plaît?

— Ismaël-Jonas, pour vous servir.

— Sans adieu, mon révérend, ajouta Lauzun en rajustant la barbe du frère capucin.

— Dieu vous garde, mon fils; patience et courage.

— Profonde misère de ma situation! s'écria le comte, dès que cet homme se fut éloigné. Se voir forcé d'entretenir un tel scélérat, de le caresser, de payer ses perfidies, de le mettre de moitié dans ses projets, de demeurer avec lui face à face et de rougir en silence...

Malgré l'amertume dont ces idées remplissoient le prisonnier, il ne travailla pas à sa délivrance avec une moindre ardeur. Le retour de l'activité, de l'espérance, rendit soudainement la force à ce tempérament de fer, à ces ressorts d'acier qui ne pouvoient périr que par la rouille et se rouiller qu'en restant oisifs. Ces causes d'excitation furent accrues d'une vive curiosité, lorsque Lauzun apprit que Fouquet, ce nom si célèbre, si romanesque, cet ancien favori du roi et des dames, occupoit une salle placée à l'étage supérieur. Dès-lors, le comte se mit à travailler des ongles et de la lime. Une ouverture fut pratiquée, déguisée avec une grande finesse, et ces deux personnages illustres purent enfin entrer en relations.

Un soir, à la brune, le comte trouva moyen de se hisser sans bruit jusqu'à la chambre du

malheureux Fouquet. Ce dernier, assis devant une table, écrivoit avec une vive attention, et des sanglots s'élançoient de sa poitrine. Stupéfait à la vue de ce mortel jadis étincelant de luxe et de beauté, vieux à cette heure, couvert de haillons et sur le visage duquel avoit poussé une longue barbe semblable aux ronces qui flétrissent un palais abandonné, Lauzun s'arrêta. Intimidé par les pleurs de ce malheureux qui se croyoit seul avec ses chagrins, il hésita quelque peu, et plusieurs secondes se passèrent, avant que l'amant de mademoiselle de Montpensier osât s'approcher du préféré de madame de La Vallière.

III.

LE SURINTENDANT.

Dès qu'il eut fini d'écrire les pensées qu'il traçoit avec tant d'amertume, Fouquet donna cours à ses larmes. Surpris de ce vif accès de douleur chez un homme captif depuis huit années, Lauzun resta immobile à contempler tour à tour son compagnon d'infortune et le lieu qu'il habitoit. C'étoit une salle carrée surmontée d'un plafond fort élevé ; les murailles étoient çà et là revêtues d'un glacis farineux de salpêtre; rien n'y voiloit la pierre, sauf quelques lambeaux pendants de toiles d'araignées. Cependant, M. Fouquet avoit peu

à peu obtenu à grand prix quelques meubles dont la forme élégante contrastoit avec la nudité des murailles. Un vieux tapis à personnages couvroit les dalles, et masquoit le trou qui avoit donné passage à Lauzun. La fenêtre placée trop haut pour que l'on pût jeter un regard au dehors, sembloit recevoir d'en bas la lumière qui montoit s'évanouir au plafond, d'où ses gerbes dispersées retomboient, ternes et pâlies, se perdre dans les ombres du cachot. S'il passoit un corps opaque entre le sol et la croisée, sa silhouette agrandie, déformée, se traînoit sur le plafond comme un spectre long et étrange.

Au bas d'un énorme anneau de fer étoient pendus à une corde deux portraits ; l'un représentoit une femme souriante, un bouquet de roses à la main ; l'autre, un personnage de qui les traits délicats respiroient une bienveillance exquise, jointe à l'expression d'un calme ordinaire chez les gens heureux et habitués au succès. De beaux cheveux noirs, dont les boucles ombrageoient le contour de ce charmant visage, retomboient sur un habit de velours fleur de pensée, surchargé de bro-

deries où l'or se marioit aux douces nuances des vertes émeraudes. Lauzun n'hésita point à reconnoître le brillant Fouquet, qu'il avoit jadis admiré de loin, en des jours plus heureux ; cependant, l'original ne l'aida point à deviner la copie. Notre curieux, à ce sujet, fit un retour sur lui-même, et en se mirant dans cette ruine crut y voir sa propre dégradation.

Les soupirs que laissoit choir le pauvre Lauzun sur ces réflexions affligeantes, furent interrompus par la voix de son compagnon qui se mit à relire tout haut, d'un ton où vibroit la passion la plus ardente, ce qu'il venoit d'écrire, une épître amoureuse, belle d'un désordre inouï, toute remplie de poésie et d'espérance.

— A qui, pensa le comte, sont adressées ces brûlantes paroles? Si le cœur trouve à s'occuper ici, cette geôle est un Éden.

Comme il y songeoit, le surintendant leva la tête. Le visiteur, dans le but de lui éviter le saisissement de la surprise, fit du bruit, se nomma à haute voix, et marcha du côté de M. Fouquet si affoibli par la solitude, qu'il

perdit contenance et qu'il put à peine aller tomber entre les bras de Lauzun.

Après les premiers moments de l'effusion d'une reconnoissance assez mal aisée, parce que Fouquet, se souvenant à peine du petit Péguilhem à lui présenté jadis par le maréchal de Grammont, ne se rappeloit pas davantage l'usage mondain qui condamne chacun à une mémoire infaillible à l'égard des plus obscurs ; ces messieurs s'entretinrent de leurs malheurs avec prolixité, sans craindre de s'ennuyer l'un l'autre. Ce n'est pas sans curiosité que Lauzun étudioit sur son compagnon les effets des ténèbres et du silence perpétuel ; il lisoit dans l'âme de son nouvel ami son propre avenir, se faisant peu d'illusion, et dominé par le sentiment qui l'avoit porté à s'écrier, lorsqu'il avoit franchi la poterne de Pignerol : — *in sæcula sæculorum.* Il fut étonné d'apprendre que le monologue amoureux de l'ancien adorateur de La Vallière n'avoit aucun objet ; que l'épître brûlante dont il avoit entendu la lecture ne s'adressoit à personne, et que le plus aigu des supplices du prison-

nier étoit une déplorable activité du cœur, un besoin d'aimer et de crier dans le désert une passion sans écho, qui le dévoroit sans cesse, et qui l'avoit conduit à une folie véritable. Il ne regrettoit rien de toute sa splendeur passée, et s'il eût eu une femme aimée à serrer sur sa poitrine, il auroit oublié le reste.

Lauzun comprit l'étendue de cette misère, le mal devint à l'instant contagieux, et ces deux âmes furent soudain entrelacées. Toutes deux avoient, leur vie durant, fait un culte de l'amour; l'un et l'autre ils avoient été adorés des femmes, portées par un secret instinct à s'attacher à qui les aime.

— Les autres biens, disoit Fouquet en serrant les mains de son confident, ont peu d'attrait et ne méritent pas la moindre attention. Sans ce penchant doux et fatal, auquel je dois les plus exquis de mes malheurs, je n'eusse été qu'un homme obscur, sans talent, sans courage. C'est là qu'étoit mon génie, ma gloire vient de là; l'inspiration présidoit aux plus graves de mes projets et le cœur me dictoit de grandes choses.

Pour travailler au bonheur des humains, il faut être doué d'une âme ardente, c'est de là que doit jaillir la lumière ; mais ceux qui sont marqués de ce funeste signe sont bafoués comme des gens étranges et contrefaits. Ah ! monsieur, je suis bien malheureux !

Lauzun écoutoit ces divagations, ne sachant s'il devoit ou non y chercher un sens raisonnable. Depuis quelques secondes, il attachoit ses regards au plafond où se passoit un spectacle assez singulier. Une lumière lointaine en éclairoit une partie, et sur cette surface carrée, s'allongeoit en se mouvant l'ombre gigantesque d'un homme dont les bras, les épaules et le torse entier étoient bien accusés, mais de qui la tête avoit une forme prodigieuse, celle d'un casque fermé : de quelque côté que se tournât cette silhouette, on ne distinguoit que des lignes non interrompues et jamais un trait du visage ne s'indiquoit sur les fonds lumineux. Cette apparition inquiéta Lauzun qui se mit aux écoutes dans la crainte d'être surpris. Quand il se

rapprocha de son compagnon, l'ombre avoit disparu; la lueur seule étoit restée, trop foible pour lutter contre les ténèbres du soir.

— C'est une action impie, murmuroit le surintendant, que de séquestrer du monde un être humain. Avant que son cœur expire dans sa poitrine, l'homme se dégrade, ses facultés s'éteignent, son activité disparoît; ce n'est plus un homme, ce n'est pas même une brute, et il souffre... il souffre!... Ah, monsieur de Lauzun, quelles joies que nos afflictions d'autrefois, commes elles irritoient nos volontés! comme elles doubloient nos existences! Vous souvenez-vous de ces heures d'émotion immense et muette, pleines d'amour et de courage, où il falloit aux yeux de la foule faire déborder le rire et l'insouciance, tandis que l'âme étoit remplie de larmes jusqu'au bord des paupières? C'étoit le temps des luttes intérieures, de l'audace, des grandes choses; on se sentoit vivre, et l'on avoit un sanctuaire pour s'y retirer... Aujourd'hui, nous voici sans force, sans vertu, à pleurer nos désastres, comme des enfants...

Lauzun alloit prononcer quelques paroles consolantes; mais l'ombre reparut au plafond, et cette vue lui fit oublier le reste.

— Au surplus, poursuivit son ami, je n'ai plus que des pensées puériles. Depuis huit ans, je suis sans nouvelles de la cour, et je n'y pense jamais. Le rôle que j'ai joué est déjà pour moi comme un rêve. L'objet assez glorieux de la fatale passion que j'inspirai ne m'apparoît guère, et je continue sans interruption une amitié enfantine dont le souvenir perdu m'attendoit ici. Une jeune fille de notre Bretagne, de qui je ne sais plus le nom, fut l'objet de ce premier sentiment: nous courions ensemble sur les rochers de Belle-Ile, jetant nos cris au fracas de la mer sauvage, cueillant des coquilles roses pour faire des chapelets aux bonnes vierges de granit, et lançant des marguerites sur la pointe des flots qui les emportoient dans la neige de leur écume. Le souvenir de l'océan, celui de cette enfant ne me quittent jamais, je ne m'endors qu'au murmure des vagues; nous les écoutons, l'un près de l'autre, pelotonnés sous

ces bocages de pins et de chênes qui s'étendent vers Sauzun, mon plus joli village.

Lauzun entendit un bruit de pas en ce moment, et il se rapprocha du trou par où il devoit ressortir. C'étoit une fausse alerte; on renouveloit la sentinelle du corridor voisin. Le spectre du plafond ne montroit plus alors que le sommet de la tête, et la mollesse des contours fit penser à Lauzun que l'objet qui interceptoit ainsi la clarté étoit placé loin d'eux et dans la partie la plus basse de la citadelle : il ne put cependant se former aucune idée sur la nature et la situation de ce personnage.

Pendant ce temps-là, Fouquet, de plus en plus exalté, s'écrioit avec désespoir :

—Ne pensez-vous pas, pour l'honneur de l'humanité, que ceux qui commuent la peine de mort en prison perpétuelle, n'ont jamais mis le pied dans un cachot? Je puis vivre long-temps encore, et jamais, jamais je ne reverrai le ciel, jamais je ne verrai un arbre, jamais je ne sentirai une fleur, jamais mon cœur n'entendra la voix d'une femme! Hélas,

le vautour qui rongea les entrailles de Prométhée n'est point rassasié! L'heureux Prométhée voyoit le soleil, les étoiles, et de tristes déesses qui lui apportoient le tribut de leurs pleurs...

Au milieu de ces plaintes, l'ancien surintendant ne fit pas mention une seule fois de sa femme et de ses trois enfants, qu'il avoit jadis tendrement aimés. Le comte attribua cet oubli au dérangement des idées de son compagnon, qui à son tour, lorsque Lauzun, parlant de la cour, fit mention de sa charge de colonel-général des dragons, de son refus du bâton de maréchal de France, de son mariage consenti par le roi avec mademoiselle de Montpensier, supposa que le petit Péguilhem n'avoit pu endurer la disgrâce sans devenir fou. Il dissimula poliment cette supposition, dans laquelle il fut confirmé par l'aplomb imperturbable avec lequel le comte parloit de ses aventures connues de toute l'Europe.

Tout à coup, on entendit la sentinelle

chanter des couplets languedociens ; Lauzun tressaillit à la voix d'un compatriote : il s'avisa sur-le-champ que la nuit étoit fort noire et qu'une grosse pluie qui fouettoit en ce moment les tours pouvoit couvrir bien des bruits. Cette sage maxime de ne pas remettre au lendemain les entreprises malaisées, lui traversa l'esprit.

— Monsieur, dit-il brusquement, savez-vous où conduit la porte de votre prison ?

— Pas encore; mais je le saurai bientôt. Un bon père est venu me confesser l'autre jour, car, accablé d'une maladie subite, j'espérois mourir. Il m'a parlé de vous, m'a annoncé votre visite, en me défendant de lui révéler à ce sujet mes espérances, mes projets, qu'il seroit forcé de transmettre au gouverneur. Peu de jours ensuite, je trouvai dans mes livres une lime, et en vous attendant, je m'amusai à river trois écrous qui retiennent le verrou extérieur. Si je puis affoiblir de même ceux de la serrure, j'entr'ouvrirai l'huis, afin de me procurer la distraction de regarder la sentinelle.

— Et vos désirs se bornent là?... Je retourne chez moi ; dans un quart d'heure, nos gardiens auront terminé la ronde du soir, je reviendrai, et nous passerons la soirée ensemble.

Lauzun possédoit certains crampons de fer assez flexibles, dons précieux d'Ismaël-Jonas; il courut les chercher pour les tordre en crochets, et il les mit promptement dans ses poches sans s'apercevoir que Jonas assis sur son grabat l'attendoit au gîte.

— Il paroît, s'écria-t-il, que monsieur court les champs. Si d'un coup d'œil rapide je n'avois découvert que la cage étoit vide, et fait éloigner le geôlier, nous aurions du désagrément. Que prétendez-vous faire de ces ustensiles que vous empochez avec tant d'impétuosité?

— Rien, mon bon Jonas; je les destine à consolider une pierre qui là haut menace de choir. Il faut me hâter, quitte-moi de bonne heure, et tâche de revenir demain, on aura besoin de ton ministère.

— Monsieur le comte, ma position se complique. On ne peut se fier à la prudence de Fouquet, dont le tact est usé, dont la tête est appauvrie : d'autre part, le gouverneur trouve que vous mettez à mourir des lenteurs incongrues.

— La foiblesse du surintendant ne m'a pas échappé; je ne le mettrai de moitié dans aucun projet. J'admire ta prudence, et ne voudrois pas te compromettre. (Cachons-lui mes desseins, pensoit Lauzun, il les contrarieroit, pour garder plus long-temps l'homme à qui il vend si cher sa protection.)

— Diantre, diantre, grommeloit le faux moine en s'éloignant; leur projet d'évasion pour cette nuit vient trop tôt. Voici une bonne vache à lait qui m'échappe, cela ne me convient point; il faut y mettre bon ordre.

— Mon cher compagnon, demanda Lauzun à Fouquet dès qu'il l'eut rejoint, qu'est-ce que ce grand fantôme noir qui se promène à la clarté de votre plafond? Est-ce un prisonnier ou un soldat?

— Dieu ! répliqua l'autre avec une terreur profonde ; c'est encore lui ! C'est, voyez-vous, c'est une âme en peine, c'est mon démon familier...... Monsieur de Lauzun, de grâce, ne me quittez point ; cette apparition vient me glacer le sang presque chaque soir.

L'infortuné étoit demeuré appesanti, les bras pendants, tandis que Lauzun en silence façonnoit un instrument pour crocheter la porte, et l'essayoit avec précaution. Il revint près de la table.

— Mon ami, dit-il avec fermeté en secouant cet automate, votre spectre est un faquin à faire rire un bailli de village ; c'est l'ombre projetée par un captif de ma connoissance, un fort galant homme. Levez-vous, marchez, et causons.

— Vous avez peut-être raison ; mais telle est ma foiblesse, qu'un rien m'effraie. Ce soir je suis mieux que de coutume, parce que je vous ai vu, et que cette diversion m'a fortifié ; triste lueur, qui me permet d'entrevoir

mon déplorable état. Demain je retomberai dans mon néant.

Cet aveu consolida la volonté de Lauzun; la nuit étoit profonde, un factionnaire languedocien avoit chanté dans le corridor, c'étoit un compatriote; le gouverneur se méfioit de la maladie de son captif, et Jonas pouvoit trahir.

— Ce soir, ou jamais! répétoit notre héros afin de s'enhardir. Redoutant l'irrésolution de Fouquet, son compagnon prit le parti de s'en faire obéir, de le dominer comme un enfant, de le faire mouvoir sans lui donner connoissance de son dessein.

— Qu'il sente l'air des Alpes lui souffler en liberté sur la face, pensoit-il, et la vigueur lui reviendra.

Il amena donc le surintendant près de la porte crochetée, qu'il ouvrit d'un violent coup de genou, et saisissant son homme par la main, il lui dit à voix basse d'un ton ferme :

— Monsieur, suivez-moi !

Ils firent deux pas et s'arrêtèrent, à la vue de la sentinelle placée au fond du corridor mal éclairé par une lampe, protégée contre le vent par un carré de papier huilé. Au bruit qu'il avoit entendu, le soldat s'étoit rapproché, et avoit jeté les yeux sur les fonds ténébreux du corridor, où n'ayant rien aperçu, il s'étoit retourné en chantonnant pour égayer sa promenade. Lauzun, dépouillé de sa chaussure, le poursuivit à pas de loup, et se blottit dans un enfoncement du mur lorsque le factionnaire revint sur ses pas. Puis, lorsqu'il se retourna de nouveau, le comte s'élança sur ses épaules, en lui appliquant sa main de fer sur la bouche : ensuite, étreignant de son genou le militaire renversé, M. de Lauzun leva son couteau sur la gorge du vaincu, assez vigoureux pour arrêter le bras, et pour terrasser à son tour son ennemi, devant qui il demeura agenouillé, les mains jointes, en murmurant d'une voix attendrie :

— Dieu soit loué, mon bon, mon cher maître, c'est vous que je revois! Quel malheur pour vous si vous aviez réussi à me tuer! je ne m'en serois consolé de ma vie.

— Bonté divine ! répondit Lauzun, est-ce toi que je retrouve, mon fidèle serviteur?

Il se précipita sur la poitrine du soldat.

— Ah! monsieur, cette rencontre n'étoit pas une affaire aisée; il a fallu *y mettre du sien.* Sans le secours de la grande Mademoiselle, le pauvre Jean Leconte ne vous auroit pas revu. Mais le temps est précieux; daignez me suivre jusqu'à la plate-forme de ce donjon, où je pourrai sans péril vous faire savoir comment je suis ici et dans quel but on m'y a envoyé. Que d'événements, monsieur, depuis le jour où vous m'avez recueilli à la porte de Cardillac, et où vous avez essayé, sans succès, de me donner à souper!

— Mon pauvre Leconte! Où nous conduis-tu?

— Cet escalier pratiqué dans la muraille aboutit au créneau de la tour, du sommet duquel on distingue à ses pieds les tiercelets quand ils volent très-haut: c'est là.... mais

vous n'êtes point seul et je parle trop vite.

— Ne crains rien ; mon compagnon nous entend à peine ; c'est monsieur Fouquet, il faut le sauver aussi.

— Quoi, le grand surintendant! qu'il est blême et défait! C'est une ombre; jamais il ne pourra nous suivre! Que Dieu daigne nous sauver du gouverneur, et du spectre de Pignerol!

— Qu'est-ce donc?

— On l'ignore ; à moins que ce ne soit un démon captif. On le change à chaque instant de cachot, il se trouve toujours dans celui que l'on croit désert, et quand je fais la garde à sa porte, je prie Dieu avec ferveur. Ne riez point, je l'ai entrevu sous la figure d'un géant surmonté d'une tête de bronze. Les soldats du fort et les manants du pays se signent en pensant à lui.

— Voilà qui est surprenant, répliqua Lauzun, songeant à l'ombre qui s'étoit promenée sur le

plafond de M. Fouquet. Tais-toi et montre-nous la route.

A ces mots, Lauzun suivit le soldat, tenant par la main le surintendant ébahi qui murmuroit avec l'air résigné d'une victime :

— La volonté de Dieu soit faite!

IV.

L'ÉVASION.

Après une ascension de quelques minutes, Fouquet et ses deux compagnons sentirent que les marches de l'étroit escalier de la tour se terminoient, et en même temps ils cessèrent de côtoyer des murailles. La nuit étoit profonde au ciel et sur la terre, et si nos aventuriers n'avoient été presque renversés tout à coup par des tourbillons de vent, mêlés d'une pluie fine qui leur perçoit le visage, ils n'auroient pu deviner qu'ils étoient arrivés sur la plate-forme. L'air libre des campagnes, en pénétrant dans la poitrine du comte de Lau-

zun lui communiqua une force nouvelle, et la fatigue de la maladie disparut. Cette influence se manifesta aussi en son compagnon d'esclavage, mais d'une tout autre manière. Ses jambes foiblirent, il perdit ses sens, un frisson le parcourut des pieds au cœur, le sang lui reflua brusquement dans les régions du cerveau, ses yeux furent troublés, et les oreilles lui tintèrent d'une telle violence, qu'il crut ouïr un bruit de cloches.

— C'est l'agonie qui sonne, murmura-t-il ; par grâce, abrégez le dernier supplice ! De l'air ! que je meure au soleil ! Tirez-moi de ce cachot humide, glacial et souterrain...

Il ne put continuer et tomba entre les mains de Leconte qui l'étendit sur les dalles et dit à son maître :

— Tandis que nous sommes forcés de nous reposer, je vais, monsieur, vous dire comment et à quelle fin je me trouve à Pignerol. Vous n'avez pas sans doute oublié que, le soir de votre arrestation, j'entrai après vous dans votre logis où je disparus. Caché derrière un rideau, je

fus témoin de la scène, j'entendis même le maréchal de Rochefort prononcer le nom de la forteresse où nous sommes. Dès que vous fûtes partis, je m'emparai de l'écrin dont vous avoit chargé madame de Montespan, et que par mégarde on avoit laissé sur la table, et je me dis : Jean, à l'aide de ces bijoux, et *en y mettant du tien*, tu pourras être utile à ton maître. Puis, je sortis en secret, et comme l'honneur me défendoit de vendre, pour avoir à souper, un seul grain de cette parure, comme néanmoins je mourois de faim, j'attendis à l'angle d'une rue un bon bourgeois de Versailles, pour le prier de me prêter sa bourse s'il tenoit à la vie ; muni de l'argent du bonhomme, je réconfortai mon estomac en gémissant sur vos malheurs. Ainsi, monsieur, ma faim a été apaisée, votre écrin est resté intact, ma conscience en repos et l'honneur sauf.

— Qu'as-tu fait ensuite?

— Je suis parti pour Choisy, où étoit exilée la grande mademoiselle de Montpensier, votre...

— Très-bien!

— Il m'a fallu perdre trois jours avant de trouver le moyen de lui parler sans témoins. Le troisième, perdant l'espérance, et renonçant à la ruse, je fis dire à l'une des dames de la princesse, que Leconte, de Lauzun, lui demandoit audience. Aussitôt l'on se trémousse, on m'introduit; mais dès qu'on aperçoit mon visage, on se récrie de toutes parts: — Ce n'est point là le comte de Lauzun, et on se prépare à me mettre en lambeaux comme autrefois chez madame de Bâville; seconde mésaventure qui me fut agréable, en m'éclairant sur les causes de la première. Fatales méprises! vous devriez, et moi de même, renoncer à ce nom, monsieur de Péguilhem, il nous a été funeste à tous les deux.

» Malgré le fâcheux de ma situation, j'eus assez de présence d'esprit pour m'écrier avant d'être muselé d'un coup de poing: — Ce sont des diamants que j'apporte de la part de monseigneur le comte de Lauzun. A ces mots, bras et bâtons s'apaisent, on s'empare de l'écrin, je demande une réponse pour vous la trans-

mettre, et j'attends. Ces joyaux, je le savois, pour les avoir tenus chez monsieur Cardillac, portoient les armoiries des Mortemart écartelées de Montespan, et comme le bruit de votre emprisonnement, dont on ignoroit le lieu, se répandoit déjà, je pensai avec raison que l'étrangeté de cette missive provoqueroit la curiosité.

— Peste! sais-tu que tu n'es pas sans malice?

— Monsieur, si j'étois né moins crédule; si j'avois étudié; si de plus, les femmes m'avoient trouvé assez joli pour me tourmenter davantage, n'en doutez point, je serois un fort mauvais drôle... je veux dire un garçon d'esprit. Ceci, sans orgueil et sauf votre honneur.

« Ce jour-là, monsieur, je devinai juste. Une dame me prit à part, et me demanda quel jour monsieur de Lauzun m'avoit remis l'écrin.

— Le vingt-cinq de novembre au soir, répondis-je à demi-voix et d'un air astucieux. Deux minutes plus tard, je faisois ma révé-

rence à la grande Mademoiselle. Trois mots suffirent entre nous : — Où est-il ? — à Pignerol.

» Elle sut avaler son chagrin sans grimaces et d'une mine très-haute. Monsieur devine sans doute le reste : explications, remercîments, etc. Vous dire par quel moyen la princesse me fit rentrer au service, m'enrôla dans un régiment partant pour la frontière de Savoie et me poussa à la garnison de Pignerol, ce seroient paroles superflues.

» Voici trois mois que je croque le marmot, furetant partout, interrogeant chacun sans résultat. J'ai pris l'habitude de chanter sans cesse, en faction ou ailleurs, dans l'espoir d'être entendu de vous, et j'ignorois encore si l'on auroit bientôt l'occasion *d'y mettre du sien*, lorsque tout à l'heure j'eus le bonheur d'être par vous presque étranglé et éventré.

» Depuis long-temps, j'ai tenu nos chevaux prêts à entrer en campagne ; c'est-à-dire que j'apportois sur cette plate-forme des bouts de cordes, au moyen desquels j'ai, à la longue,

façonné une énorme échelle, cachée ici près, sous certains décombres. Il ne reste qu'à l'attacher à un crampon de fer situé à l'angle d'une cheminée, et qu'on croiroit placé là pour nous ; puis, dans un quart d'heure, en y mettant du sien, on se trouvera redescendu dans le siècle et dans la liberté.

Transporté par ces idées, Lauzun se jeta au cou du fidèle domestique :

— Tu es, s'écria-t-il, une noble créature et un fidèle ami.

Durant cet entretien, les nuages rouloient dans le ciel avec rapidité, le vent siffloit, en léchant les contours des tourelles, étreignant le château qu'il sembloit vouloir lancer dans l'espace : quelques arbres crioient en se tordant, l'ouragan secouoit sur nos fugitifs ses larmes froides et pénétrantes. Ils se mirent plus d'une fois aux écoutes : aucun oiseau nocturne, aucune girouette ne pleuroient. Appesanties par le bourdonnement des vents, les sentinelles ne faisoient point résonner leurs pas ou cliqueter leurs ar-

mes; elles rêvoient, éveillées ou assoupies, d'autres heures plus roses et plus lumineuses. Lauzun et son serviteur auroient pu sans péril chanter sur le donjon, leur mélodie se fût soudain dispersée dans l'atmosphère, étouffée par le choc des courants d'air.

— Monsieur, demanda Leconte en touchant le corps de Fouquet toujours évanoui, est-ce que le surintendant n'a pas à la cour d'assez bonnes protections pour se tirer d'affaire sans nous?

— Y penses-tu? débuter par une lâcheté! Non, il le faut sauver, je ne te suis qu'à cette condition. Déjà la sueur monte à son front, son cœur bat, sa poitrine se soulève, et dans un instant...

— Dieu, que cette nuit est longue et froide! murmura le surintendant. Ah, Seigneur, êtes-vous sans pitié! et vous, sire, pouvez-vous dormir en paix?

Des soupirs profonds suivirent ces plaintes, et ceux qui les écoutoient se gardèrent de causer à cet être affoibli le saisissement de la

frayeur. Quand Fouquet tenta de se retourner, il fut surpris de toucher des pierres et des vêtements mouillés ; il s'assit, cherchant à retrouver le fil de ses idées, le fracas du vent frappa son oreille, il se leva, leva la tête au moment où deux nuages en se séparant laissoient entre eux un sillon bleuâtre, et il s'écria d'une voix suffoquée, en respirant avec énergie :

— C'est de l'air ! c'est le ciel !..

Il retomba sous le coup de cette émotion, entre les bras de Lauzun ; son corps frissonna encore et vibra mal assuré comme un pieu qu'on enfonce; puis, il se redressa et demeura aussi ferme qu'un rocher.

Dès qu'il fut capable de les comprendre, il adopta avec énergie les projets de Lauzun ; il les discuta avec sagacité, et le sentiment de la liberté rentrant dans son âme avec l'air pur des montagnes, il parut enivré d'un excès d'ardeur et doué d'une force surabondante.

— Allons, disoit-il, me voici brave et jeune, il pleut cette nuit de l'eau de Jouvence. Hâ-

tons-nous : j'ai devant moi une heure de réveil, après quoi, je le sens, il faudra se reposer; mais alors, nous serons hors de ce donjon et du royaume, car, par une faveur du ciel, cette prison est sur la frontière.

La corde attachée, Jean Leconte le premier, descend pour l'assujettir en bas contre les racines d'un arbre tortueux, lequel a fortuitement poussé entre les fissures d'un quartier de roche accroupi au revers des murailles; ce rocher, qui doit être le point de départ d'une seconde course aérienne, est à peine large comme six semelles de botte. Dès que le valet a parcouru la moitié de la distance, Fouquet se penche sur le rebord de la plate-forme, et prêt à poser les mains sur le premier nœud, il embrasse Lauzun et s'écrie d'une voix suffoquée par les larmes :

— Ma femme, mes trois enfants, ma famille... je les reverrai donc ! Quelle joie folle et inespérée ! Imaginez, monsieur, que depuis deux ans j'étois parvenu, grâce à l'affoiblissement de mon cerveau, à les bannir de ma mémoire, tant leur pensée me causoit de dou-

leur. Voilà deux ans que je ne les avois nommés.

Cette confidence donna à Lauzun la mesure des souffrances de ce malheureux qui, trouvant dans cette tendresse même un surcroît d'audace, saisit l'échelle de corde avec assurance. Lauzun tranquillisé ferma la marche avec cette insouciance qu'il puisoit dans la conscience de sa force, et bientôt les deux plus célèbres favoris du règne entier de Louis XIV, ces deux satellites qui jadis avoient partagé l'encens offert au soleil, se trouvèrent à la merci d'un valet, leur vie confiée à un bout de corde, oscillant au gré des vents durant une sombre nuit, entre cieux et terre, et imprimant les traces de leurs haillons trempés de pluie, contre les murailles d'un donjon perdu dans un coin de la Savoie.

Tout à coup, Lauzun sentit que Fouquet venoit de s'arrêter; il se rapprocha davantage et entendit le colloque suivant entre ses deux compagnons :

— Perdus ! La corde est trop courte pour aller jusqu'en bas du fort, et l'arbre où je

comptais la rattacher est tombé dans le précipice avec le rocher qui le portoit. Je puis à peine y poser encore un seul pied et m'y tenir en me cramponnant à la corde.

— Eh bien, répondit le surintendant avec exaltation, que Dieu nous protége ! il faut sauter dans le précipice ; nous avons encore une chance de salut sur cinquante, et c'est beaucoup, car les heures de grâces sont brèves.

— La distance est trop énorme, on seroit mis en pièces.

— Qu'importe ? je risquerai tout, moi ; ma femme et mes enfants m'attendent, laissez-moi passer.

Et à Lauzun qui l'arrêtoit par le bras : — Monsieur le comte, j'agis prudemment ; car si je revoyois ma prison, je mourrois à l'heure même. On n'a pas impunément un quart d'heure d'espoir.

— Remontez tous les deux, j'ai un autre moyen de salut ; mais soyez lestes !

En grimpant devant eux, Lauzun entendit je ne sais quoi siffler, frapper contre le mur et

retomber; il crut sentir sur sa main glisser une baguette qu'il ne put retenir.

—Seroit-ce une flèche?... murmura-t-il; et dissimulant cette crainte à ses compagnons moins courageux que lui, il jeta ses regards dans l'espace.

La pluie venoit de cesser, le ciel avoit çà et là des plaines lumineuses d'où tomboient des reflets douteux, trop foibles pour éclairer le pied de la montagne, mais assez vifs pour rendre le bas du donjon moins noir qu'une fenêtre carrée qui s'y trouvoit et qui produisoit l'effet d'un trou profond dans une souche d'ébène. En haut, la bouche d'une cheminée surmontoit les festons des créneaux qui se denteloient sur le ciel.

— Cette tour penchée sur le précipice, dit Lauzun à son valet, doit faire face à celle où nous étions détenus?

— Oui, monseigneur; la partie inférieure en est seule habitable et possède une fenêtre grillée, qui regarde le roc taillé à pic. C'est un logis vacant, dit-on en ce moment. Mais j'i-

gnore, et personne ne sait par où l'on y pénètre.

— Par cette cheminée. Prends l'échelle, descendons, démasquons la fenêtre avec nos limes, accrochons-y la corde, et le ciel fera le reste.

— Bonne idée, monseigneur; la corde ira jusqu'à dix pieds du sol, cet endroit protégé par une douve est mal gardé, bien que la douve soit à sec ou peu s'en faut; je l'ai sondée.

Voilà donc nos fugitifs plongés dans les entrailles des murs, s'accrochant aux quatre parois, qui retentissent d'un bruit sourd et rauque. Le tuyau étoit long, la poussière soulevée par eux et secouée par le vent les étouffoit. Aux deux tiers de sa hauteur, la cheminée avoit un grillage, et au delà de cette barrière elle s'élargissoit brusquement, à un point tel qu'on ne pouvoit continuer à étreindre les murs. Tandis que Lauzun et Leconte scioient le même barreau avec une activité diabolique, le premier maudissoit les retards et songeoit avec effroi à la flèche qu'il pensoit avoir re-

çue. Diverses causes d'anxiété le rendoient taciturne et son esprit défiant songeoit sans cesse à Ismaël-Jonas.

Enfin, la barre de fer cède; ses deux voisines sont écartées, et la corde placée en double et à cheval par le milieu sur le grillage, aide à descendre nos trois compagnons qui retiennent les deux bouts de peur qu'elle ne se dévide comme une chaîne à puits. Leconte les avoit précédés sans bruit, d'après l'ordre de Lauzun, qui fut étonné en touchant le sol de ne pas le retrouver. Une lumière vive, qu'on n'avoit pu apercevoir d'en haut, parce que la cheminée faisoit un coude, éclairoit le fond de l'âtre, et Lauzun, avançant la tête dans la chambre, vit un si étrange spectacle qu'il demeura plus immobile que la statue de Loth, et ne put autre chose faire que d'indiquer du doigt à Fouquet l'objet de sa stupeur.

Un candélabre élégant éclairoit une salle énorme tendue de rouge, meublée de la manière bizarre que nous décrirons plus loin, et au fond de cette pièce d'un aspect solennel, un homme d'une grande taille, vêtu d'une

robe de chambre à l'antique, en damas pourpre, se tenoit debout, le dos tourné à la cheminée. Là, deux ou trois bobines à la main, il tressoit les mailles d'une résille à l'espagnole. Le lieu, la tournure du personnage avoient je ne sais quoi de sinistre qui contrastoit avec cette puérile occupation.

Sa coiffure, sorte de bonnet en velours noir, étoit haute, bombée comme un casque, et deux oreillettes en métal se replioient de chaque côté comme des ailerons de hiboux. Cet homme singulier étoit paré de dentelles très-fines, d'un dessin suranné, tombé en désuétude à Malines depuis les beaux jours de Louis XIII. Mais ce qui mit le comble à la stupeur de nos gentilshommes, ce fut ce qu'ils virent quand l'inconnu se détourna. Sa coiffure de velours étoit fermée par devant comme par derrière; des baleines ou des fils de fer y formoient des côtes verticales, deux trous ronds y étoient ménagés pour les yeux; surmontés, chose horrible à voir, de broderies claires qui figuroient des sourcils, et cet accoutrement innommé se terminoit par un cône dont la pointe erroit sur la poitrine,

comme celui qui ferme la partie antérieure du cagoul des moines-inquisiteurs, qui jadis se montroient ainsi masqués aux regards de la foule.

A cette vue, Leconte, brave soldat, mais esprit foible, s'étoit caché derrière un des chambranles; Fouquet, reconnoissant la silhouette qui l'avoit tant de fois terrifié dans son cachot, sentit la sueur froide perler sur ses tempes, et Lauzun, appelant à son aide l'orgueil de son courage, s'efforçant d'oublier certaine tradition lugubre sur le donjon de Pignerol, et invoquant à son secours l'attrait de la curiosité, entra dans l'appartement, tenant à la main le couteau qu'il avoit reçu d'Ismaël-Jonas. Nicolas Fouquet suivit son compagnon, et les trois plus illustres captifs du dix-septième siècle se trouvèrent réunis dans la même salle.

Dès que l'inconnu entendit la voix de Lauzun, il laissa choir ses trois bobines et parut dominé par une grande méfiance; il refusa de répondre à toutes les interpellations. Quand le comte de Lauzun lui demanda s'il ne sou-

haitoit pas d'être libre, ce personnage se dressa de toute sa hauteur et répondit d'une voix tremblante et caverneuse :

— Il faut que vous soyez bien lâches dans le crime ! Depuis tant d'années que vous avez soif de mon sang, vous n'osez le répandre sans un prétexte ; mais renoncez à le trouver, vous commettrez le sacrilége, sans excuses, ou vous me laisserez en repos.

— Vous vous trompez, monsieur, nous sommes comme vous de pauvres victimes, munies de la volonté et des moyens d'être libres. Nous ne demandons qu'à scier un barreau de cette fenêtre pour nous échapper ; s'il vous plaît, en échange, de profiter de notre échelle, nous sommes trop gentilshommes pour ne pas...

— Gentilshommes, vous? des sbires! c'est une honte! Je suis sans puissance ; mais, par mon nom que vous connoissez, je vous adjure de sortir de céans ! M'échapper, n'est-ce pas, sur vos traces, et une bonne arquebusade m'atteignant dans la nuit, vous mettra tous à l'aise. Non certes, c'est un devoir sacré pour

nous que de garder notre vie. Arrière, misérables !

— Ses malheurs, murmura Fouquet, ont réagi sur sa raison. Si nous déclinions devant lui nos titres, il nous reconnoîtroit; car mon histoire est connue du monde entier.

— La mienne, observa Lauzun, est devenue le roman de l'Europe.

Et s'approchant avec bonté de l'homme au casque de velours, l'amant de Mademoiselle dit avec courtoisie :

— Monsieur, je suis le comte de Lauzun.

— Lauzun, répéta celui à qui s'adressoient ces mots, Lauzun... je ne le connois pas.

Fouquet alors, se plaçant devant son ami stupéfait, plus confiant dans son immense renommée déjà ancienne et toujours éclatante, murmura d'un ton grave :

— Moi, je suis le malheureux surintendant des finances, Nicolas Fouquet.

— Fouquet, dites-vous ; Fouquet... Je ne vous ai jamais ouï nommer.

— Gloire humaine, s'écria le surintendant, tu es écrite sur du sable !

— Mais quel diable d'homme est ceci?... demanda Lauzun atterré.

— Vous demandez mon nom parce que vous savez qu'il tue et que vous espérez le faire retomber comme un glaive sur ma tête. Non, j'ai juré de garder le silence, jusqu'à ce que... Messieurs, l'on me désigne sous le titre de l'Homme au masque.

V.

LE MASQUE DE FER.

Quand il commença à revenir de la surprise où l'avoit plongé la découverte de l'homme au masque, le comte de Lauzun s'efforça, mais en vain, d'en connoître le nom véritable. Ce prisonnier, intimidé par d'anciennes menaces, refusa toute explication et répondit à l'invitation d'ôter son masque:

— Il est cadenassé, vous le savez bien, et vous savez mieux encore que ce velours cache des plaques de fer.

Dès lors Fouquet et son ami s'appliquèrent à deviner le mot de cette énigme; ils tirèrent de l'objet de leur curiosité beaucoup de pa-

roles ; et sa voix qui ne leur sembloit pas inconnue les fit beaucoup réfléchir. Mais cet organe, familier à leurs oreilles, n'évoquoit dans leur imagination aucune figure connue. Comme cet homme ignoroit jusqu'à leurs noms, devenus très-célèbres, ils en conclurent qu'il étoit captif depuis longues années. A défaut de meilleurs indices, ils se mirent à contempler l'ameublement du lieu, à y chercher des rapports avec le caractère ou les habitudes de leur inconnu.

La salle étoit en hexagone régulier, et les murailles étoient cachées derrière de hautes tentures de velours rouge qui déjà blanchissoit à certaines places. Ces lambeaux d'étoffe, troués çà et là par quelques crampons de fer, par d'énormes anneaux, veufs de leurs chaînes, étoient en outre illustrés d'une pléiade de fleurs de lis noires, tracées en quinconce avec du charbon par la main patiente du détenu. Ces nobles ornements n'existoient que jusqu'aux deux tiers de la hauteur du mur, et leur étrange application sur ce fond empourpré donnoit à toute la salle un aspect burlesque de royauté et de deuil.

Le surplus de l'ameublement indiquoit un mélange singulier de splendeur, de misère et de folie. A côté d'un meuble de marqueterie, où couroient des enroulements incrustés de cuivre et d'émail, on regardoit avec dédain une méchante armoire façonnée avec quatre clous, par un ouvrier inhabile, le prisonnier peut-être. Plus loin, c'étoit une crédence en vieux chêne enfumé, enrichie de statuettes, de bas-reliefs, de cariatides dans le goût d'autrefois. Le lit, qui étoit carré et avoit pour colonnes quatre palmiers, étoit privé de rideaux, et le bord antérieur avoit été exhaussé d'une planche de sapin barbouillée de dessins absurdes, presque inintelligibles, l'œuvre d'un maniaque.

Puis, c'étoient partout des poteries d'une forme étrange, des magots chinois tout chauves et ouvrant de gros yeux égrillards, des monstres japonnois en fine pâte de porcelaine, hideux à faire peur et chargés des plus vives couleurs. Ces divers objets, clairs et riants, éclatoient sur les fonds assombris de l'appartement : quelques fleurs se traînoient sur les flancs de trois grands vases bleus illus-

trés de mandarins ventrus courtisant de sveltes princesses bien serrées dans leurs fourreaux vermeils, et si bien peignées, qu'on eût compté leurs cheveux. Mais l'attitude mourante de ces fleurs, la maigreur de leurs tiges, les pâles nuances de leurs feuilles, indiquoient la prison, le défaut d'air et de soleil.

On ne découvroit aucune rose, ni rien qui ressemblât à des roses, soit parmi les plantes captives, soit sur les ornements des objets qui décoroient la chambre. Ce qui donna lieu de le remarquer, c'est que plusieurs roses avoient été grattées ou brisées sur des meubles, sur des soieries et des laques. Cette circonstance étoit frappante, surtout à cette époque où la reine des fleurs étoit, en ornementation, d'un usage aussi général que le trèfle dans les arabesques, ou que la grecque et les chicorées parmi les enjolivures du siècle. Fouquet, dont l'esprit s'étoit toujours volontiers diverti à savourer le détail, ne put se taire de dire à Lauzun :

— Il faut croire que ce détenu a autant d'horreur pour les roses que la feue reine;

Anne d'Autriche s'évanouissoit à la vue d'une rose.

Le surintendant trouva en ce logis peu de livres, et anciens pour la plupart; ouvrages de piété, ou romans de chevalerie. Les murs étoient égayés de quelques objets de fantaisie; d'un côté, y étoit suspendue la résille que tressoit l'homme au masque, près d'une guitare. Au centre de la salle, étoit soutenue par quatre cordes réunies très-haut au moyen d'un cœur de plomb, une lampe claustrale en argent battu, terminée en pointe, et vermiculée d'une foule de petits dessins d'un goût austère, encadrés de larges festons. Ce métal d'un ton cru et froid, malgré les glacis rosés que lui envoyoient les tentures, tranchoit, comme le sillon de l'éclair dans la nuée, sur les fonds ombrés de l'appartement. Cet ornement étoit sinistre, bien que le lampadaire plein d'eau servît de récipient, de monde à une touffe de plantes lymphatiques, dont on voyoit les tiges tachetées de fleurettes lilacées, semblables à des étoiles d'améthyste, se répandre au dehors et pendre de toutes parts, comme une famille de couleuvres qui descendent d'un nid.

Là se trouvoit aussi du linge de batiste à profusion, le prisonnier n'en portoit pas d'autre; il avouoit sa délicatesse exquise à cet endroit et son amour prodigieux pour les fins tissus.

— Encore, pensa Fouquet, encore une des manies dominantes d'Anne d'Autriche : la toile lui écorchoit la peau; Mazarin la menaçoit un jour, en riant, d'un enfer où elle seroit condamnée à coucher sur des draps de toile de Hollande.

Si l'on eût été tenté d'oublier, à l'aspect de ce luxe hétéroclite, les horreurs du cachot, l'illusion auroit peu duré. Il suffisoit de frapper la muraille pour entendre les grincements de la pierre, de soulever la tapisserie pour trouver une étroite porte ronde, avec une serrure énorme et une lugubre garniture d'écrous en fer, noircis par la rouille. La cheminée même cachoit sous son manteau, revêtu d'un beau marbre veiné de lignes noires sur un fond dégradé de la teinte du cinabre à celle de l'iris, la cheminée cachoit la grille de fer brisée tout à l'heure par Lauzun. Et quand

le rideau couleur d'opale qui masquoit la fenêtre étoit tendu, les barreaux massifs, l'un sur l'autre rivés en dehors, jetoient sur ce voile transparent l'ombre menaçante de leur double croix.

L'habitant de cette effroyable retraite étoit en harmonie avec ce séjour qu'il avoit façonné à son usage; il en possédoit bien l'extérieur royal et burlesque à la fois. Sa structure haute, carrée, rude même, comme la maçonnerie du donjon, étoit également recouverte de velours, d'or, de dentelles et d'hermine. Ce détenu, sombre d'aspect, comme Pignerol vu du dehors, laissoit sortir par les trous de son masque quelques notes graves et caverneuses, tout aussi lugubres que celles que jetoient les échos aux meurtrières de la forteresse.

Si l'on cherche la cause de toutes ces terreurs, de tous ces mystères, que trouve-t-on? Un despotisme tremblant, orgueilleux, jaloux, cachant ses petitesses sous de grandes murailles et punissant dans Lauzun l'ennemi d'une concubine-reine et d'un ministre envieux : un envieux couronné châtiant dans

Fouquet le talent qui lui porte ombrage, et l'amant heureux qu'il déteste.

Ce roi qui accomplit de si grandes choses, fut l'homme des passions mesquines.

Après avoir tout examiné en silence, Lauzun comprit qu'on ne refusoit rien au prisonnier destiné sans doute à terminer là sa vie. Il pensa aussi que le secret de cette existence enfouie devoit être dangereux à connoître, et qu'il falloit, pour qu'on ne tranchât pas une vie que l'on redoutoit au point de la voiler avec tant de soin, *des raisons de conscience* bien impérieuses.

Tout en se livrant à ces réflexions, Lauzun n'oublioit ni le soin de sa délivrance, ni le cours des heures. Sans trop s'embarrasser des injonctions de son hôte, il s'occupoit à limer la fenêtre, conjointement avec Leconte mal remis de sa frayeur. Fouquet demeuroit assis, plongé dans un abattement profond; l'homme masqué avoit repris son travail de mailles, et il grommeloit çà et là quelques phrases sur la vie calme, satisfaisante et sans soucis qu'il avoit su se faire. La plus innocente question

le rendoit à ses défiances, à ses indignations insensées ; il craignoit instinctivement, par habitude, qu'on ne cherchât à tirer de lui un prétexte pour le faire mourir.

Les trois personnages placés en cet instant face à face, les trois prisonniers dont le nom a doté Pignerol d'une sombre illustration, ressentoient alors l'influence de la captivité de trois manières inégales : ils étoient parvenus à trois périodes d'une même maladie, et ne différoient entre eux que par les symptômes.

Lauzun, voisin du monde, et dans la mémoire de qui le soleil n'étoit pas encore couché, Lauzun détestoit la prison avec fureur et s'efforçoit avec énergie d'en abattre les murs.

Fouquet, prisonnier depuis huit ans, conservoit la pensée saine et droite avec ses désirs et ses regrets, mais il avoit perdu toute activité; son sang étoit refroidi; il n'étoit plus capable d'une volonté suivie d'effet.

Enfin, le Masque de fer, détenu depuis longues années, avoit oublié jusqu'au raison-

nement, et le sentiment de ses maux n'étoit chez lui que momentané. Sa mémoire, ses facultés, son jugement étoient intermittents comme ces fontaines taries qui laissent choir à de rares intervalles leurs dernières gouttes ; son état confinoit à l'abrutissement.

La liberté les eût guéris tous les trois.

Deux d'entre eux l'avoient très-bien senti ; Lauzun agissoit avec l'opiniâtreté d'un désir brûlant, et l'ancien surintendant, plongé dans ses rêveries, s'identifioit si bien à cette idée d'être libre, qu'il combinoit déjà un plan de conduite hors de Pignerol.

— Quel malheur, disoit-il au comte, que d'être condamné pour le reste de ses jours à l'exil, à n'être plus rien à la cour, à ne plus servir le roi, à traîner une vie obscure...

— Les étrangers vous rechercheront. Vous possédez, dit-on, des secrets si importants, si dangereux pour le cabinet de Versailles, que si vous avez soif d'éclat et de vengeance...

— Monsieur, le roi est toujours mon maître, les confidences déposées dans mon cœur sont gardées en une prison d'où l'on ne sort jamais. Ces voûtes, ces créneaux étoient des précautions superflues.

— Avec quelle joie sans mélange je travaille à votre salut, monsieur! Pardonnez-moi de vous avoir tenté; je m'en applaudis; car je partage vos scrupules et l'on me verroit mourir plutôt que d'offrir mon épée à la maison d'Autriche.

— Si notre entreprise manquoit, poursuivit Lauzun, notre position seroit grave. D'abord, on redoubleroit de surveillance; puis... il doit être horriblement dangereux d'être trouvé en tête-à-tête avec ce prisonnier masqué, tenu en chartre privée avec tant de mystère. (Et se tournant vers son valet) : — Allons, travaille, mon pauvre Leconte; car si nous échouons, le plus dévoué, le plus innocent sera le plus à plaindre; ta mort, mon fidèle compagnon, seroit le plus noir chagrin de ma vie.

Pendant qu'ils causoient, l'Homme au mas-

que de fer qui avoit retrouvé sa tranquillité, persistant toujours à considérer ses visiteurs comme des espions ou des bourreaux, et voulant faire devant eux parade d'indifférence, décrocha sa guitare, s'assit sur une énorme chaise, préluda par quelques accords et se mit à psalmodier d'une voix creuse et chevrotante une vieille cantilène sur la mort de Gustave-Adolphe, chanson célèbre à l'époque de la guerre de trente ans, mais oubliée en 1672. Le Masque de fer secouoit ses notes d'une façon railleuse, en dirigeant sur nos personnages de noires paupières qui rayonnoient au fond de leurs orbites de velours. Quand il eut fini de chanter, il pinça longtemps encore les cordes de l'instrument, et tomba dans une mélancolie profonde, à en juger d'après les soupirs qu'il tiroit de sa poitrine.

Lauzun jeta les yeux sur ce personnage dont on ne pouvoit déchiffrer la physionomie et pensa que la bizarrerie dont il faisoit montre n'étoit peut-être qu'extérieure, que peut-être, sous le double masque du fer et de

la folie, il souffroit plus que Fouquet. Cette idée lui serra le cœur.

— Que de peine et de fatigue vous vous donnez sans utilité, dit l'Homme au masque en regardant Lauzun se démener à la fenêtre. Je ne veux point chercher à m'évader, je vous l'atteste. Dites à celui qui vous envoie, de vous épargner à l'avenir cette corvée. Du reste, je le remercie de m'avoir procuré le spectacle de vos visages.

—Mais veuillez enfin reconnoître que nous ne sommes pas...

— Des gens apostés par Saint-Mars? Eh comment seriez-vous là? On ne pénètre pas ainsi chez le Masque de fer, messieurs; le gouverneur y entre seul, et chapeau bas, pour me servir. Vous êtes, Dieu me pardonne, demeurés couverts devant nous... je m'en plaindrai. Non, personne n'a mis les pieds dans ma demeure, sauf mon gardien et le marquis de Louvois. Il n'y a rien là que vous ignoriez.

— Louvois!!! s'écrièrent ensemble Lauzun et Fouquet.

— Au surplus, pourquoi sortirois-je? Suis-je pas heureux, tranquille? Mes goûts ne sont-ils pas satisfaits? Je suis calme et content, vous l'avez vu, vous n'en doutez pas; eh bien, faites-en part à votre maître.

Il garda un morne silence; Lauzun crut remarquer de l'émotion dans sa voix, quand il prononça ces dernières paroles, et il en conclut que cette personne, avant d'arriver à être à ce point soupçonneuse et taciturne, avoit passé par une longue terreur. De nouvelles offres d'évasion lui furent faites, mais, sans même les écouter, il fut s'asseoir sur un siége très-bas où il se mit à jouer avec de longues écharpes de mousseline.

— Monsieur, dit enfin Lauzun radieux à Fouquet, tirez promptement notre échelle qui est pendue dans la cheminée et hâtons-nous, car les monts commencent à se détacher du ciel vers l'Orient; nos deux barreaux vont céder, les voilà très-minces.

Fouquet, transporté de joie, murmuroit en se dirigeant vers l'âtre : — Mon Dieu, mon Dieu, je vous remercie!

Des larmes couloient de ses paupières. Ce que voyant l'Homme au masque, il saisit le surintendant par la main, l'attira devant le candélabre, le considéra long-temps d'un œil défiant, parut craindre encore, hésiter à parler, et enfin, tremblant d'émotion, il demanda à Fouquet d'une voix troublée :

— Franchement..., qui êtes-vous ?

Fouquet se préparoit à répondre, quand l'Homme masqué, faisant un geste d'effroi subit, écouta une seconde je ne sais quel petit bruit lointain et s'écria :

— Vous êtes perdus !

Après avoir vainement secoué les barreaux de toutes ses forces, Lauzun s'élança dans la chambre et fut se placer à l'ombre de la cheminée, de façon à disparoître facilement.

Soudain, il vit la porte s'entre-bâiller sans bruit, deux yeux plonger dans les recoins de la salle, et un homme entrer l'épée à la main, protégé par des sergents apostés sur le seuil. Une figure noire et allongée se

glissa derrière lui, Lauzun crut reconnoître Ismaël-Jonas.

Le gouverneur Saint-Mars étoit vêtu d'un méchant pourpoint d'une coupe surannée, trop large pour sa taille, et dégarni de rubans; sa mise indiquoit l'absence de coquetterie d'une personne retirée du monde et qui s'habille uniquement pour se garantir des intempéries; son visage gras, blême et fatigué, avoit contracté les plis, les habitudes de physionomie d'un homme qui a renoncé à plaire, et sa tête grisonnante, sans perruque, étoit coiffée d'un vieux feutre gris, couleur odieuse à Louis XIV; cette circonstance montre combien ce gentilhomme étoit loin des modes de la cour. Sa tenue commune, ses formes grossières indiquoient, aussi bien que le reste, un être rude et négligé.

Dès qu'il eut fait résonner ses grosses bottes dans la salle, il se mit à jeter sur les assistants des regards vifs, scrutateurs, qu'un mélange d'inquiétude et de courroux rendoit plus farouches. Il s'adressa d'abord à Fouquet, d'une voix sèche et pesante à la fois, qui rou-

loit sur les cordes les plus basses; véritable organe de geôlier.

— Qu'êtes-vous venu faire là? Comment vous y trouve-t-on? Depuis quel temps y êtes-vous?

Fouquet gardant un silence dédaigneux, le Masque de fer s'avança avec une lente majesté, jusque sur la pointe de l'épée du gouverneur, et la poussant avec mépris :

— Depuis quand, monsieur, entre-t-on chez moi le chef couvert et l'épée au poing? Est-ce là nous rendre ce qui nous est dû? Sont-ce les ordres qu'on vous a transmis? Certes, je ne me plains pas d'être ici, pourvu que j'y jouisse des prérogatives de mon rang, et que j'aie affaire à un gentilhomme, non à un insolent et à un reître.

— Monseigneur, il ne s'agit pas de votre... de vous. Je viens saisir des traîtres qui ont essayé de me tromper; mieux vaudroit pour eux de n'être point nés que d'avoir mis les pieds dans votre chambre. Allons, ajouta-t-il en se tournant vers la porte et en désignant Fouquet : — Qu'on le saisisse!

— Sur ma foi, monsieur de Saint-Mars, repartit ce dernier, indigné de cet appel à la force brutale; vous abusez du privilége d'être lâche! Accoutumé à céder à la violence, nous obéirons ; mais si l'on ose porter la main sur nous, ces foibles bras résisteront; et notre cadavre vous gênera plus peut-être que vous ne le supposez...

Saint-Mars fit un geste d'impatience et trois pas du côté du surintendant, qui recula en s'écriant :

— Ah! par grâce, ne me souillez point de votre contact! mieux valent encore vos sbires que vous, le ténébreux exécuteur de ces iniquités; que vous, l'homme jugé digne d'être le geôlier de Fouquet. Prenez garde! les murs ont des échos; le secret de l'horrible aventure que nous venons de découvrir peut filtrer au dehors. Songez qu'il m'est connu, que parfois, grâce à Dieu, entre la victime bâillonnée et ses bourreaux, s'interposent les cris indignés des nations!... Ainsi, c'est vous qu'on a choisi pour exécuter dans l'ombre ce lent assassinat! Mais, en dépit de vos efforts pour tuer avec

lenteur et sans bruit, ma foible voix brisera peut-être cette prison; le ciel même, se lassant de vous sentir caché dans la nuit du crime, jettera sur vous un éclat de lumière, et votre nom gravé sur le masque de cet Homme sans nom, sera jeté en pâture à l'exécration des siècles!

Agité par la fièvre provenant des émotions qu'il avoit ressenties, Fouquet exhala tout ce fiel avec l'ardeur d'un malade en délire, et l'imprudence d'un paysan du Danube, d'un être à qui huit ans de captivité ont fait oublier la finesse et la présence d'esprit du courtisan. Pour cet homme usé, penser et parler n'étoient plus qu'une même chose, et le travail intérieur du jugement n'avoit plus lieu dans son cerveau. Lorsqu'il eut cessé de parler, il tomba épuisé dans un fauteuil. Quant à Saint-Mars, peu ému par cette véhémente apostrophe, il en regrettoit même la briéveté ; il avoit eu soin de ne pas l'interrompre, dans l'espoir d'y découvrir le fond de l'âme du surintendant, et de savoir si le Masque de fer avoit trahi le secret de son nom. En matière aussi délicate, un soupçon équi-

vaut à une certitude et donne lieu aux mêmes mesures. Aussi, Lauzun, caché dans la cheminée où lui étoit parvenue cette conversation, murmuroit-il bien bas :

— L'imprudent, que dit-il!... il se perd, il est perdu!

Et il étoit remonté jusqu'à la grille, tirant après lui l'échelle de cordes et décidé à regagner son cachot, ou tout au moins la plateforme, afin d'y attendre l'issue de l'aventure.

— C'est toi qui as conduit cette affaire? demanda le gouverneur à Leconte.

— Oui, monsieur.

— Par où est-on entré?

Leconte pensa à la cheminée, et ne voulant pas trahir son maître :—Il y a assez de velours sur ces murailles pour cacher un trou; si vous voulez savoir où est située cette ouverture que nous avons rebouchée... on y a mis du sien pour la faire, mettez-y du vôtre pour la découvrir.

Saint-Mars ayant demandé où étoit Lauzun,

Leconte refusa long-temps de répondre, et enfin, comme cédant à la force, il dit en haussant beaucoup la voix :

— Mon maître nous attend sur la plate-forme du donjon, du haut de laquelle il devoit faire pendre une échelle de corde devant cette fenêtre dès qu'elle eut été limée. Il seroit descendu après l'avoir mise entre nos mains, et d'ici nous aurions continué la route ensemble.

— Tu dis que Lauzun n'est point venu dans cette chambre?

— Comment s'y seroit-il pris, puisque...

— C'est bien. Conduisez cela dans la casemate n° 24.

Lauzun bénit du fond du cœur son fidèle domestique. Comme, grâce à lui, sa retraite devenoit plus sûre, il descendit un peu pour avoir l'œil sur cette étrange scène.

— Ainsi, reprit Saint-Mars en se tournant vers le Masque de fer avec un air farouche; ainsi, vous avez initié ces détenus à votre secret?

— Un bourreau n'est point un juge, et vous seriez un juge que vous n'auriez pas le droit de m'interroger. Prenez vos prisonniers, qui m'ennuient depuis une heure, et laissez-moi dormir. Par saint Denis! si l'on ne peut sommeiller en prison, où sera-t-on en paix? Je suis mécontent de vous; n'est-ce point assez de me faire attendre depuis six semaines ces chemises neuves en batiste de Cambrai, sans m'obséder encore de vos gronderies?

Saint-Mars tenoit à l'irriter un peu pour en savoir davantage: — Il ne s'agit point aujourd'hui de chiffons, répondit-il à cet étrange personnage qui causoit de dentelles et de mousseline sous un masque de fer; il faut confesser la vérité. (Saint-Mars remit son feutre.) Avez-vous eu l'imprudence de parler malgré vos promesses, malgré des menaces, dont le terrible effet retombera sur votre tête, et en dépit de mes défenses?

L'effet fut rapide, mais on avoit dépassé le but; le Masque de fer exaspéré se leva, son grand corps s'étendit dans toute sa longueur; il frappa sur l'armure de sa tête un coup de

poing qui retentit d'un bruit sourd et métallique, et s'écria avec rage :

— Tes défenses, misérable; tu oses, en ma présence, lever le front! Tes ordres, je les brave, et si je le veux je proclamerai tout haut ce que...

— Monseigneur, interrompit Saint-Mars, qui, se précipitant sur lui, s'empara d'une de ses mains, et le conjura d'un œil à la fois suppliant et terrible.... Monseigneur veut donc condamner à mort tous ses auditeurs. Certes vous pouvez parler et proclamer votre nom, Matthioli...

Mais le prisonnier n'entendoit plus rien. Sa colère, comme celle des enfants, étoit brève et sans aucune retenue.

— Matthioli! s'écria-t-il, je veux briser ce nom-là sous mes talons; il est temps qu'on me connoisse! (et se dirigeant vers le seuil :) Accourez, dit-il aux soldats; apprenez enfin le secret du grand spectre masqué; sachez qui nous sommes, et faites-nous justice de cet infâme! il vient d'insulter le...

Chacun, malgré soi, prêtoit l'oreille à cette dangereuse confidence; mais à cet instant un bras armé se dressa dans l'ombre contre l'homme de Pignerol, et le mot fatal qui vibroit entre ses dents s'éteignit dans un sifflement aigu suivi d'un râle profond. Ce colosse tournoya, comme saisi d'un vertige, ses grands bras battirent l'air deux ou trois fois, et il tomba lourdement sur le sol, tel qu'un taureau sacrifié.

Lauzun, de qui les cheveux se dressoient, eut le temps de voir Ismaël-Jonas se détacher du moribond, et de l'entendre, tout en cachant un poignard terni, murmurer à l'oreille du gouverneur :

—Il étoit temps...

Quand la tête du Masque de fer toucha le sol, elle fut si vigoureusement heurtée, tant elle étoit tombée de haut, que le casque de métal se rompit en trois éclats et roula contre le mur. Fouquet eut à peine le temps d'entrevoir un nez aquilin, de longs sourcils au milieu d'une face maigre, d'un blanc pur et mat comme la cire-vierge; car, sur-le-champ,

M. de Saint-Mars saisit le candélabre allumé, et posant un pied sur le cadavre de son prisonnier, de peur de le quitter une seconde, il lança par terre les bougies qui s'éteignirent.

Une nuit bleuâtre et déjà mêlée d'un crépuscule livide effleuroit les points saillants de la chambre; Lauzun apercevoit à peine les épées des sergents qui venoient d'entrer, et par terre, le grand corps de l'Homme au masque formant une longue tache noire terminée par un point blanc. Enfin, il vit cet objet se mouvoir horizontalement, s'éloigner et disparoître. Alors Lauzun pensa qu'il ne pourroit regagner la plate-forme avant les soldats du fort, qui, déjà peut-être, l'y attendoient.

Tandis qu'il méditoit là-dessus, le gouverneur, immobile sur le seuil, disoit d'une voix lugubre à ses soldats :

— Que personne ne sorte!

VI.

LES FOURCHES-CAUDINES.

Le silence le plus profond règne dans la chambre qu'habita le Masque de fer; les verrous ont été tirés, les lumières ont disparu, le donjon de Pignerol est redevenu muet comme de coutume. Déjà quelques tristes lueurs tamisées par les nuages gris de fer qui hérissent les cieux, viennent expirer le long des murs de la tour, et ces reflets bleus, pénétrant par la fenêtre, se traînent dans l'appartement dont ils accusent à demi l'ameublement. Quelques porcelaines se détachent en

clair avec mollesse, mais le jour ne les frappe point assez fort pour en faire jaillir des étincelles, et on les prendroit pour des blocs de neige ternie. Au centre de la salle, parmi ces froides nuances, brille d'un bleu plus solide la lampe d'argent suspendue à la clef de voûte, et que l'on prendroit pour une urne d'acier trempé, car elle emprunte aux objets environnants des teintes dégradées du violet foncé au gris de perle. Çà et là des étoffes contournées par la lumière en figures fantasques, imitent des fantômes et simulent de sinistres apparitions. Sur les fleurs du tapis, aplaties par l'obscurité, confondues ensemble et réduites à un ton roussâtre et revêche à l'œil, on croit découvrir un trou profondément obscur, un sillon dans lequel le jour s'absorbe tout entier sans laisser de trace. Cependant le pied, au lieu de s'enfoncer là comme dans une crevasse, glisse et demeure collé sur cet endroit lorsqu'il s'y pose, et entraîne avec lui cette couleur liquide plus noir que l'ébène. Cette mare a coulé des veines du Masque de fer et la marque sanglante va serpentant comme un aspic, jusqu'à la porte par où l'on a enlevé le

corps, contre laquelle est demeurée l'empreinte rouge d'une main ouverte.

Bientôt, vers le fond de l'âtre, un léger bruit, d'une souris qui grignote, d'un ciron qui ronge, d'une araignée qui file... Un objet remue dans l'ombre, un pied timide touche le sol, deux prunelles examinent la salle, où ne tarde pas à pénétrer un homme grêle et petit, sa toilette en désordre, les cheveux hérissés et se soutenant à peine. Inquiet, malade, brisé par la fatigue, le comte de Lauzun est dans une angoisse mortelle : il parcourt la prison dorée où il se retrouve seul, atterré par la scène dont il vient d'être témoin, et il cherche en vain une planche de salut. Que faire? remonter sur la plate-forme? c'est montrer d'où l'on sort aux soldats qui y sont apostés, c'est avouer que l'*on a vu*, que l'on est initié au terrible mystère de cette nuit, c'est se précipiter au plus sanglant du drame qui sans doute va se dénouer. Lauzun comprend toute la portée d'une imprudence, et ne sait à quel parti se résoudre. Il gémit sur le sort de son fidèle valet, il frissonne en entrevoyant le profond abîme où Nicolas Fouquet s'est jeté

comme un fou ; et il s'efforce de se tirer en arrière, sur ce terrain dangereux où il chancelle encore.

Comme il y rêve en marchant à grands pas, il perd l'équilibre, il glisse, tombe, et sa main s'appuie sur une place froide et mouillée. Il se voit avec horreur souillé de sang, du sang de cet inconnu masqué, dont la vie s'est écoulée dans les ténèbres.

Contre tant d'obstacles et de périls, notre héros n'a d'autre assistance que celle d'un vil renégat qu'il a acheté, qui l'a vendu et dont le bras vient de commettre un meurtre. Il regarde derrière lui, croyant voir une épée se lever dans l'ombre ; cet homme superbe qui brave la mort en face, la redoute lorsqu'elle se voile et l'attaque par derrière. Le froid matinal, tombant comme une chape de plomb sur les épaules de Lauzun épuisé, pénètre jusqu'à son cœur, y ralentit la vie et arrête les ressorts de son courage. Songeant que jamais il ne reverra le malheureux Fouquet, il donne quelques soupirs à leur commune misère, et surtout à la mort certaine de son pauvre valet.

Le jour augmente de plus en plus, une pluie fine et serrée arrive en poussière jusqu'aux pieds de Lauzun anéanti. Son abattement est profond, mais un bruit de fer et de serrures ouvertes y met fin ; notre héros se redresse et s'élance d'un bond sur le lit, où il fait semblant de dormir.

C'étoit Saint-Mars, suivi de son âme damnée, d'Ismaël-Jonas, dont il se servoit comme d'un outil et non comme d'un confident. Le gouverneur referma la porte derrière lui, en mit la clef dans sa poche, s'approcha de la table où se trouvoient les livres, les papiers du Masque de fer et faisant signe à Ismaël de s'éloigner :—Reste-là bas, lui dit-il ; il peut se trouver là tel papier dont la lecture, même involontaire, seroit pour toi mortelle. Cherche le soupirail d'enfer, par où ces enragés sont entrés ici. Seul je dois toucher les objets qui ont appartenu au défunt.

Saint-Mars alloit poursuivre ; mais Ismaël, qui aperçut tout à coup un homme étendu sur le lit, s'écria :

— Silence, monseigneur !

Ils se rapprochèrent du dormeur et le reconnurent.

— Comment a-t-il pu nous échapper? demanda le gouverneur.

— Il n'étoit point avec les autres, répondit le juif à voix basse; il attendoit, au dire de ce traître de soldat, un signal sur la plate-forme; impatienté, voyant briller le jour, il sera descendu pour éviter d'être saisi là-haut.

— Trop de confiance seroit un crime; ce Lauzun est dangereux, dit-on. Es-tu bien certain qu'il dorme?

Saint-Mars tira son confident en arrière, lui parla bas quelques secondes et lui dit à haute voix :

— La prudence l'exige, achève!

A cette injonction, Ismaël se penchant sur le lit, leva sur le pauvre Lauzun son poignard encore humide; mais le comte aussi rusé qu'eux ne bougea point et son impassibilité le sauva.

— S'il avoit vu quelque chose, observa Ismaël, il ne ronfleroit pas si paisiblement.

— Je l'accorde ; mais il faut savoir... Je vais le questionner ; va-t'en, car il reconnoîtroit le capucin qui l'a confessé.

— Il ne m'a vu qu'affublé d'une longue barbe et couvert d'un capuchon, dans un lieu sombre où je déguisois ma voix sous un accent nasillard ; je vous suis garant qu'il ne devinera point le moine sous l'habit du valet aux couleurs et à la livrée de votre maison.

Lauzun raffermi joua son rôle avec beaucoup de verve et de naturel. Feignant d'avoir été trompé par le riche ameublement de la salle, il fit avec gaieté et courtoisie des excuses à son geôlier d'avoir pris d'assaut ses appartements ; il manifesta sa surprise de n'y avoir trouvé personne malgré l'heure matinale, et il rit lui-même de sa mauvaise étoile qui l'avoit conduit à prendre le chemin du domicile de son gardien pour le chemin des champs. Bref, il mentit fort bien, et dans la lettre que le gouverneur, après l'avoir fait conduire dans une nouvelle prison, écrivit à Louvois pour lui faire part des événements de la nuit, le nom du comte ne fut pas compromis. Ce

dernier n'avoua rien à Ismaël, qui tira de gros profits de ses perfidies, et ces événements semblèrent oubliés.

Plus tard, Lauzun obtint d'être transféré dans une prison plus saine ; il lui fut accordé de prendre l'air sur une terrasse d'où l'on ne découvroit que le ciel, et c'est de là qu'il vit encore neuf fois les hirondelles émigrer au milieu de l'automne.

Il n'entendit pas une seule fois prononcer le nom du surintendant Fouquet, et les questions qu'il fit souvent sur cette matière n'obtinrent jamais de réponse.

Quant au fidèle Jean Leconte, toutes les recherches à son égard demeurèrent sans résultat ; on n'en eut jamais de nouvelles.

M. de Lauzun tenta une seconde fois de s'évader ; mais il fut repris, et cet essai resserra un peu ses chaînes.

Près de dix ans s'écoulèrent.

Un soir, au mois de mai, le temps des fleurs

et des vertes espérances, le comte de Lauzun fut mandé, vers onze heures, dans le cabinet de M. de Saint-Mars et, chose plus surprenante, il y fut conduit par le guichetier seul et sans armes. Il trouva l'appartement du gouverneur plein de malles, de caisses, et à demi démeublé.

— Monsieur le comte, lui dit Saint-Mars, je quitte Pignerol ; le roi daigne m'appeler au gouvernement de Sainte-Marguerite. Je n'aurai pas l'honneur de vous avoir à ma suite, ni le regret de vous laisser ici ; voilà des caisses qui vous sont adressées, elles contiennent des vêtements magnifiques ; le luxe, à ce qu'il semble, va toujours croissant là-bas.

Soyez prêt dans une heure à partir. Les eaux de Bourbon ont été jugées nécessaires à votre santé. *Une escorte d'honneur* doit vous y conduire, et vous y rencontrerez madame de Montespan, qui s'entremet de faire votre paix avec Sa Majesté. Retournez à votre logement et préparez-vous à ce voyage.

Lauzun prit congé du gouverneur et traversa seul à tâtons la cour intérieure du châ-

teau, croyant à peine à ce bonheur inespéré. Comme sa longue détention l'avoit habitué à chercher en toute chose une fâcheuse issue, il fut saisi d'une grande méfiance ; redoutant quelque piége, et persuadé qu'un destin funeste l'attendoit dans sa prison, il se cacha à l'angle d'une tour, derrière le bassin d'une fontaine qui se trouvoit là, et au travers de certaines balustrades il aperçut au loin des torches s'allumer et des troupes se mouvoir en silence. Il fut d'autant plus stupéfait, que tout à coup le gouverneur lui-même en habit de voyage passa près de lui, suivi de deux soldats qu'il posta au pied de la tour où il entra seul, par une porte basse qu'il referma derrière lui. Sans pouvoir s'expliquer ce qu'il voyoit, Lauzun se souvint des anciens mystères du fort de Pignerol, et réveillant les vieux souvenirs de Fouquet, du Masque de fer assassiné sous ses yeux, il s'attendit à quelque révélation. Ce pressentiment étoit-il fondé? C'est ce que l'on saura plus tard ; les pages prochaines jetteront de la lumière sur l'issue de cette aventure.

Disons auparavant ce qui s'étoit passé à la

cour et comment le sort de Lauzun, presque tombé dans l'oubli, venoit de s'adoucir.

Toujours occupé d'enrichir ses bâtards, le roi, non content d'avoir accordé au duc du Maine le rang de prince légitime et l'entrée au conseil, se disposoit à forcer le parlement de le déclarer habile à succéder à la couronne à défaut d'autres hoirs, et il s'engageoit provisoirement à lui constituer un apanage digne de ces prétentions. Excité par madame de Montespan, mère du jeune duc, ennemie comme lui de mademoiselle de Montpensier, à qui Louis XIV ne pardonna jamais les coups de canon de la Bastille, le roi travailla sans relâche à lui nuire, à la dépouiller. C'est par suite de cette antipathie qu'il avoit retiré son consentement à l'union de Lauzun avec la petite fille de Henri IV, union déplaisante pour la favorite, ancien objet des assiduités de Lauzun.

Les deux opprimés s'étoient consolés, dit-on, par un mariage secret. Ce qu'il y a de certain, c'est que la princesse, à cette époque, fit donation à son amant du comté d'Eu, du

duché d'Aumale et, plus tard, des fiefs de Thiers et de Saint-Fargeau. On peut juger du chagrin que ressentit Mademoiselle, durant les neuf ans de détention de son ami, et des efforts qu'elle fit pour fléchir le prince. Mais plus elle y tenoit, plus on resserroit les liens du comte. A la fin, le grand roi s'avisa de lui vendre une liberté qu'elle imploroit à genoux, et il imposa pour condition expresse à Mademoiselle la cession d'Aumale et du comté d'Eu à M. le duc du Maine. Ce furent alors des colères, des indignations, des refus; madame de Montespan, dont la faveur déclinoit, pressoit l'affaire, et Mademoiselle, pour gagner du temps, objecta qu'elle ne pouvoit rien sans le consentement de Lauzun qui, à son tour, ne le pouvoit efficacement accorder, s'il n'étoit libre.

Madame de Montespan le fit donc venir à Bourbon, où elle se rendit, pour le lui arracher et, afin qu'il fût libre en apparence et prisonnier en effet, on l'entoura d'une compagnie de dragons commandés par Maupertuis, le surveillant le plus minutieux, le plus irritant,

l'homme qui poussoit le devoir militaire jusqu'au pédantisme le plus niais. *Cette escorte d'honneur* gardoit un captif par monts et vallées, en plein air comme sous un toit.

Prêt à revoir ses anciennes amours, son ancienne ennemie, le comte de Lauzun se ressouvint de ses beaux jours, il chercha en lui-même les traditions du galantin privilégié des dames. Par un sentiment noble et fier, il voulut montrer un front jeune, un esprit léger, et cacher à l'auteur de ses disgrâces les ravages qu'elle avoit produits.

Donc, l'ancien favori prit soin de son visage, il rasa sa barbe qu'il avoit laissée croître à Pignerol et il se réjouit de trouver sous ces épaisses toisons une peau blanche, où brilloit encore la verdeur de la jeunesse. On eût dit que la barbe l'avoit préservé des intempéries du cachot, comme la neige garantit du froid les tendres blés en herbe. Lauzun ensuite s'accommoda de son mieux; le satin, le velours, les bijoux, refleurirent sur son corps, et quand il fut bien atourné, bien doré, bien

harnaché, il sentit ses allures de courtisan redevenir faciles, le gentilhomme effacer le prisonnier, et ces mots d'autrefois : —Le beau Lauzun, l'aimable Lauzun, ne lui semblèrent pas trop fabuleux.

Il jugea donc à propos de s'offrir sans trop de modestie aux regards de la belle Athénaïs, qu'il n'avoit pas vue depuis le jour où il avoit été arrêté à Versailles, au retour d'une excursion à Paris, entreprise pour elle. Certaine conversation entre la favorite et Louis XIV, dans la galerie des glaces, lui repassa dans l'esprit; il compta les années sur ses doigts, et soupira avec Virgile :

« *O prœteritos...* »

Dès qu'ils furent en présence l'un de l'autre, la maîtresse et le favori, un examen mutuel et scrupuleux leur fit retenir le silence un peu de temps. La marquise étoit changée; un pâle brouillard qu'on nomme l'ennui se traînoit sur ses traits rembrunis par une expression soucieuse. Belle encore, elle avoit cependant franchi l'équinoxe de son été, et s'inclinoit

mélancolique, comme ces fleurs épanouies au sommet d'une tige dont les feuilles déjà se sont détachées une à une. Ses charmes inquiets ne jouoient plus avec l'idée du lendemain ; elle voyoit avec terreur le soleil s'éloigner, en même temps que les lumières de ses yeux devenoient affoiblies, et, tremblant que l'astre ne sortît de son horizon, elle mesuroit avec désespoir les ombres qui déjà s'allongeoient de toutes parts et la poursuivoient trop vite.

Madame de Montespan étoit toujours agréable ; mais le dessin de son ovale perdoit un peu de sa pureté et s'empâtoit légèrement ; les coins de sa bouche garnie de dents irréprochables, étoient moins mobiles, moins volontaires ; le noir des prunelles s'injectoit de petites fibrilles brunettes, semblables aux fines poussières dont les charbons s'incinèrent avant de s'éteindre. Les roses du teint s'empourproient parfois, et le velouté du duvet n'en modéroit plus l'éclat ; les lignes bleues des tempes s'étoient effacées, comme il arrive des veinures d'un marbre tendre effleuri par les

brises qui l'ont caressé trop long-temps. Le front s'étoit évasé, et de petits cheveux demi-morts se jouoient sur ses blancs rivages. Quand cette noble tête se balançoit sur un cou de cygne, on devinoit le jeu des muscles, et la raison pouvoit analyser la somptuosité des attaches. Cette créature n'avoit pas fini d'être adorable, merveilleuse, mais les signes enivrants de la jeunesse première s'étoient évanouis, quelques tons du tableau avoient pris de la crudité, certaines lignes avoient fléchi, des glacis délicats comme un reflet sur l'onde, avoient été léchés par le vent.

Des grâces brilloient en elle, qui bientôt se devoient dénaturer; son air digne et fier commençoit à ressembler à de la roideur; des habitudes de physionomie, irrésistiblement séduisantes hier, se faisoient accusatrices aujourd'hui. Enfin, heure d'équilibre passager dans la vie d'une femme, l'imagination s'exerçant sur ce visage pouvoit avec une égale facilité, avec l'aide des yeux, revoir madame de Montespan à seize ans, ou la deviner à cinquante. De ce point escarpé de la vie de

la marquise, le regard plongeoit encore dans les vertes vallées parcourues, et déjà se brisoit sur les crêtes ardues qui terminent le chemin.

C'étoit à en mourir de regret, et la maîtresse du grand roi, douée d'une vue excellente, se pâmoit d'inquiétude. Aussi le génie de la toilette se développoit-il dans son cerveau : point d'imprudents atours, plus de coups de tête en rubans, en nuances, en façons de robes ; plus de perles, plus de fleurs, plus de dentelles errant à l'aventure ; la tactique la plus raffinée présidoit à l'ordonnance générale du combat. On ne guerroyoit plus en partisan, chaque chiffon étoit pris au sérieux, classé en bon ordre, dans un but calculé ; et quand la marquise remportoit la victoire sur le cœur blasé de Louis, elle savoit pourquoi, par quel stratagème, et elle ne l'oublioit pas.

Par malheur, ces préoccupations immobilisent les lignes du visage, roidissent la contenance et enterrent la physionomie sous d'épais frimas. D'autre part, quand une pauvre femme en est à hésiter entre la rose et la feuille

morte, entre les fleurs et les plumes; quand elle se voit réduite à trouver les couleurs claires *trop voyantes*, à faire fonds sur les richesses d'un écrin, sur les lignes d'une main, d'un bras, plus pures qu'à dix-huit ans; à montrer le bout d'un pied dont l'attache est très-fine; à remarquer tout haut la gaucherie des jeunes personnes; alors commencent les malheurs éternels. Bientôt il faudra divorcer avec la mousseline et le crêpe blanc, apanages de la jeunesse. Aussi on les retient avec une amère tendresse; on les porte encore en soie mate, grâce à l'invention de la moire, parce que le blanc-moiré grisonne, et quand enfin a sonné l'heure des adieux,... si l'on n'a pas la force d'avouer qu'on a trop d'âge, on confesse tout bas que le blanc est trop jeune, trop *petite-fille*, et tout est consommé. Mais, long-temps avant ce moment douloureux, le caractère s'aigrit, les yeux troublés recherchent avec anxiété dans ceux d'autrui le sentiment de ce déclin trop bien pressenti; les regrets naissent, la comparaison engendre la jalousie, on veut remplacer par l'esprit ce qui n'est plus, et le cœur plein de

fiel déborde en raillerie. Imprudente! tous ces démons qui marchent dans votre âme, vont piétiner sur votre visage, et y laisser les empreintes de leurs maigres pattes. Et c'est par là que vous vous ferez vieille.

Triste destin des plus nobles, des plus merveilleuses choses, la jeunesse, la beauté. Cruelle condition de la vie! Devenir solitaire et simple mortelle, quand on a été entourée d'une cour fourmillante, et déesse au-dessus d'un cercle d'adorateurs; quand on a pu se dire : — Hors de l'idée de perfection et de beauté, il n'existe ni culte, ni Dieu, ni désirs, ni espérance, ni passions, et ajouter : Cette idée, je la réalise, je la personnifie!

On conçoit qu'à l'aurore d'un si affreux lendemain, les songes du dernier sommeil soient funestes. On conçoit que long-temps à l'avance, à mesure que la chute des pétales dégarnit le calice de la fleur, les chagrins s'y précipitent comme de noirs insectes, et que le naturel aigri soit disposé à opposer la haine à l'oubli du monde.

La belle marquise de Montespan n'avoit

plus rien à gagner en attraits, elle avoit tout à perdre, et quand on n'a plus qu'à décroître, on a déjà décliné. Elle le sentoit, se gardant de le laisser voir, et souffroit en silence. Le plaisir n'avoit plus rien à lui donner, les illusions de l'amour étoient en ruine; mais la coquetterie transcendante, fondée sur la jalousie réciproque des femmes, mais l'intérêt et l'orgueil qui lui montroient par anticipation les horreurs, les hontes de la disgrâce, la poignardoient cruellement. Les froideurs de Louis l'épouvantoient, et, en faisant le voyage de Bourbon, elle avoit espéré d'opérer une diversion favorable, sachant que l'absence remédie pour un temps à la satiété. Ce qui est une erreur, vu que la satiété est incurable.

Lorsque l'âme d'une belle femme est dans ces dispositions moroses, en revanche, elle n'est pas éloignée de se laisser aller à des accès de sensibilité profonde où le découragement la fait se plonger, pourvu que l'égoïsme y trouve sa pâture. Elle sait gré à celui qui l'aide à retrouver ces émotions qui la rajeunissent, et elle s'abandonne avec lui durant des heures

qu'elle ne lui pardonnera pas le lendemain. Ces crises très-tendres sont dangereuses pour qui les provoque ; la femme y déborde de séductions, les accents de ses douleurs sont d'une harmonie enchanteresse, et si l'homme est assez jeune, assez aveugle, pour s'imaginer qu'il est quelque chose dans ces larmes, pour ne pas voir que la sirène se pleure elle-même, pour ne pas comprendre que ces paroles langoureuses ou brûlantes sont des souvenirs qu'on évoque, des échos que l'on réveille et dont on jette les notes confuses à un monde passé, il risque fort d'être un homme perdu.

Le comte de Lauzun connoissoit ce genre de péril. Habile à manœuvrer sur les pointes des Scylla, des Charybde féminins, il s'étudia à produire ces effets pour son propre divertissement; et, comme une femme se plaît à être ramenée aux splendeurs éclipsées de ses beaux jours, notre héros réussit sans trop de peine.

Après un mutuel examen dissimulé par des salutations profondes, duquel, au grand dépit de la marquise, Lauzun sut attirer sur lui le plus favorable résultat, il se dispensa d'ouvrir

la conversation, désireux de laisser encore ce déplaisir à madame de Montespan, et sûr qu'elle ne se feroit pas attendre, par la même raison qui engage le montreur d'un tableau fatigué, au fond duquel ressortent *les dessous*, à faire diversion par des paroles aux regards scrutateurs du chaland.

Aux premiers mots de la marquise, M. de Lauzun comprit qu'elle vouloit donner à cette entrevue une forme solennelle, et se procurer comme une distraction le spectacle des souffrances de sa victime. Loin de se prêter à cet aimable badinage, le comte prit son ton léger d'autrefois, et s'adressant à la marquise comme s'il l'eût vue la veille; obstiné à la traiter en femme à la mode, il lui fit des compliments sur ses pierreries, montrant le regret de ne plus pouvoir donner des soins à cette partie de sa toilette, et diriger les travaux de Cardillac; puis, supprimant en quelques mots un laps de neuf années, il s'excusa de n'avoir pu lui rendre compte de sa dernière commission et d'être parti brusquement pour Pignerol comme un mal-appris, sans remettre lui-même les diamants qu'on lui avoit confiés, et sans prendre

congé d'une femme qu'il révéroit. Il ajouta à ces propos une foule de jolies impertinences. On fut contraint, par ce ton insouciant, de répondre dans les mêmes termes, et ces deux êtres si bien faits pour se haïr, échangèrent quantité de protestations affectueuses, comme il convient entre gens du bel air qui se détestent.

Ces manières coûtaient de grands efforts à la marquise de Montespan; devinant la cause de sa mélancolie, Lauzun l'accabla de louanges obséquieuses sur la constance de Sa Majesté à son égard, et sur l'empire qu'elle avoit conservé dans le cœur du plus grand monarque de l'univers. La favorite ne savoit plus à quel saint se vouer.

Lorsque soudain, changeant de tactique, Lauzun devint tendre; il parla des jours anciens de leur commune jeunesse, il prétendit à faire luire encore quelques feux mal éteints, parmi les cendres qu'il agitoit, et comme ces galanteries dictées par l'esprit seul étoient puisées à la source du mensonge, elles eurent l'art de persuader. Athénaïs émue, rajeunie, se laissa conduire à la porte d'ivoire, par

où l'on pénètre dans les doux rêves, et se mit à la recherche d'une volupté très-vive; celle de jouir des douleurs qu'on a causées à l'être qui nous aime. Ce plaisir est le plus enivrant de tous : on refait de la passion avec du remords et de l'attendrissement, on donne à lécher la main qui vient de battre jusqu'au sang; le cœur est remué un instant par mille sensations contraires, et l'on savoure l'amère jouissance de se sentir à la fois attendrie et cruelle, égoïste et passionnée, haïssable et chérie. Tant de bonheur résulte de ces situations, que quantité de femmes, et des meilleures, s'amusent à plonger un amant dans le désespoir, pour savourer ensuite le délicieux tourment de l'aimer un peu avec la tête, sans qu'il s'en doute. Pour ce sexe aimable, le bonheur consiste à donner des tortures et à se poser en brebis immolée. Lauzun se prêta à ces gentillesses tout juste assez pour être intéressant et pour occuper de lui le plus long-temps possible. On s'embarqua sur le fleuve de Tendre, on appareilla pour l'île de Mélancolie, et l'on vogua avec lenteur, observant toutes sortes de menues considérations. On eût cru voir en vé-

rité deux tourtereaux avec des gants aux pattes, se caressant de façon discrète et platonique.

Il fut impossible à madame de Montespan de hasarder, dans cette première visite, le sujet de sa mission, et de descendre à des sujets d'un intérêt pécuniaire. Bientôt pourtant, il le fallut; Lauzun doubla charitablement l'embarras de la négociation; et quand tout fut avoué, il cria au meurtre, au voleur! et refusa obstinément d'enrichir de ses dépouilles et de celles de Mademoiselle le fils de la maîtresse de Louis XIV. Elle ne put rien gagner sur lui, il fallut se séparer; mais comme il avoit su obtenir, lors des premiers jours de faveur et d'attendrissement, la promesse confirmée par Sa Majesté, de n'être jamais reconduit à Pignerol, on le mena au château de Châlons-sur-Saône, où il passa l'été à réfléchir.

A l'automne, il fut reconduit à Bourbon et y devint l'objet de nouvelles instances tout aussi infructueuses. Madame de Montespan avoit remarqué en lui une profonde répugnance à parler de Pignerol, une insurmontable aversion pour cette prison-là, et une

sorte de terreur panique à la seule idée d'en repasser la poterne. Ce dégoût avoit presque l'air d'un effroi superstitieux, sentiment singulier chez un homme d'un courage téméraire. La marquise exploita ce sentiment au profit de ses desseins. Lauzun fut donc menacé, s'il persistoit à refuser la cession requise, d'être réintégré à Pignerol et d'y achever sa vie dans un obscur cachot.

Alors il accorda tout ce qu'on voulut sans résistance, à la marquise ébahie de sa docilité.

Pendant ces deux voyages, et depuis lors, Lauzun évita toujours de prononcer le nom de M. de Saint-Mars ou celui de Fouquet. S'il parloit de ce dernier, c'étoit en termes acerbes, malveillants : car il sentoit le danger d'avouer ses relations amicales avec le surintendant, redouté de la cour à cause des amis puissants qu'il y gardoit encore, et des secrets d'état qu'il avoit possédés. Inutile de dire qu'il parla bien moins encore du Masque de fer, cause de la disparition probable de son ancien compagnon.

Dans le courant de l'été, il entendit raconter que Nicolas Fouquet étoit mort à Pignerol

le 23 mars 1680. Il ne fit aucune observation à cet égard, et affecta l'air distrait d'un homme peu soucieux de cette nouvelle.

Que signifioit cette conduite? d'où provenoit la retenue de ce seigneur à la fois audacieux et étourdi? d'où cette frayeur des tours de Pignerol? Quelle leçon avoit-il reçue? qu'avoit-il vu? A quelle école avoit-il appris tout à coup le prix du silence et les dangers de la parole?

Une apparition terrible avoit laissé dans son âme une trace noire et profonde...

Dans la nuit où, sur le point de quitter Pignerol et renvoyé dans son cachot par le gouverneur prêt à partir pour Sainte-Marguerite, dans cette nuit où, secoué par le pressentiment d'une lugubre affaire, il s'étoit caché, comme on l'a vu, à l'angle d'une tour, derrière une fontaine, un mystère lui fut révélé qu'il ne dévoila jamais et qu'il craignoit même de laisser choir dans un songe.

Saint-Mars, on s'en souvient, étoit entré sans lumière dans la tour dont il avoit refermé

la porte derrière lui. Tandis qu'il étoit là, la garnison fut changée par un nouveau commandant, les équipages de départ de son prédécesseur furent réunis dans la cour, et une voiture carrée, semblable à un immense coffre, hermétiquement close, fut traînée à reculons jusqu'auprès de l'endroit où se cachoit Lauzun immobile de curiosité. Dix minutes après, Saint-Mars reparut tenant un pistolet au poing; il éloigna les deux sentinelles placées sur le seuil et, assuré d'être à l'abri de tous les regards, il tira de la tour un personnage à qui il fit signe de monter dans la voiture. Quelle fut la stupeur du comte de Lauzun en reconnoissant que cet individu d'une haute stature portoit une longue robe, un grand casque en velours noir avec des ailerons d'acier et un horrible masque terminé en pointe; qu'il portoit, en un mot, le costume, et avoit l'allure de l'ancien homme au Masque de fer assassiné huit années auparavant...

Quel étoit le mot de cette énigme? quel étoit donc ce spectre renaissant toujours pour de nouvelles tortures? Lauzun s'y perdoit. Mais l'aspect inopiné de ce captif, gravé profondé-

ment dans sa mémoire, où il surgissoit trop souvent dans les nuits de fièvre et de cauchemar, l'aspect de cet inconnu ressuscita dans l'âme du comte les affreuses légendes qu'il s'étoit construites à cet égard. Il sentit ses cheveux se hérisser, et il céda au premier mouvement de terreur poignante qui l'eût jamais atteint.

Et comme Lauzun s'interrogeoit sur cette histoire enveloppée de crime et de ténèbres, l'homme au Masque de fer adressa à haute voix une question à Saint-Mars qui se contenta de répondre : — On ne parle pas ; et l'enferma dans la voiture.

Plus épouvanté que jamais, et éclairé sur l'horrible danger de sa position, Lauzun, par un mouvement convulsif, se mordit la main jusqu'au sang, de peur de se trahir par un soupir ou par un cri. Car maintenant la seconde moitié de ce secret mortel lui étoit révélée ; il avoit recueilli les sons qui s'échappoient du masque de fer : cette voix qu'il avoit reconnue... cette voix étoit celle de Nicolas Fouquet.

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.